


SOLA
VIR
TUS
INVICTA
Edward Duke of Norfolk,
Earle Marshall of England.
Belonging to the Library
bequeathed by the Will of
EDWARD DUKE OF NORFOLK
Henry



THEATRE
DE MONSIEUR
FAVART,

OU RECUEIL

Des Opera-Comiques & Parodies qu'il a données depuis quelques années.

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles Gravés.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez PRAULT, Fils, Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. D. C.C. XLVI.

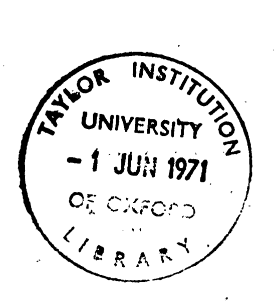

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 1 JUN 1971
LIBRARY

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce second Volume.

LE COCQ DE VILLAGE. *Opera Comique.*

LA COQUETTE SANS LE SÇAVOIR. *Opera Comique.*

ACAJOU. *Opera Comique.*

L'ECOLE DES AMOURS GRIVOIS. *Opera Comique.*

LE BAL DE STRASBOURG. *Opera Com.*

THESÉE. *Parodie.*

LE COCQ
DE VILLAGE,

OPERA COMIQUE.

ACTEURS.

Madame FROMENT.

Madame RAPÉ.

LE TABELLION.

THÉRESE.

PIERROT.

GOGO.

MATHURINE.

COLETTE.

FILLES DU VILLAGE.

LE COCQ DE VILLAGE,

OPERA COMIQUE.

Par Monsieur FAVART.

Represénté pour la premiere fois sur le Théatre du Faubourg Saint Germain, le 31 Mars 1743.

Le prix est de vingt-quatre sols.



A PARIS,
Chez PRAULT fils, Libraire, Quay de Conty, à la descente du Pont-neuf, à la Charité.

M. DCC. XLIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce second Volume.

LE COCQ DE VILLAGE. *Opera Comique.*

~~LA COQUETTE SANS LE SÇAVOIR.~~ *Opera Comique.*

ACAJOU. *Opera Comique.*

L'ECOLE DES AMOURS GRIVOIS. *Opera Comique.*

LE BAL DE STRASBOURG. *Opera Com.*

THESÉE. *Parodie.*

ACTEURS.

Madame FROMENT.

Madame RAPE'.

LE. TABELLION.

THE'RESE.

PIERROT.

GOGO.

MATHURINE.

COLETTE.

FILLES DU VILLAGE.

LE COCQ DE VILLAGE,

OPERA COMIQUE.

Par Monsieur FAVART.

Représenté pour la premiere fois sur le Théatre du Faubourg Saint Germain, le 31 Mars 1743.

Le prix est de vingt-quatre sols.



A PARIS,

Chez PRAULT fils, Libraire, Quay de Conty, à la descente du Pont-neuf, à la Charité.

M. DCC. XLIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



LE COCQ DE VILLAGE,

OPERA COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

LE TABELLION.

ON dit bien vrai que la rareté fait le prix de toutes choſes. Tant qu'il y avoit des garçons dans le Village, les filles les dédaignoient, & Pierrot n'étoit pas regardé; mais, depuis qu'ils ſe ſont tous enrollés volontairement par un motif de gloire, & qu'il ne reſte que Pierrot, toutes nos filles lui font la cour; c'eſt à qui l'aura: & voilà mon filleul devenu le Cocq du Village. Je voudrois bien profiter de l'occaſion pour lui procurer un bon établiſſement.

SCENE II.

PIERROT, LE TABELLION.

LE TABELLION.

AH! Te voilà, garçon! Mais, que de bouquets! Que de rubans! Te voilà plus brave qu'un épouseux.

PIERROT.

Morgué, mon parein, gnia braverie qui tienne, je ne puis plus y résister.

LE TABELLION.

Qu'as-tu donc?

PIERROT.

Ce que j'ai? Tenez, vous voyez bian tous ces bouquets, tous ces rubans, ce sont le filles du lieu, qui me les ont baillés à cause que c'est aujourd'hui la feste du Village.

LE TABELLION.

Cela te fait honneur, mon enfant.

PIERROT.

Oui; &, à cause que c'est la fête du Village, alles voulont aussi que je les fasse danser tretoutes aujourd'hui.

LE TABELLION.

Cela se doit.

PIERROT.

AIR. *Le Branle de Metz.*

Comment danser
Sans se lasser

Avec une douzaine ?
A peine vian-je de cesser,
Que l'on me fait recommencer.
Morgué, que j'ai de peine !
Et l'on ne veut pas me laisser
Le temps de prendre haleine.

LE TABELLION.

Il faut avoir des complaisances, mon ami.

PIERROT.

Oh, dame, mon parein, je ne suis pas de fer, je ne puis pas répondre à toutes.

AIR.

La petite Lise
Veut que je la conduise
De buissons en buissons,
Pour chercher des Pinçons.
Fanchon, dans la plaine,
Veut que je la méne;
Pour cueillir des fleurs
De toutes les couleurs.
Il faut, pour Nanette,
Graver une houlette,
Et, de mon flageolet,
Accompagner Babet,

Il n'y a pas jusqu'à la fille de Madame Froment, ste petite Gogo, qui viant tous les matins me faire endêver pour avoir des noisettes.

LE TABLLION *riant.*

Que je te plains !

PIERROT.

Oui, riez. Alles sont après moi pis que des enragées ; l'une me baille une taloche, l'autre une mornifle ; stelle-là tire le cordon de ma freize, stelle-ci fait choir mon chapeau ; & tout ça parce qu'alles m'aimont, voyez-vous ?

LE TABELLION.

Cela eſt bien terrible !

PIERROT.

Non, queuquefois gnia de certains momens où je m'enrollerois itou volonquiers, ſi ce n'étoit queuque choſe qui m'en empêche.

LE TABELLION.

AIR. *Amis, ſans regretter Paris.*

J'entens, c'eſt faute de valeur.

PIERROT.

Qualle erreur eſt la vôtre !
Je ſons François, j'avons du cœur;
L'un ne va pas ſans l'autre.

LE TABELLION.

Qu'eſt-ce donc qui te retient ?

PIERROT.

AIR. *Je ſuis, je ſuis malade d'amour.*

Hélas ! Tant la nuit que le jour,
Un Lutin me poſſéde ;
Je ſens mon cœur chaud comme un four.
Mourrai-je faute d'aide ?
Je ſuis, je ſuis malade d'amour :
Thérese eſt le reméde.

LE TABELLION.

Comment? Tu aimes Thérese ?

PIERROT *d'un air timide.*

Oui, mon parein.

LE TABELLION.

Et Thérese t'aime-t'elle ?

PIERROT *gaiment.*

Oui, mon parein. Alle ne m'a pourtant pas dit que je ſuis ſon amoureux, je ne lui ai pas dit non plus qu'alle eſt ma maîtreſſe, mais je devinons tout ça.

LE TABELLION.

AIR. *Non, je ne veux pas rire, non.*

Comment donc as-tu réussi? (*bis.*)

PIERROT.

Je la lorgnons toujours ainsi.
Al' voit que je l'admire,
Et pis al se met à rire,
Et pis je me mets à rire aussi;
Et pis j'nous mettons à rire.

LE TABELLION.

Tu ne t'es jamais expliqué plus clairement.

PIERROT.

Jarnicoton, je n'ai jamais pû.

AIR. *Pierrot, rabotine, rabotine-moi.*

Quand je vois cette belle enfant,
Mon cœur tambourine, tambourine tant,
Que ça me suffoque à l'instant.
Alors Pierrot
Reste tout sot.
Mon cœur tambourine,
Tambourine, tambourine;
Je ne puis, ma fine,
Lâcher un mot.

LE TABELLION.

Ah! Ah! Ah! Le nigaud!

PIERROT.

Oh! Ce n'est pas tout. Je li fais des révérances en tournant mon chapeau; & ma politesse la rend toute honteuse. Alle badine d'une main avec le coin de son tablier, & de l'autre alle cache ses yeux, mais alle me regarde au travers des doigts, & je m'apperçois à son mouchoir de cou, que son petit estomac n'est pas plus tranquille que le mien.

LE TABELLION.

Ensuite.

PIERROT.

Il viant toujours queuque importun qui nous sépare.

LE TABELLION *riant.*

Ah, ah, ah. Il n'y a pas grand mal à tout cela (*d'un grand sérieux.*) Ecoutez-moi, Pierrot : Thérese ne vous convient pas, ce n'est qu'une petite Bergere qui n'a que sa gentillesse.

PIERROT.

C'est justement ste gentillesse-là qui me fait plaisir, mon parein.

LE TABELLION.

Il faut s'attacher au solide. Vous êtes le seul garçon du Village, vous pouvez choisir un parti plus convenable.

PIERROT.

Oh! Tenez, mon parein, si je n'épouse pas Thérese, j'aurai bian de l'or & bian de l'argent, mais je ne serai pas riche, & je mourrai de chagrin.

AIR. *Vlà c'que c'est qu'd'aller au Bois.*

Je deviens triste & langoureux.

LE TABELLION.

Vlà c'que c'est qu'd'être amoureux.
Tu vas faire le douloureux
Pour une Bergere ;
Ta bourse est légere :
Ton ventre plat, ton cerveau creux,
Vlà c'que c'est qu'd'être amoureux.

PIERROT.

Même Air.

En s'aimant bian, l'on est heureux ;

Vlà c'que c'est qu'd'être amoureux.
Par cent petits mots doucereux,
Ma chere maîtresse
Fera ma richesse.
J'aurons tous le monde à nous deux ;
Vlà c'que c'est qu'd'être amoureux.

LE TABELLION.

Je m'intéresse à ce qui te fait plaisir, mon filleul. Si les Tantes de Thérese vouloient lui rendre compte du bien de son pere, ta petite maîtresse seroit un parti assez sortable ; mais il ne faut pas l'espérer, les bonnes femmes sont trop tenaces.

PIERROT.

Ce n'est pas ça ; c'est qu'alles avons itou envie de ma personne ; sur tout Madame Froment, parce que je sis son valet de Farme, & qu'alle connoît bian mon mérite. Tenez, morgué, ne les vlà-t-ils pas encore qui me reluquent ? Je me sauve, mon parein. Amusez-les tandis que je vas charcher Thérese.

LE TABELLION.

Je vais leur parler ; je verrai ce qu'il y aura à faire pour toi.

PIERROT *embrassant le Tabellion.*

Ah, mon cher parein !



SCENE III.

Madame RAPE', Madame FROMENT, LE TABELLION, PIERROT.

Me. RAPE' & Me. FROMENT *appellant Pierrot.*

PIerrot ! Pierrot !

PIERROT *en s'en allant.*

Oui, Pierrot, Pierrot.

REFREIN.

Pierrot reviendra tantôt,
Tantôt reviendra Pierrot.

SCENE IV.

Madame RAPE', Madame FROMENT, LE TABELLION.

Me. RAPE'.

IL me semble ma. sœur, que votre amoureux ne vous écoute guéres.

Me. FROMENT.

Qu'appellez-vous mon amoureux, Madame Rapé ? Je songe bien à Pierrot, vraiment. C'est bien plutôt le vôtre.

Me. RAPE'.

Je ne voulons pas aller ſur vos briſées, Madame Froment.

Me. FROMENT.

Eh? Qu'eſt-ce qui m'empêcheroit d'épouſer Pierrot, ſi j'en avois envie?

Me. RAPE'.

AIR. *Tout, à la bonne franquette, ſe partagera.*

Il ne tient qu'à vous, peut-être,
D'avoir ce garçon;
Il fait déja bien le maître
Dans votre maiſon.

Me. FROMENT.

Il ſera, ſi je l'en ſomme,
Prêt à m'épouſer.

Me. RAPE'.

Je le crois trop honnête homme
Pour vous refuſer.

Me. FROMENT.

Que voulez-vous dire, s'il vous plaît?

LE TABELLION.

Eh, mes Comeres, tout doux; vous vous piquez mal à propos. Je ne crois pas que la plus riche Laboureuſe du canton, & la Maîtreſſe de la plus fameuſe hôtellerie, ayent deſſein d'épouſer Pierrot.

Me. RAPE'.

Oh! Vraiment, vraiment, vous ne la connoiſſez pas. Il faut li en faire honte.

AIR. *En miſtico, en dardillon.*

C'eſt pour Pierrot qu'alle ſe pare
En miſtico, en dardillon, en dar, en dar, dar, dar, dar, dare,
Qu'à déjeuner elle prépare,

Toujours avant qu'il soit mistificoté,
Levé.

Me. FROMENT.

AIR. *T'a-t'il tâté tes tétons?*

Et vous, depuis un temps, plus brave;
Vous ne regardez que Pierrot;
Chaque matin il boit un pot
Tout du meilleur de votre cave.

Me. RAPÉ.

C'est qu'il aide à serrer mon vin.
On ne m'oblige pas en vain.

LE TABELLION.

Eh, Madame Froment!

Me. FROMENT.

AIR. *C'est pour le badinage.*

Toujous vous l'emmenez,
Quand je vais au Village;
Et vous le retenez
Une heure ou davantage,
Pour faire votre ouvrage.
Vous servez-vous de lui?
Nani.
C'est pour le badinage.

Me. RAPÉ.

Je ne vous ressemblons pas.

AIR. *Nous autres bons Villageois.*

Un jour qu'il dormoit au frais,
Vous lui jettites une orange;
Ça l'éveillit: puis après
Vous vous enfuites dans la grange;
Mais, avant, vous vous fites voir,

Me. FROMENT.

Peut-on avoir
L'esprit plus noir?

Me. RAPE'.

Oui, vous couriais-là vous cacher,
Afin qu'il vous y vînt charcher.

LE TABELLION.

Ma Comere Rapé, à quoi bon vous faire ces reproches? Vous êtes toutes deux fort éloignées de vous remarier.

AIR. *A présent je ne dois plus feindre.*
De la Chercheuse d'Esprit.

Vous connoissez tout l'avantage
Que l'on peut tirer du veuvage.
Cet état libre est d'un grand prix :
Vous en faites l'expérience.
Pour avoir besoin de maris,
Vous avez trop d'intelligence.

Vous songez-bien plutôt à pourvoir votre niéce Thérese ; cela est louable.

Me. FROMENT.

Thérese? Oh! ça ne presse pas, Monsieur le Tabellion.

LE TABELLION.

AIR. *Je sçaurai bien le déboucher.*

Elle a quinze ans.

Me. FROMENT.

Je n'en puis mais.
Qu'on cesse d'y prétendre.

Me. RAPE'.

Alle a le tems d'attendre.

LE TABELLION.

Mais
L'ennui pourroit la prendre.
Fille nubile n'a jamais
Le tems d'attendre.

Croyez-moi, rendez-lui ce qui lui revient, & je lui donne Pierrot.

Me. FROMENT, & Me. RAPE'.

Pierrot ?

Me. FROMENT.

Je suis votre servante, Monsieur le Tabellion; Thérese n'est point à marier.

Me. RAPE'.

Ça ne sera pas; j'avons des raisons pour ça.

LE TABELLION.

Quelles raisons ?

Me. FROMENT *bas au Tabellion.*

Je vous les dirai.

Me. RAPE' *bas au Tabellion.*

Vous les saurez.

Me. FROMENT *bas au Tabellion.*

Dégoûtez ma sœur de Pierrot.

Me. RAPE' *bas au Tabellion.*

Faites-la renoncer à votre filleul.

LE TABELLION.

Mais, à la fin, vous me feriez soupçonner que vous voulez garder Pierrot pour vous-mêmes.

Me. FROMENT.

Fi donc encore une fois, je n'ai pas des sentimens aussi bas que ceux de ma sœur.

Me. RAPE'.

Pardi, je n'avons pas, comme vous, épousé un valet. Est-ce que votre défunt Nicolas Froment ne servoit pas cheux nous quand il vous épousit ?

LE TABELLION.

Encore vous quereller ?

Me. FROMENT.

C'est mon pere qui fit ce beau mariage-là.

Me. RAPE'.

AIR. *Ma tourlourette, par amourette.*

Mon pere en agit comme il faut,
En obligeant ce gros lourdaut
De vous épouser au plutôt,
Ma tourlourette,
Par amourette,
Pour avoir à votre corset
Osé prendre un bouquet.

LE TABELLION.

Il n'y a pas si grand mal.

Me. RAPE'.

Ah, ah, se dit-il, quand un garçon use de ste liberté-là avec une fille, il s'émancipe queuquefois davantage. Marions Cataut.

Me. FROMENT.

AIR. *C'est une excuse.*

Pouvois-je empêcher Nicolas ?
Vous en allez juger, helas!
C'est à tort qu'on m'accuse,
Quand ce fripon prit mon bouquet ;
Je dormois sur le serpolet.

LE TABELLION.

C'est une excuse.

Laissez-la dire. Changeons de propos. Je vois ce qui vous excite l'une contre l'autre, c'est que chacune craint de devenir la belle-sœur d'un simple Valet de Ferme.

Me. FROMENT.

Ce n'est pas autre chose.

Me. RAPÉ.

Sans doute. Ce que j'en dis, n'est que pour l'honneur de la famille.

LE TABELLION.

En ce cas; pour faire la paix, promettez-vous réciproquement de ne point épouser Pierrot.

Me. FROMENT.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

A lui de grand cœur je renonce.

LE TABELLION *à Madame Rapé.*

Et vous?

Me. RAPÉ.

Je fais même réponse.

Me. FROMENT.

Ce garçon-là n'est pas mon fait:
De plus, il n'aime pas l'ouvrage.

Me. RAPÉ.

Ce n'est qu'un petit fréluquet
Qui se pardroit dans mon minage.

Me. FROMENT.

Vlà ce que je demandois.

Me. RAPÉ.

Je suis charmée que vous pensiez comme ça.

LE TABELLION.

Et moi, je vous félicite de vous voir des sentimens si raisonnables. (*à part.*) Voilà déja un grand point de gagné sur leur esprit.

Me. FROMENT *bas au Tabellion.*

Monsieur le Tabellion, si vous pouvez me faire épouser Pierrot, je vous donne trois muids de bled.

LE

LE TABELLION.

Oh, oh !

Me. RAPE' *bas au Tabellion.*

Si par votre moyen je deviens la femme de Pierrot, je vous fais présent de quatre bonnes piéces de vin.

LE TABELLION.

Fort bien.

Me. FROMENT *bas au Tabellion.*

Proposez-lui la chose sans en parler à Madame Rapé, de crainte qu'elle ne me nuise. (*haut.*) Au revoir, Monsiéur le Tabellion. (*elle s'en va.*)

Me. RAPE' *bas au Tabellion.*

Touchez-lui deux mots de ça, sans en rien dire à ma sœur. (*haut.*) Sans adieu, Monsieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Bon, nous voilà bien avancés ! Ah ! Pierrot, Pierrot, adieu tes espérances.

SCENE V.

LE TABELLION, GOGO.

GOGO.

BOn jour, Monsieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Bon jour, Gogo, bon jour.

GOGO.

Je sçai bien ce que ma mere & ma tante vous veulent.

LE TABELLION.

Comment le ſavez-vous ? (*à part*) Faiſons la jaſer.

GOGO.

J'étois cachée dans ce coin ; elles vous diſoient tout haut qu'elles renonçoient à Pierrot, & tout bas qu'elles y prétendoient.

LE TABELLION.

Sur quoi penſez-vous cela ?

GOGO.

AIR. *Voyelles anciennes.*

Quand Pierrot tarde trop long-tems
A revenir le ſoir au gîte,
Tout auſſi-tôt on eſt aux champs,
Il faut l'aller chercher bien vîte.
Ma mere, tant qu'il eſt abſent,
Contre lui braille,
Et d'ennui baille :
Dès qu'il paroît, tout dans l'inſtant,
Loin de rien dire,
On la voit rire.

AIR. *Tomber dedans.*

Et ma Tante, d'une autre part,
N'a que Pierrot dans la cervelle.
Quand elle me voit par hazard,
Avec ardeur elle m'appelle :
Elle s'enquête de Pierrot.
N'ira-t-il pas aux champs tantôt ?
Que fait Pierrot ?
Que dit Pierrot ?
Nous ne parlons que de Pierrot.

AIR. *Eh ! allons donc jouez, violons.*

Mais de ma Mere & de ma Tante,
Gardez-vous de remplir l'attente :
Chaque fille en murmureroit.

LE TABELLION.

Vous pencheriez donc pour Thérese ?

GOGO.

Fi donc, Monsieur, elle est trop niaise ;
Le mariage l'ennuiroit.

LE TABELLION.

Pour Babet ?

GOGO.

Cela lui nuiroit.

LE TABELLION.

Colette ?

GOGO.

Est trop brusque & trop retive:

LE TABELLION.

Et Maturine ?

GOGO.

Elle est trop vive.
Pierrot n'est point leur fait.

LE TABELLION.

Pourquoi ?

GOGO.

C'est qu'il faut le garder pour moi.

AIR: *L'Amour est de tout âge.*

Toutes se le disputent fort.
Si je puis devenir sa femme,
Cela va les mettre d'accord :
Je ferai fort bien la Madame ;
Il ne me faudra pas long-tems
Pour me mettre au fait du ménage.

LE TABELLION.

Vous n'avez pas encore onze ans.

GOGO.

L'amour est de toute âge.

LE TABELLION.

AIR. *Je le sçai bien.*

L'amour vous rend l'ame attendrie.
Qu'est-ce que l'amour, je vous prie ?

GOGO.

Je n'en sçai rien.
Qu'importe-t'il de le connoître ?
Dès que je vois Pierrot paroître,
Je le sens bien.

AIR. *Mon petit doigt me l'a dit.*

De plus, une fille sage
N'est heureuse qu'en ménage.

LE TABELLION.

Vous me rendez interdit.
D'où savez-vous donc, morveuse ?
Qu'un mari peut rendre heureuse ?

GOGO.

Mon petit doigt me l'a dit.

LE TABELLION.

Peste ! Vous êtes déja bien savante.

GOGO.

C'est que m'a mere m'a menée plusieurs fois à Paris ; c'est-là que l'esprit se forme : on n'est que des bêtes au Village.

LE TABELLION.

Servez-vous donc de votre esprit pour prendre patience.

GOGO.

Vous ne voulez donc pas me donner votre filleul ?

LE TABELLION.

Allons, allons, vous êtes trop jeune.

GOGO.

Oh bien, je sçai ce que je ferai.

LE TABELLION.

Que ferez-vous ?

GOGO.

Rien, rien; n'en parlons plus. A propos, Monsieur le Tabellion, ce que ma tante vous disoit, est-il vrai ?

LE TABELLION.

Quoi ?

GOGO.

AIR. *De tous les Amans.*

J'écoutois de-là son caquet.
Elle vous disoit que mon pere
Fut contraint d'épouser ma mere,
Pour avoir volé son bouquet.

LE TABELLION.

Oui, cela est vrai. Pourquoi ?

GOGO *fait une révérence au Tabellion, & s'en va.*

Adieu, Monsieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Ouais! Voilà une petite friponne bien alerte.

SCENE VI.

PIERROT, LE TABELLION.

PIERROT.

MOn Parein, je n'ai pas encore pû parler à Thérese parce qu'alle étoit aux champs, mais je vians de l'appercevoir, & je lui ai fait signe d'acourir ici.

LE TABELLION.

Ah mon pauvre enfant! Madame Froment & Madame Rapé veulent absolument t'épouser.

PIERROT.

Quoi! toutes les deux.

LE TABELLION.

Je vais les trouver chacune en particulier pour faire une nouvelle tentative, & tâcher de leur persuader de t'accorder Therese. Mais il faut que tu y renonces si je n'y réussis pas.

SCENE VII.

THERESE, PIERROT.

PIERROT.

VLa Therese, oh! oh!

AIR. *Lassi lassin lasson bredondame.*

Morgué qu'alle est gentille,
Je sens, je sens mon cœur qui sautille;
Morgué qu'alle est gentille,
Déja mon estomac
Fait tictac, tictac tac.

Venez-ça, Therese.

AIR. *Mon voisin a pris son orge.*

J'ons un secret à vous dire,
Mais je n'oserois,

THERESE.

Pourquoi?

PIERROT.

Je sis muet quand je vous voi,
Faut pourtant vous instruire,
Oh dame aussi c'est qu'vous allez vous mocquer de moi.
Je vous vois déja rire.

THERESE.

Est-ce que je peus me mocquer de vous, Pierrot? Parlez, parlez?

PIERROT *embarassé.*

Therese, c'est que je... je.

THERESE.

Hé bien!

PIERROT.

Vous me regardez?

THERESE.

AIR. *Oh Pierre, oh Pierre.*

Pourquoi tant de mistere?

PIERROT.

Tournez la tête,

THERESE.

Hé bien?

Il faut vous satisfaire :
Parlez, ne craignez rien ?

PIERROT.

Ma chere
Bergere,
C'est que je vous aime bien.

(Il se cache avec son chapeau.)

THERESE.

Pierrot, vous m'aimez bien ?

PIERROT.

Oui, Therese. (*à part.*) Ouf, ça me pesoit sur la poitreine. (*à Therese.*)

AIR. *Fille qui voyagez en France.*

Quand m'en direz-vous de même ?

THERESE.

Oh, jamais.

PIERROT.

Cœur de rocher

THERESE.

Moi dire que je vous aime.

PIERROT.

Qui peut vous en empêcher ?

THERESE.

La bienséance.
Je dois même vous cacher
Que je le pense.

PIERROT.

Eh ? Pourquoi me cacher ça ?

THERESE.

AIR. *Si ma Philis vient en vandange.*

Pierrot, cela doit vous suffire,
Pourquoi ses aveux superflus ?

Hélas ! assez souvent on aime sans le dire ;
Quand on le dit souvent on n'aime plus.

PIERROT.

Hé bien ne me le dites pas, mais faites-le moi connoître par quelque chose ?

THERESE.

Comment cela ?

PIERROT.

En me laissant baiser votre main.

THERESE.

Baiser ma main !

PIERROT.

Vous vous fâcheriez de ça ?

THERESE.

Ne savez-vous pas qu'il faut qu'une fille se fâche quand on lui fait plaisir ? Par exemple, à quoi bon me dire que vous m'aimez ? A présent que je le sai, voyez, je sera iobligée de vous fuir.

PIERROT.

Tout de bon !

THERESE.

Sans doute, une fille sage doit fuir tous ceux qui l'aiment, il faut encore par bienséance que je vous défende de me voir.

PIERROT.

Et vous me le défendez ?

THERESE.

Vraiment oui, Pierrot.

PIERROT.

Sérieusement ?

THERESE.

Très-sérieusement.

PIERROT *en pleurant.*

Pargué, j'avons bian affaire de ſte peſte de bienſéance-là. Auſſi c'eſt mon Parein qui eſt cauſe de ça; voyez, il s'eſt mocqué de moi à cauſe que je ne vous avois pas dit ça, & pis me vla bien avancé, allez je ne vas pas mal li chanter pouille, il va voir. (*Il fait quelques pas pour s'en aller, Thereſe le rappelle.*)

THERESE.

Pierrot.

PIERROT.

Plait... Plaît-il, Thereſe.

THERESE.

Je vous défends de me voir.

PIERROT.

Il faut donc que je ne voye plus rien.

THERESE.

Mais vous n'êtes pas obligé de m'obéir, vous.

PIERROT *gaïement.*

AIR. *Quand le péril.*

Oh ce mot change ma fortune,
Je déſobéis en ce cas;
Mais vous ne m'en voudrez donc pas?

THERESE.

Je n'ai point de rancune.

Mais à quoi ſerviroit l'amour que j'aurions l'un pour l'autre?

PIERROT.

Je trouverons moyen de l'employer. Mon Parein va faire ſon poſſible pour que je vous épouſe, y conſentirez-vous?

THERESE.

Je ne serois plus obligée de vous rien défendre.

PIERROT.

Ni moi de vous désobéir. Mais en attendant il faut que je vous désobéisse encore une petite fois, en baisant ste main-là malgré-vous.

THERESE.

Oh! ce ne sera pas malgré-moi! Doucement, Pierrot.

PIERROT *lui baisant la main.*

Bon, bon, ce n'est pas votre faute. Je ne la lâcherai point que vous ne me payais sa rançon.

THERESE.

Que vous faut-il?

PIERROT.

Vot bouquet.

THERESE.

Vous en avez tant d'autres.

PIERROT.

AIR. *Quelle est jolie ma brunette.*

Que votre esprit ma poulette
N'en soit point jaloux;
Je suis prêt belle brunette
De les donner tous;
Pour une simple fleurette
Qui viendroit de vous.

(*Il donne tous ses bouquets.*)

Tenez, tandez vot tablier, vla celui de Madame Froment, vla celui de Madame Rapé, vla ceux de Maturine, de Colette, de Babet, & de toutes les Filles du Village...

THERESE *lui donnant le sien.*

Et vla le mien.

PIERROT.

Les belles fleurs ! elles sont pu vives & pu fraiches depis que vous les avez cueillies !

THERESE.

Paix, vla Gogo qui vient.

PIERROT.

On ne voit que ste petite espionne-là.

THERESE.

AIR. *C'est la servante de chez nous, mon Dieu qu'elle est jolie.*

Adieu, devant elle, Pierrot,
Ne faites rien paroître;
Dans le Valon j'irai tantôt
Mener mes moutons paître.

PIERROT.

De queu côté,

THERESE.

C'est par là-bas.

PIERROT.

Oh, oh, oh, oh, oh. Ah, ah, ah, ah, ah,

THERESE.

J'vous défens d'y suivre mes pas.

(*Elle s'en va.*)

PIERROT.

J'n'y manquerai pas.
J'n'y manquerai pas.



SCENE VIII.

GOGO, PIERROT.

PIERROT.

SEs Oeillets ont été sur le sein de ma Bergere, qu'ils sentent bon !

AIR. *Nous jouissons dans nos Hameaux d'une douceur parfaite.*

Est-il de plus douces odeurs,
D'où vient que je soupire !
L'Amour s'est niché dans ces fleurs,
C'est lui que je respire ;
Le biau Bouquet... Mais quelle ardeur !
Je me sens tout de braise ;
C'est qu'il étoit contre le cœur
De ma chere Therese.

Qu'il reste contre le mien.

GOGO.

Pierrot, vous avez-là un beau Bouquet ?

PIERROT.

Ne voudriais-vous pas déja l'avoir ? Vous avez envie de tout.

GOGO.

AIR. *Allons la voir à saint Cloud.*

Le mien est plus beau cent fois,
Regardez-le, je vous prie,
De ces fleurs j'ai fait un choix,
Moi-même dans la Prairie.

PIERROT.

Ce Bouquet a bian plus d'apas ;

GOGO.

Vraiment je ne troquerois pas
Le mien contre le vôtre,

PIERROT.

Je sommes contens du nôtre.

Je ne le donnerois pour un Jardin tout entier.

GOGO.

Voyons le donc ?

PIERROT.

Tout bellement.

GOGO.

Avez-vous peur qu'on ne le mange, il est vrai qu'il est charmant, que je le sente. (*Pierrot approche le bouquet de Gogo, elle s'avance comme pour le flairer & le lui arrache.*) Ah! il embaume.

PIERROT.

Hé bien, hé bien Gogo.

GOGO.

Ah le nigaud, qui se laisse attraper comme ça.

PIERROT

Voulez-vous bian me rendre mon Bouquet.

GOGO.

Mocquez-vous de lui.

PIERROT.

AIR. *Baise-moi donc me disoit Blaise.*

Je vais le dire à votre mere,

GOGO.

Allez, allez, oh je ne le crains guère;
De Therese c'est le Bouquet,
A ce nom votre cœur soupire;
Pour vous rabattre le caquet,
Je pourrois moi-même le dire.

PIERROT.

J'endeve. (*haut.*) Hé, ma petite Gogo, rendez-le moi, vous serez bien gentille, & je vous aimerons bien.

GOGO.

Comme il veut m'engeoler !

PIERROT *dépité*.

Voulez-vous bian me donner mon Bouquet, à la fin je me fâcherai.

GOGO.

Prr... qu'il est méchant !

PIERROT.

Je l'aurai bien malgré vous.

GOGO *en cachant le Bouquet*.

Ah ouiche, ah ouiche.

PIERROT.

Nous allons voir.

GOGO.

AIR. *De la besogne.*

Je m'en vais tout le chifoner,
Plus-tôt que de vous le donner.

PIERROT *prenant le Bouquet de Gogo*.

Hé bian vous n'aurez pas le vôtre
Que vous ne m'ayez rendu l'autre.

GOGO.

Ah ! ah ! Monsieur Pierrot, vous me prenez donc mon Bouquet. C'est fort joli !

PIERROT.

Rendez-moi le mien.

GOGO.

Oui, oui, vous faites fort bien, je ne deman-

dois que çà, adieu Monsieur Pierrot, vous aurez de mes nouvelles.

PIERROT.

Ecoutez, écoutez-donc.

SCENE IX.

Madame RAPE', Madame FROMENT, PIERROT.

Me. RAPE'.

PIerrot, Pierrot?

PIERROT *les appercevant.*

Bon en vla d'autres astheure.

Me. FROMENT *à Madame Rapé.*

Ah! ah! Pierrot, Pierrot, je vous y prens encore, qu'il me suive, j'ai affaire de lui.

Me. RAPE'.

Non, non, qu'il reste, j'ai deux mots à lui dire, vous avez renoncé à lui tantôt en présence de Monsieur le Tabellion.

Me. FROMENT.

Oui, oui, j'y ai renoncé & vous aussi.

Me. RAPE'.

Ça est vrai, mais toutes reflexions faites je me trouve dans la volonté de remplacer le deffunt.

AIR. *Un peu d'aide fait grand bien.*

Seul il menoit mon Commerce,
Depuis sa mort je l'exerce,

Mais

Mais j'ons du mal comme un chien ;
Il faut qu'à tout je réponde,
J'ai besoin qu'on me seconde :
Un peu d'aide fait grand bien.

Me. FROMENT.

Je vous vois venir.

Me. RAPE'.

Comme il n'y a que Pierrot dans le Village, vous voyez bian que je suis obligée de le prendre.

(Elle tire Pierrot à elle.)

PIERROT.

C'est fort commode.

Me. RAPE'.

Vous direz & vous ferez tout ce qu'il vous plaira.

Me. FROMENT.

Oui, c'est comme çà? Oh ! je vous approuve, il est juste que vous souteniez votre Hôtellerie.

AIR. *Tu n'as pas le pouvoir.*

Pour empêcher le décri
Il vous faut un mari ; (*bis.*)
Ma sœur il m'en faut un aussi,
Et je prens celui-ci.

(Elle tire aussi Pierrot de son côté.)

PIERROT.

Me vla pris des deux côtés.

Me. FROMENT.

Vous direz aussi tout ce vous voudrez.

AIR. *Oh la Jean voire.*

Pierrot, qu'est-ce qui t'arrête ?
Confond-là, déclare-toi.
Il sera tous les jours fête
Quand j'aurai reçu ta foi ;
Plus content qu'un petit Roi,

mailler comme ça, tenez on me diroit toutes choses au monde que je ne m'en échaufferois pas davantage.

Me. FROMENT, & Me. RAPE'.

Elle veut épouser Pierrot.

AIR. *Ah Madame Anrou.*

Oh! j'aurai Pierrot,
Oui je veux tantôt
Terminer l'affaire!
Oh! j'aurai Pierrot,
Il m'est nécessaire,
C'est mon vrai balot.

MATURINE.

Moi je dis en un mot, *bis*,
Que s'il ne me préfere
Il ne sera qu'un sot.

Toutes trois ensemble.

Oh, oh, oh, oh, oh,
J'aurai Bierrot,
Il m'est nécessaire,
C'est mon vrai balot.

SCENE XI.

MATURINE, PIERROT, Me. FROMENT, Me. RAPE', COLETTE, FILLES DU VILLAGE.

COLETTE.

AIR. *Il est pourtant temps, pourtant temps.*

C'Est moi qui prétend,
Qui prétend, tant, tant,

C'est moi qui prétend
L'avoir à l'instant.

PIERROT.

Je suis perdu. Ah ! mon Parein, venez vîte, vla tout le Village qui veut m'épouser malgré moi.

SCENE XII.

MATURINE, PIERROT, Me. FROMENT, Me. RAPE', COLETTE, LE TABELLION.

Me. FROMENT.

MOnsieur le Tabellion c'est une chose décidée, il faut qu'il soit mon mari, vous savez-bien ce que je vous ai proposé.

Me. RAPE'.

Vous vous souvenez bien de ma promesse, il est tems de me servir.

MATURINE.

AIR. *Chacun à son tour.*

De quel droit osez-vous mes Dames,
Demander Pierrot pour époux ?
Puisque vous avez été femmes,
De votre sort contentez-vous.
C'est voler le bien d'une fillette,
Vous avez jadis fait l'amour,
Chacune à son tour
Liron, lirette,
Chacune à son tour.

Me. FROMENT.

Je lui fais des avantages qui le détermineront.

Me. RAPE'.

Peut-il choisir un meilleur parti que moi.

MATURINE.

AIR. *Tambourin de Jephté.*

Pierrot aujourd'hui
N'est plus à lui,
C'est mon systême,
Nous avons nos droits,
Il ne peut faire un pareil choix :

COLETTE.

Pierrot, en effet,
Pour nous est fait,
Non pour lui-même.

COLETTE & MATURINE.

Perdez tout espoir,
Nous prétendons l'avoir.

PIERROT.

Mon Parein, adjustez donc ça, je ne puis pas les épouser toutes.

LE TABELLION.

Laissez du moins à Pierrot la liberté du choix.

MATURINE.

Non, non, cela feroit des jalouses; il faut entre nous autres filles que le sort en décide.

LE TABELLION.

Attendez.

AIR. *Ces filles sont si sottes.*

Cela me fait naître d'abord
Un projet qui vous plaira fort :

Me. FROMENT.

Quel est-il, je vous prie ?

LE TABELLION.

C'est qu'il faut dès ce même jour
Faire une Lotèrie d'amour,
Faire une Loterie.

Chacune tirera son billet elle-même.

Me. FROMENT.

Mais...

LE TABELLION.

Laissez-moi dire, il est juste que les Filles ayent la préférence, mais je vais rendre toutes choses égales; comme Pierrot n'est pas riche, j'imagine un moyen de lui faire une dot, qui le rendra plus agréable à celle qui l'aura.

PIERROT.

Comment donc, mon Parein ?

LE TABELLION.

Paix Pierrot.

AIR. *Tâtez-en tourelourirettes.*

Ce point est de grande importance,
Celle à qui tournera la chance
Aura Pierrot & le profit;
Pour tirer comme ces Fillettes,
Financés tourelouriretes
Si le cœur vous en dit.

Commencez, Mesdames, par donner chacune cinq cens livres pour acheter ce droit.

MATURINE.

Soit, nous les recevons à cette condition-là.

Me. FROMENT.

Vous vous mocquez, Monsieur le Tabellion ?

Me. RAPE'.

Mais, mais, mais !

LE TABELLION.

Il faut en passer par-là.

Me. RAPE'.

S'il le faut absolument, j'en avons le moyen.

Me. FROMENT.

AIR. *Le seul Flageolet de Colin.*

Pour obtenir un droit si beau
Ce n'est pas une affaire;

COLETTE.

Moi je n'ai rien que mon Troupeau,
Mais il m'est nécessaire;

MATURINE.

Moi je n'ai rien que mon Trousseau
Avec mon savoir faire.

LE TABELLION.

On ne taxera point les Filles en faveur de leurs privileges, consentez-vous à ce que je propose?

Toutes.

Oui.

PIERROT *bas au Tabellion.*

Mais, Therése?

LE TABELLION *bas à Pierrot.*

Taisez-vous petit sot. (*haut*) Allez donc vous arranger pour cela, vous viendrez chez moi signer les conventions, ne tardez pas?

Me. RAPE'.

J'y suis dans l'instant; sans adieu, Pierrot.

Me. FROMENT *à Pierrot.*

Vois ce que je risque pour toi.

(*Toutes se retirent en faisant des caresses à Pierrot.*)

SCENE XIII.

PIERROT, LE TABELLION.

PIERROT.

VOus voulais donc qu'on me tire au ſort, mon Parein : Hé que deviendra Thereſe ? Je lui ai dit enfin que je l'aime, elle penſe itou qu'elle m'aime.

AIR. *Il étoit un Moine blanc.*

J'avons un amour ardent,
Qui s'aumente à chaque inſtant
Si je n'en faiſions uſage,
Ce ſeroit un grand dommage.

LE TABELLION.

Je crains que cet amour-là ne te porte malheur.

PIERROT.

Oh ! tous les malheurs du monde ne ſont rien auprès du plaiſir qu'on a d'aimer Thereſe ! Si l'on prétend m'en donner une autre, j'en verrai tout au berniquet. Arrangez-vous là-deſſus.

LE TABELLION.

Ne déſeſpere de rien, le ſort peut tomber ſur elle, envoye-la moi ſi-tôt que tu la verras ; mais ſur-tout prends garde de ne point faire ſoupçonner ton amour à ſes tantes.

PIERROT.

Paſſe pour ça, je vas la charcher.

SCENE XIV.

PIERROT.

AIR. *Charivari de Ragonde.*

DEs Veuves je crains la tendresse,
A leur âge prendre un mari,
Charivari, charivari.
Chaque fille aussi me caresse,
Et pour m'avoir, fait à l'envi
Charivari, charivari.
Si je n'ai ma Maîtresse,
Moi, je vais faire aussi
Charivari, charivari.

La voilà qui arrive; ne l'envoyons pas tout d'abord à mon Parein.

SCENE XV.

PIERROT, THERESE.

PIERROT.

AIR. *Ma Bergere sur la fougere.*

AH! Therese,
Que je suis aise,
Quand je vois
Votre minois!

Du moment que je l'apperçois,
Tout le chagrin que j'ai s'appaise.
Ah Therese !
Que je suis aise,
Quand je vois
Votre minois !

THERESE.

Est-ce que vous aviez du chagrin ?

PIERROT.

Oui. Toutes les femelles d'ici avont envie de moi, & moi je n'ai envie que de vous.

THERESE.

AIR. *Ah! mon mal ne vient que d'aimer.*

Les plus riches vous font la cour :
Elles attendent du retour.
Comment me flatter en ce jour
D'avoir la préférence ?
Moi qui n'ai rien que mon amour,
Et mon innocence.

PIERROT.

AIR. *Vaudeville de l'Isle des Talens.*

Votre biauté, ma chere,
Vous met à leur nivau.

THERESE.

Qui; moi, simple Bergere.
Moi qui ne sait rien faire
Que soigner un troupeau ?

PIERROT.

Le talent le plus beau
Est le talent de plaire.

Ah! Therese, la jolie chose que de s'aimer ! Depuis que je vous ai ouvert mon cœur, je sis tout autre.

AIR. *Ingrat Berger, qu'est devenu?*

Je pense mieux, je parle mieux.

THERESE.

Moi; loin de fuir, j'écoute.

PIERROT.

Vous m'animez par vos biaux yeux.
La premiere fois coûte.

Mais tenez, Therese,

Quand on a dit un mot d'amour,
On en veut parler nuit & jour.

THERESE.

Avez-vous vû Monsieur le Tabellion?

PIERROT.

Oui. Il s'est avisé d'une drôle de chose; il fait une lotterie; c'est moi qui serai le gros lot. Les filles tireront comme à la milice; & stellà qui attrapera le billet noir, m'aura.

THERESE.

Vous aura?

PIERROT.

Oui, avec l'argent de la loterie, à ce que dit mon parein; mais je sai qu'en penser, moi. Il faudra toujours que vous y mettiez un billet. Mon Parein veut vous parler pour ça.

AIR. *On n'aime point dans nos forêts.*

Qu'avez-vous donc, mon cœur?

THERESE.

Hélas!

PIERROT.

Cela vous rend triste & rêveuse.

THERESE.

Non, Pierrot, je n'y mettrai pas ;
Je ne ſuis pas aſſez chanſeuſe.

PIERROT.

Thereſe, je ſerons heureux.
La fortune aide aux amoureux.

Allez, mon Parein eſt bon & ſage ; & ſi vous ne gagnez pas, perſonne ne gagnera.

AIR. *Attendez-moi ſous l'orme.*

Ne craignez rien, ma chere.

THERESE.

Quoi, ſans aucun égard,
Mon amitié ſincere
Vous devroit au hazard ?

PIERROT.

Eh bien, quoiqu'on en gronde,
Je vous préférerons ;
Oui, malgré tout le monde,
Je nous épouſerons.

THERESE.

On nous en empêcheroit bien, & je ſuis trop ſage pour m'attirer des reproches. Adieu, Pierrot.

PIERROT.

Faut-il comme ça jetter le manche après la coignée. Un peu de patience.

THERESE.

On ne permettra pas que je ſois à vous. Pourquoi vous ai-je vû ? Oubliez-moi, & me rendez le bouquet que je vous ai donné tantôt. Vous ne l'avez plus ?

PIERROT *embarassé.*

Therese. . . .

THERESE.

Qu'en avez-vous fait?

PIERROT.

Therese, on me l'a pris.

THERESE.

Et vous l'avez laissé prendre? Allez, je vois bien que vous ne me conserveriez pas mieux votre cœur.

AIR. *Non, vous ne m'aimez pas.*

De mon bouquet, volage,
Vous avez fait présent;
Et celui-ci, je gage,
Vous plaît mieux à présent.

PIERROT.

Non, pour donner le vôtre,
J'en faisois trop de cas.

THERESE.

Vous en avez un autre.
Ah! vous ne m'aimez pas.

PIERROT.

Ecoutez-moi,

THERESE.

Je n'écoute rien. Je vais trouver le Tabellion; mais c'est pour lui dire que je ne suis pas de sa lotterie, & que je renonce pour jamais à un perfide comme vous. (*Elle s'enfuit.*)

SCENE XVI.

PIERROT.

THerese ... Therese ... C'est Gogo ... Elle s'enfuit tout de bon. Que je suis malheureux !

AIR. *J'ai perdu ma liberté, sans cesse je soupire.*

Comment sortir d'embarras ?
Ah ! je me désespere.
Je me vais, la tête en bas,
Jetter dans la riviere.
Non, je ne verrois plus, hélas !
Les yeux de ma Bergere.

SCENE XVII.

PIERROT, MATURINE, UNE FILLE *qui bat le tambour.*

PIERROT.

OH Ciel ! Vlà les Filles qui s'assemblent.

MATURINE.

AIR. *Entre vous, jeunes filles, qui êtes à marier, au gué.*

Qu'ici toutes les filles
S'assemblent promptement,
Raplan.

Laides comme gentilles
Ont droit également,
Raplan.
Accourez au ſon du tambour,
Accourez dans ce beau ſéjour,
On doit à la milice d'amour,
Chacune en ce jour,
Tirer à ſon tour.

SCENE XVIII.

LE TABELLION, PIERROT, THERESE, Madame RAPE', Madame FROMENT, MATURINE, FILLES DU VILLAGE.

PIERROT *bas au Tabellion.*

AH! mon parein, ſi vous n'avez pitié de moi, je ſuis mort.

LE TABELLION *bas à Pierrot.*

Encore? Ne t'aviſe pas de faire le mutin, ſi tu ne veux perdre entierement l'eſperance d'être à Thereſe.

PIERROT.

Voyons donc juſqu'où cela ira.

LE TABELLION *bas à Thereſe.*

Vous, n'ayez plus de colere contre Pierrot, & faites ce que je vous ai dit. (*haut*) Allons, tout eſt prêt; il y a dans ce chapeau autant de billets que vous êtes d'aſpirantes.

AIR.

AIR. *Suivons, ſuivons, tour à tour, Bacchus & l'Amour.*

Tôt, tôt, que toutes s'avancent,
Que l'on n'ait point de débats :
Çà, que les filles commencent,
En faveur de leurs appas :
La jeuneſſe, en pareil cas,
Doit avoir le pas.

AIR. *Fi de la Loterie.*

Cette loterie
Sera ſans tricherie.
Tirez, je vous prie,
Chacune à votre rang.
Allons, Claudine,
Vous, Maturine.

PIERROT *à part.*

On m'aſſaſſine.

MATURINE *ouvrant ſon billet.*

J'ouvre en tremblant,
Hélas! j'ai pris un billet blanc.

Me. FROMENT *regardant les billets des autres.*

Ceux-ci ſont de même.

Me. RAPE'.

Ça va bien.

LE TABELLION.

A vous, Thereſe.

PIERROT *à part.*

Nous y voilà.

LE TABELLION.

AIR. *Tatüaté tes tetons.*

A la loterie amoureuſe
Venez tirer, ma belle enfant ;

Nous allons voir à l'instant
Si vous avez la main heureuse.

PIERROT *bas à Therese.*

Tachez d'amener Pierrot,
Vous n'aurez pas un mauvais lot.

THERESE.

AIR. *Nanon dormoit.*

Non, non, Monsieur,
Il n'est pas nécessaire.

LE TABELLION.

Quelle froideur!

THERESE.

Un autre sait lui plaire.

PIERROT *bas à Therese.*

Vous me désesperez.
Tirez, tirez;
Mon cœur me dit que vous m'aurez.

Me. FROMENT.

Elle ne veut point; cela suffit.

Me. RAPE'.

Cela ne doit pas arrêter.

LE TABELLION.

Pardonnez-moi; il faut que toutes les filles tirent avant vous: on est convenu de cela; & Therese sera comme les autres.

MATURINE.

Sans doute il ne faut pas qu'elle laisse empiéter sur nos droits?

Me. FROMENT.

Dépêchez, dépêchez donc, puisqu'il le faut.

Me. RAPE'.

C'est bien necessaire.

LE TABELLION.

AIR. *Dans notre Village chacun vit content.*

Allons donc, ma fille,
Pourquoi faire ainsi ?
Approchez ici,
N'êtes-vous pas assez gentille
Pour tirer aussi ? *bis.*

THERESE.

Hé bien, j'obéis; mais je ne veux pas seulement regarder le billet. (*Elle le déchire avec ses dents.*)

LE TABELLION.

AIR *Je n'en dirai pas davantage.*

Arrêtez-donc.

PIERROT.

Que faites-vous ?
Vous me portez les derniers coups.

LE TABELLION *frappant du pied.*

Pierrot!

PIERROT.

C'est le gros lot qu'elle déchire.

MATURINE.

Il faudra donc que l'on retire ?

LE TABELLION.

Non, non, Therese, ne renonce à rien.

PIERROT *bas.*

Alle soupire; ça me donne un peu courage.

LE TABELLION *bas aux Veuves.*

Vous ne voulez pas que l'on recommence ? Il y auroit bien plus de risque pour vous.

Me. FROMENT.

Vous dites bien. Continuons.

Me. RAPÉ.

Ma sœur, entre nous le débat. Je tire avant vous, comme cadette. (*tirant un billet.*) Stici sera bon.

AIR. *Ah! que Colin l'autre soir me fit rire?*

Pierrot n'est dû qu'à ma vive tendresse;
J'en ons déja le cœur plein d'allégresse.

(*Elle ouvre le billet.*)

Ah! Juste ciel! Que vois-je là!

Me. FROMENT *riant.*

Ah! Ah! Ah! Ah! &c.

Me. RAPÉ.

Je suis au désespoir.

LE TABELLION.

Il n'y a plus qu'un billet.

PIERROT.

AIR. *J'ai demandé à ma mere.*

C'est ce dargnier qui décide
De ma vie ou de ma mort.

Me. FROMENT.

Le tendre amour qui me guide,
Pour moi fait pencher le sort.

LE TABELLION.

Nous l'allons bien-tôt voir.

Me. FROMENT *à Pierrot.*

C'est moi qui vas t'avoir.
Dans ce charmant espoir,
Je pâme d'aise.

(*En ouvrant son billet.*) Ah!

Je n'ai pas le billet noir.

LE TABELLION, PIERROT, Me. RAPÉ, MATURINE, *ensemble.*

C'est donc Therese.

PIERROT.

C'est elle. Que je sis joyeux !

Me. FROMENT.

Comment donc, petit perfide !

PIERROT.

Dam, oui, c'est Therese que j'aime. Mon parein, vous me permettez de dire à présent tout ce que je pensons : ma chere amie !

AIR. *Mon honneur alloit faire naufrage.*

Le soupçon à tort vous effarouche.
J'ai pour vous une fidele ardeur.
Par piquié, que mon amour vous touche.

THERESE.

Votre excuse est moins dans votre bouche,
Que dans mon cœur,

Si mes tantes consentent que je vous épouse.

LE TABELLION.

Il faut bien qu'elles y consentent.

SCENE XIX.

LE TABELLION, PIERROT, THERESE, Me. RAPE'. Me. FROMENT, MATURINE, FILLES DU VILLAGE, GOGO.

GOGO.

DOucement ; je m'y oppose, moi. Tout ce que Monsieur le Tabellion vient de faire là ne veut

rien ; & je cherchois ma tante & ma mere pour leur apprendre la tricherie.

LE TABELLION.

Que veut-elle dire ?

GOGO.

Oui, oui ; il n'y avoit que des billets blancs dans sa loterie. Il disoit à ma cousine ; Therese, faites semblant d'être encore fâchée contre Pierrot, & déchirez le billet que vous tirerez, sans l'ouvrir, afin qu'on croye que c'est le noir qui vous est échû.

LE TABELLION.

Ah ! le petit serpent !

GOGO.

Ils ne savoient pas que je les écoutois.

Me. FROMENT.

Puisqu'il y a de la tricherie, recommençons.

GOGO.

Non, non ; c'est moi qui épouse Pierrot.

AIR. *Amis, sans regretter Paris.*

Il m'appartient, en verité.

Me. RAPE'.

Eh ? Pourquoi donc ?

GOGO.

Oh, dame !

Il est dans la necessité
De me prendre pour femme.

Me. FROMENT.

Qu'est-ce que cela signifie ?

PIERROT.

Pargué ; je n'en sçai rien.

GOGO.

AIR. *Voilà comment, sans le savoir.*

J'ai des droits sur sa personne;
Il me doit sa foi, qu'il me la donne.

Me. FROMENT.

Comment donc, petite friponne?

GOGO.

Il m'a pris mon bouquet, vraiment.

LE TABELLION.

Bon, bon; ce n'est qu'un badinage.

GOGO.

Voilà comment,
Sans le savoir,
Sans le vouloir,
On s'engage.

AIR. *Vous me l'avez dit, souvenez-vous-en.*

Un beau jour, dans son corcet,
Pour avoir pris un bouquet,
Mon pere épousa maman;
Vous me l'avez dit, souvenez-vous-en.
Que l'on m'épouse à l'instant,
Car on m'en a fait autant.

PIERROT.

Pourquoi m'a-t'elle arraché celui de Therese? C'est-elle au moins.

LE TABELLION.

Vous voyez bien que c'est un enfant qui parle.

Me. FROMENT.

Retirez-vous, petite fille.

GOGO.

Mais, ma mere....

Me. FROMENT.

Vous osez répliquer?

GOGO *en s'en allant.*

Allez, c'eſt bien injuſte de m'empêcher de faire comme vous.

Me. RAPE'.

Il faut que l'on tire de nouveau.

Me. FROMENT.

Je le prétens bien.

MATURINE.

C'eſt mon avis.

PIERROT.

Ce n'eſt pas le mien. Gnia qu'à leur rendre tout ce qu'alles ont donné; mais je garde Thereſe.

AIR. *L'autre jour, deſſous un hormeau.*

Je m'engage à toi pour jamais,
Sois-moi conſtante :
De leurs biens & de leurs attraits,
Rien ne me tente ;
Tu vas m'en dédommager.
Sans vignes ni vergers,
J'aurons l'ame contente.
Mes tréſors & mon bonheur
Sont au fond de ton cœur.

Si l'on me chicane encore, j'irai ſi loin que l'on ne me reverra jamais.

LE TABELLION.

Ne crains rien, Pierrot; j'ai leurs ſignatures, & les mille francs qu'elles ont donnés, ſont ce qui revient à Thereſe.

Me. RAPE'.

Je ne vous aurois jamais cru capable d'un pareil tour.

Me. FROMENT.

Qu'ils ſe marient, mais qu'ils ne ſe préſentent plus devant moi. Vous êtes un grand fripon, Monſieur le Tabellion.

PIERROT.

AIR. *Ici je fonde un Abbaye.*

C'eſt à ce coup que je ſuis aiſe.

THERESE.

Ah ! Que mon cœur eſt ſatisfait !

MATURINE.

J'aimons mieux qu'il ſoit à Thereſe,
Que de le perdre tout-à-fait.

LE TABELLION.

Allons mes enfans, faiſons la nôce, & que l'on célébre le Cocq du Village.

FIN.

ACAJOU.

OPERA COMIQUE.

PIECES DU MESME AUTEUR.

Qui se trouvent chez le même Libraire.

MOULINET, Parodie de Mahomet second.

LA CHERCHEUSE d'Esprit.

LE PRIX DE CYTHERE.

HIPPOLITE ET ARICIE, Parodie.

LE COQ DE VILLAGE.

LA SERVANTE JUSTIFIE'E.

LES BATELIERS DE S. CLOUD.

ACAJOU.

ACAJOU,

OPERA COMIQUE.

Par Monsieur FAVART.

Représenté pour la premiere fois sur le Théatre du Fauxbourg Saint Germain, le 18. Mars 1744.

Le prix est de vingt-quatre sols.



A PARIS,

Chez PRAULT, fils Libraire, Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

ACTEURS.

HARPAGINE, Fée.

NINETTE, Fée.

ZIRPHILE, Princesse.

PODAGRAMBO, Génie.

ACAJOU, Prince.

M. MORTIFER Medecin.

M. METROMANE Géometre.

M. STENTOR, Avocat.

M. GLAPISSANT, Huissier Audiencier.

M. FAUSSET, Procureur.

Troupe de Nains de la Cour de Ninette.

Le Théatre représente le Palais d'Harpagine.



ACAJOU,

OPERA COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

PODAGRAMBO, HARPAGINE,

PODAGRAMBO.

AIR, *N'aurai-je jamais un Amant.*



CHarmante Sorciere aux yeux doux,
Je brûle d'être votre époux,
Quand pourrons-nous,
Malgré les jaloux
Terminer l'alliance.

HARPAGINE.

J'attends ce moment comme vous,
Avec impatience.

PODAGRAMBO.

Vous m'aimez donc Madame Harpagine ?

HARPAGINE.

Point du tout Seigneur Podagrambo, les Grands

ne se marient que pour unir leur puissance.

PODAGRAMBO.

Vous avez raison, je ne vous aime pas non plus moi, cela n'y fait rien, je vous épouserai.

HARPAGINE.

AIR. *Vous voulez me faire chanter.*

Pour moi je suis prête à former
Ce lien desirable;
Car je viens de me faire aimer
D'un jeune homme adorable.

PODAGRAMBO.

Fort bien, c'est par nécessité
Qu'Harpagine m'épouse,
C'est trop d'honneur en vérité.

HARPAGINE.

Oh! point d'humeur jalouse.

Avez-vous oublié que les Fées nos ennemies ont prononcé, que nous ne pourrions nous unir à moins que nous ne nous fissions aimer de quelqu'un.

AIR. *Il faut suivre la mode.*

A votre merite, à vos traits;
Si mon cœur est inaccessible,
Si malgré mes picquants attraits;
Je n'ai pû vous rendre sensible,
Dois-je donc rester sans emploi?
Non, le célibat m'incommode;
Un autre m'aime, épousez-moi;
Il faut suivre la mode.

PODAGRAMBO.

AIR. *Et mon petit cœur de quinze ans.*

J'entre dans vos desseins prudens,
Et vous m'aurez dans peu de tems;
Car enfin j'ai tout lieu de croire,
Que j'aurai bientôt la victoire,
Sur un petit cœur de quinze ans.

HARPAGINE.

Tout de bon!

PODAGRAMBO.

Apparemment, j'ai honoré Zirphile de mon choix.

HARPAGINE.

A merveille; je suis persuadée qu'elle aura du goût pour vous, elle est d'une bêtise si grande!

PODAGRAMBO.

Passons les complimens.

HARPAGINE.

Mais vous aurez peine à tromper la vigilance de la Fée Ninette, sa protectrice.

PODAGRAMBO.

Prr.. une petite folle de trois pieds & demi, qui ne raisonne que quand elle met des lunettes, prétend-t'elle contrecarer un Génie de ma sorte? car je suis un grand Génie moi, je vais me montrer à sa Cour: dès que Zirphile me verra sous les habits d'un petit-Maître, crac son cœur est à moi, je vous souhaite un pareil succès.

HARPAGINE.

Le mien est sûr: depuis que j'ai enlevé Acajou au berceau, dix-sept ans se sont écoulés sans qu'il ait vu d'autres femmes que moi.

AIR. *Le masque tombe.*

L'amour éclos avec l'adolescence,
Cher Acajou tes désirs vont germer,
Mes soins, mon sexe & le besoin d'aimer,
Ont sur ton cœur étendu ma puissance.

PODAGRAMBO.

Mais ne craignez-vous pas, que votre Acajou ne

se forme l'idée de quelque objet femelle, dont la comparaison, ...

HARPAGINE.

Quand même il ne verroit à présent de plus aimable que moi, je serois toujours préférée, l'éducation ridicule que je lui donne, ne peut que lui inspirer un faux gout qui me rassure.

PODAGRAMBO.

Comment vous y prenez-vous ?

HARPAGINE.

Un Avocat lui montre à chanter, un Médecin à faire des armes, un Abbé à jouer de la vielle à minauder & à découper, un Géometre à faire des vers.

PODAGRAMBO.

A faire des vers?

HARPAGINE.

Oüi, c'est un ridicule de plus. Enfin il est au point de préférer l'enluminure & le vernis de Martin, au colorîs de Rubens; & les Comédies modernes, à celles de Moliere.

PODAGRAMBO.

Diable! Mais, mais, vous n'y pensez pas, il y a là de quoi faire un jeune homme accompli.

HARPAGINE.

Aussi l'est-il, le voilà, jugez-en.



SCENE II.

ACAJOU, HARPAGINE, PODAGRAMBO.

HARPAGINE.

AIR. *Confiteor.*

Quel objet offre plus d'attraits ;
A bien choisir je suis habile,

PODAGRAMBO.

Il a la grace, il a les traits
De la jeune & tendre Zirphile ;
Mais Zirphile est dans sa façon,
Plus parfaite que ce garçon.

ACAJOU.

Quest-ce que c'est que Zirphile?

HARPAGINE.

Rien, rien, (*bas au genie.*) à quoi bon parler de Zirphile.

PODAGRAMBO.

Comment rien, rien, Diable ! mon choix vaut bien le vôtre ; Zirphile est la plus jolie Princesse de l'univers.

HARPAGINE *bas au génie.*

Quelle imprudence !

PODAGRAMBO.

Il est aisé de vous en éclaircir, ses jardins sont voisins des vôtres.

HARPAGINE.

Le butord.

ACAJOU.

AIR. *Silvie j'ai vu vos beaux yeux.*

Zirphile (*bis*)
Je voudrois la voir
Dans cet azile,
Comblez mon espoir;
Je passe
Des momens fâcheux;
L'ennui s'éface,
Lorsque l'on est deux.

PODAGRAMBO.

Oui dà !

HARPAGINE.

Et ne suis-je pas avec vous? Cette Zirphile dont il parle, est laide en comparaison de moi.

ACAJOU.

Oh ! tant mieux, vous êtes si belle, si belle, que je suis sûr que la laideur de Zirphile me plaira.

PODAGRAMBO.

Ah ! ah, ah, elle est adorée, ah, ah, ah.

HARPAGINE.

Ah ! ah, ah, riez, vous êtes le plus sot Génie.

PODAGRAMBO.

Là, là, tout doux, point d'invectives ma future moitié, il semble que nous ayons déja six mois de mariage.

HARPAGINE.

Si vous continuez vos balourdises, nous avons tout l'air de rester comme nous sommes.

PODAGRAMBO.

Parbleu ce ſera plus votre faute que la mienne, & je croi que Zirphile....

HARPAGINE.

Encore ! ſuivez moi, Seigneur Podagrambo. (*à Acajou*) Mon fils, j'apperçois M. Mortifer votre Maître d'Armes, cultivez vos talens, c'eſt le moyen de plaire.

ACAJOU.

Obéiſſons donc à la Fée pour plaire à Zirphile, ſi je puis la voir.



SCENE III.

ACAJOU, MORTIFER, *en robe de Docteur en Médecine.*

MORTIFER.

MOnſieur *Recipe* un fleuret, ſoyez attentif, vous pouvez vous vanter d'avoir pour Maître d'Armes le célébre Mortifer, Docteur en Médecine, *Medicus ſum & Doctor*, je veux morbleu qu'avant ſix mois, vous ſoyez en état de diſſequer un homme à la pointe de l'épée.

ACAJOU.

Mais, Monſieur le Docteur, il me ſemble que la profeſſion de Maître en fait d'Armes ne ſimpatiſe guére avec la Médecine.

MORTIFER.

C'eſt ce qui vous trompe, Monſeu.

J'écoutois de là son caquet. Air du Cocq de Village.

Maître d'Armes & Médecin,
Ont entre-eux peu de différence,
Tous deux possedent la science
De détruire le genre humain.

L'un tue son homme tout aussi bien que l'autre, avec la tierce & la quarte, comptez là-dessus.

ACAJOU.

Je m'étois figuré que la Médecine étoit l'art de guérir.

MORTIFER.

Vous avez raison.

ACAJOU.

Air. *A sa voisine.*

Un tel principe vous dément,

MORTIFER.

Nous sçavons radicalement
Guérir la maladie,
Et le malade simplement
En perd la vie.

ACAJOU.

Rien n'est tel que de tuer le malade, pour le guérir de tous ses maux.

MORTIFER.

Sans doute, *sublata causa tollitur effectus.* Mais il est tems de prendre votre leçon, apprenez que toute la science des armes consiste dans le Sistole & Diastole du poignet; voilà le préservatif de la tierce, voilà le préservatif de la quarte; c'est par la Circulation du fer que l'on repousse toutes les attaques. Allons, mettez-vous en garde. Bon, le salut. Faites-moi une Pulsation à l'épée de tierce, *Deterge*, & tirez-moi de quarte. Aye, aye, aye, comme

vous y allez, arrêtez donc, s'il vous plaît.

ACAJOU.

AIR. *O reguingué, ô lon lan la.*

Ne pouvez-vous donc me parer,

MORTIFER.

Non je ne sçai que démontrer,
Ce n'est pas à moi d'opérer,
Ma main en seroit avilie,
C'est le fait de la Chirurgie.

Quand il s'agit, ah! de tirer du sang, j'ai un Frater excellent Anatomiste, qui me sert de second, & de Prévôt.

ACAJOU, *jettant les gands & le fleuret.*

Allez, M. Mortifer, ne vous mêlez que de tuer vos malades.

MORTIFER.

Corbleu, ne tombez jamais sous mon ordonnance, je vous ferois voir ce que c'est qu'un Maître d'Armes anté sur un Médecin.

SCENE IV.

METROMANE, ACAJOU.

METROMANE.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six.

ACAJOU.

Ah! voilà Monsieur Metromane, le Géometre, autre orginal.

METROMANE.

Qu'avez-vous donc, Seigneur, quelle sombre tristesse....

ACAJOU.

Monsieur; vous me donnerez leçon une autre fois, je n'ai pas l'esprit libre; & de plus, je ne vois pas qu'il soit nécessaire qu'un jeune homme de ma sorte sçache faire des vers.

METROMANE.

Un Seigneur tel que vous doit n'ignorer de rien.

ACAJOU.

Ah! quel homme ennuyeux!

METROMANE.

Prince, écoutez-moi bien;
Je vous l'ai déja dit: l'auguste Poësie
Est asservie aux loix de la Géométrie;
Tout Versificateur doit sçavoir àpropos
Toiser une pensée & combiner des mots.
Que toujours le bon sens, esclave de la rime;
En forme de problême expose une maxime.
Les vers de Tragedie au milieu partagés,
Portant six pieds de long, de niveau sont rangés;
Et tout Poëte exact sur les mêmes modéles,
Ressere son génie entre deux paralleles;
Je vous ai démontré l'art de construire un vers;
Apprenez maintenant ses usages divers.
Seigneur.

ACAJOU.

AIR. *Ah! vraiment je m'y connois bien.*

Seigneur, votre art m'est inutile.

METROMANE.

Commençons par la plus facile,
Une leçon vous apprendra
A fabriquer un Opera.

Pour devenir Auteur lirique,
Il faut sur un plan simetrique,
Par un calcul Géometrique
Echafauder soixante mots,
Vuides de sens, forts de Musique;
Tels sont les Opera nouveaux.

ACAJOU.

Eh! Monsieur, je n'ai point envie de faire d'Opera.

METROMANE.

Du moins de déclamer, apprenez la methode,
C'est un talent Seigneur qui devient à la mode,
Dans cet art méchanique on aime à s'éxercer;
Ecoutez mes leçons, je vais vous y dresser.

ACAJOU.

Le plus court est de le laisser dire, continuez donc puisqu'il faut en passer par là.

METROMANE.

Pour faire des Héros une illustre peinture;
N'allez pas sotement imiter la nature:
A voir avec quel art on nous rend leurs transports;
Sans doute ces Héros n'étoient que des ressorts.
Sachez qu'un Prince Grec, ou qu'un Bourgeois de Rome,
Parloit au tems jadis autrement qu'un autre homme.
Ces Pirrhus, ces Brutus en peruque, en chapeau,
En corçets de baleine, & couverts d'oripeau:
Malgré le sens commun guidés par la mesure,
D'un son harmonieux, cadançoient la cesure.
Le moindre confident sur pareil ton monté,
Avoit comme son Maître un langage noté,
Tous parloient en chantant, & leur voix compassée
Ne s'ajustoit qu'au geste, & non à la pensée;
Chaque Acteur pour les peindre, & s'exprimer comme eux,
Dit des vers ampoulés qui tombent deux à deux.
Examinez mon jeu, c'est ainsi que j'avance,

Je prends une attitude, & fort bien je commence;
Ma voix en même tems s'éleve par éclats,
Je balance le corps, & j'agite les bras.
Tantot avec ardeur, je dis à ma maîtresse:
Pourquoi me fuyez-vous adorable Princesse!
Aux tourmens que j'endure ayez quelques égards;
Cruelle je mourrai privé de vos regards.
Hélas! de cet hélas, distinguez l'intervale,
Tantot de mes deux bras décrivant un ovale,
Du ton sacré des Rois, j'en impose aux humains,
Alors embarrassé de mes pieds, de mes mains,
Des yeux, & de la voix, à peine ai-je l'usage:
Je fremis, je pâlis sans changer de visage,
Sur mon flanc agité je porte un bras tremblant,
Et je m'évanouis sur mon cher Confident.
Actrices qui briguez les honneurs de la Scene;
Que dès le premier vers la fureur vous entraîne,
Etendez votre bras pour mieux le faire voir;
Grimacez avec art, étalez le mouchoir;
Criez à tout propos, criez à perdre haleine;
Que l'on croye en un mot voir hurler Melpomene;
Par ce goût général que chacun soit conduit,
On ne doit déclamer que pour faire du bruit.
Taratantalera; mais quel démon m'inspire?
Quels goufres sont ouverts? Taratantalerire.
Ah! Princesse! Ah! Seigneur je deviens furieux;
C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.

SCENE V.

HARPAGINE, L'AVOCAT, LE PROCUREUR, L'HUISSIER, ACAJOU.

ACAJOU.

A La fin m'en voilà debarrassé, cherchons maintenant.

HARPAGINE.

HARPAGINE.

Arrêtez mon poulet, voilà M. Stentor l'Avocat, qui vient vous donner votre leçon de musique.

ACAJOU.

Oh! Madame, j'ai un si grand mal de tête.

STENTOR.

Nous ne ferons que mettre à exécution devant vous, un morceau de musique que j'ai dressé en faveur de Madame, & je produis à cet effet Monsieur Glapissant, Huissier Audiencier, & Maître Fasset Procureur, qui ont l'honneur de comparoir devant vous. Allons, Messieurs.

TRIO.

Chantons, Chantons, que notre voix éclate;
Chantons l'amante d'Acajou.

L'HUISSIER.

L'Amour ce petit fou,
Dans ses yeux fait joujou,
Comme un furet dans son trou.

TRIO.

Chantons, &c.

LE PROCUREUR.

Elle est plus tendre qu'une chatte,
Qui soupire après son matou.
Miaou.

TRIO.

Chantons, Chantons, que notre voix éclate;
Chantons l'amante d'Acajou.

HARPAGINE.

Fort bien, Messieurs.

L'AVOCAT, *à Acajou.*

Quel jugement rendez-vous sur cette pièce

ACAJOU. (*bas à l'Avocat.*)

Monsieur, connoissez-vous une jolie Princesse, appellée Zirphile ?

L'AVOCAT.

Non Monsieur.

ACAJOU.

Hé bien ; vous m'ennuyez, laissez-moi.

HARPAGINE. (*aux Musiciens.*)

Retirez-vous.

SCENE VI.

HARPAGINE, ACAJOU.

HARPAGINE.

AIR. *Je suis un bon Soldat tirata.*

MOn petit Acajou,
Mon bijou
D'où provient ta tristesse,
Ne puis-je pas remplir
Ton loisir
Par ma vive tendresse.

AIR. *Quand le péril.*

Est-il chose si difficile,
Dont mon pouvoir ne vienne à bout.

ACAJOU.

Hélas ! Puisque vous pouvez tout,
Faites-moi voir Zirphile.

HARPAGINE.

Toujours Zirphile ? Hois ! Vous la verrez si vous

m'aimez bien ; la Fée Ninette la garde à vue, & le Destin ne vous permet pas de sortir de l'enceinte de ce Palais, que vous n'ayiez ressenti de l'amour.

AIR: *Oh! Ricandaine.*

Pour être libre, mon mignon,
Oh! Ricandaine Ricandon,
Dépechez-vous donc de m'aimer;
C'est moi qui dois vous enflamer.
Ricandaine.
Vous ne vous repentirez pas
De soupirer pour mes appas ;
Car
Je vous amuserai,
Oricandaine ;
Et je vous suffirai,
Oricandé.

Sans adieu mon ami, je vais faire un petit tour du monde, pour voir ce qui s'y passe ; je ne serai qu'un instant.

SCENE VII.

ACAJOU.

AIR: *Je ne sçai ce qu'il me veut dire.*

SUr moi le doux nom de Zirphile
A produit des effets puissans :
Rêvons dans un lieu plus tranquille
Au trouble imprévû que je sens,
Je ne sçai ce qu'il me veut dire,
Et malgré moi mon cœur soupire.

ACTE II.

Le Théatre change, & represente les jardin de Ninette.

SCENE PREMIERE.

NINETTE, ZIRPHILE.

NINETTE.

AIR. *Songez à vous défendre.*

Songez, songez à vous ma fille,
Tout Amant n'est qu'un engeoleur,
Dès qu'une fois on perd son cœur,
Tout s'ensuit de fil en éguille.
Songez, Songez, à vous ma fille,
Tout Amant n'est qu'un engeoleur,
Tout Amant n'est qu'un engeoleur.

ZIRPHILE.

Des Amans, un cœur, je ne sçai pas ce que vous voulez dire, ma bonne Ninette.

NINETTE.

Quelle innocente! est-il possible que vous soyés toujoûrs si stupide au milieu d'une Cour comme la mienne qui est le centre de la politesse, des belles façons, du goût, de l'esprit, & des plaisirs? Nous ne ferons donc rien de vous, tous les soins que je prends pour vous instruire sont donc inutiles.

ZIRPHILE.

Dame, apparamment que vous ne vous y prenez pas bien, tous les Messieurs de votre Cour disent qu'ils m'instruiront mieux que vous, & vous ne

voulez pas aussi ; vous me suivez par-tout, & vous avez peur que je ne m'écarte un moment de ces lieux.

NINETTE.

AIR. *Ah! Le charmant Berger que j'aime.*

Il faut que je vous accompagne
Sur tous vos pas, je veux voir clair ;
L'honneur comme un vin de champagne,
Zest, s'échape dès qu'il prend l'air.

ZIRPHILE.

L'honneur, qu'est-ce que c'est ? vous me parlez toujours de ce que je n'entends pas.

NINETTE.

L'honneur, est ce qu'on a de plus cher : par exemple, qu'est-ce que vous aimez mieux dans le monde ?

ZIRPHILE.

Eh... mais, c'est le petit serin que vous m'avez donné, quoiqu'il soit un peu farouche.

NINETTE.

Eh bien, imaginez vous que tous les Messieurs ne vous font politesse que pour voler votre petit serin.

ZIRPHILE.

Oui da ! Oh, ils n'ont qu'à s'y jouer, je suis bien aise de sçavoir cela.

NINETTE.

AIR. *Depuis long-tems charmante Brune.*

L'honneur est un Oiseau sauvage,
Qui se déplaît dans son séjour,
Dès qu'il trouve un jour à sa cage,
Hélas on le perd sans retour :
Car dans les griffes de l'amour,
Il tombe en sortant d'esclavage :
Ce fripon au guet nuit & jour,

ZIRPHILE.

Oh ! N'ayez aucune crainte.

NINETTE.

J'apperçois Podagrambo ; c'est un sot Génie, qui a le privilege d'être ennuyeux, nous ne pouvons l'éviter.

SCENE II.

PODAGRAMBO, *en habit de petit Maître,*

ZIRPHILE, NINETTE.

PODAGRAMBO, *à Ninette.*

BOnjour la petite Fée. (*à Zirphile,*) Serviteur ma belle Reine.

AIR. *N'avez-vous pas vû l'horloge.*

Commençons par son Eloge,
J'ai mon compliment tout prêt :
Belle en vos yeux l'amour loge,
Et sa fléche est en arrêt.
N'avez-vous pas vû l'horloge ;
Sçavez-vous, qu'elle heure l'heure il est.

Je ne m'en suis pas mal tiré. (*à Ninette,*) croiriez vous bien, Madame, que je me suis pris de goût pour elle, c'est en honneur.

NINETTE.

C'est un hommage bien flateur pour Zirphile ! Le Fat !

PODRAGAMBO, *à Zirphile.*

Oui, mon adorable.

NINETTE.

Ne lui répondez rien.

PODAGRAMBO.

Vous ne dites mot ? Doutez-vous du propos que je tiens ?

AIR. *Réveillez-vous belle endormie.*

De mon esprit le feu rapide,
Ne prend point sur le sentiment ;
Votre silence m'est perfide,
Car je vous aime étonnamment.

Permettez. . . .

ZIRPHILE.

Laissez-moi là.

NINETTE.

Doucement, Seigneur, plus de retenue, vous la fâcheriez.

PODAGRAMBO.

A d'autres !

AIR. *Mon honneur alloit faire naufrage.*

En amour quand mon bonheur m'appelle,
A l'instant je cours le grand galop ;
On obtient mieux son pardon d'une belle,
Quand on n'est pas assez sage avec elle,
Que quand on l'est trop.

NINETTE.

Songez que c'est une fille que j'ai élevée.

PODAGRAMBO.

Eh ! mais vous l'avez élevée très-mal, très-mal, elle est plus farouche qu'une Bourgeoise ; cela est pitoyable ! Je veux en faire quelque chose, moi ; venez, maman.

ZIRPHILE.

Voulez-vous bien finir ?

NINETTE.

Donnez-vous patience, Seigneur.

AIR. *De la Chercheuse d'Esprit. A présent je ne dois plus feindre.*

L'orsqu'une trop vive lumiere ;
Frape à l'imprevû la paupiere,
On ne distingue aucun objet ;
Devant vous Zirphile interdite,
Vient d'éprouver le même effet,
Par l'éclat de votre mérite.

Laissez-lui le tems de revenir à elle-même, & donnez-moi le bras jusqu'à mon appartement.

PODAGRAMBO.

Soit. Sans adieu petite cruelle.

SCENE III.

ZIRPHILE, ACAJOU.

ZIRPHILE.

MA bonne a bien fait de l'emmener ; il augmentoit mon ennui.

ACAJOU, *que l'on ne voit point.*

AIR. *Pour voir un peu comment ça fra.*

Hélas !

ZIRPHILE.

Mon cœur est tout ému,
J'entens une voix qui soupire,

ACAJOU, (*sans être vû.*)

Hélas !

ZIRPHILE,

Par un charme inconnu
Elle me trouble, elle m'attire,
Répondons-lui sur ce ton là,
Pour voir un peu comment ça fra.

AIR. *Oh ! oh, ah, ah.*

Hélas... Ciel je découvre
A travers ce Taillis....
La pallissade s'ouvre,
Tous mes sens sont surpris.

ACAJOU, (*paroissant*)

Oh, oh.

ZIRPHILE.

Ah ! ah

Ensemble.

Ac. Ah l'aimable objet que voilà !
Zir. Le beau jeune homme que voilà !

ACAJOU.

AIR. *Je sens un certain je ne sçai quoi.*

Abordons-la.

ZIRPHILE.

Monsieur.

ACAJOU.

Je !

ZIRPHILE.

Oui.

ACAJOU.

Je ne puis lui rien dire !

ZIRPHILE.

Le cœur me bat.

ACAJOU.

Ciel ! parlons lui,
Qu'elle a sur moi d'empire !

ZIRPHILE.

En le voyant mon ennui cesse,
Quel changement se fait en moi,
Je sens un certain je ne sçai qu'est-ce.

ACAJOU.

Je sens un certain je ne sçai quoi.

ZIRPHILE.

Qui êtes-vous beau garçon ?

ACAJOU.

Je m'appelle Acajou, & vous ?

ZIRPHILE.

Zirphile.

ACAJOU.

Zirphile ! Quoi vous êtes cette Zirphile, . . . que je sens de plaisir à vous voir!

ZIRPHILE.

Eh moi . . . Oh je suis si aise que... que je ne sçaurois lui répondre.

ACAJOU.

Qu'elle est charmante !

AIR. *Comme voilà qu'est fait.*

Ces fleurs qui parent la nature
Palissent près de cet objet,
Le Ciel dont la lumiere est pure
M'offre un spectacle moins parfait,
Mon ame vole & l'environne
Par l'effet d'un pouvoir secret.
Quel teint ! quelle bouche mignone !
Quels yeux ! mais quel nouvel attrait !
Comme 'vla qu'est fait. (*bis*)

ZIRPHILE.

Vous me trouvez donc belle ?

ACAJOU.

Ah rien n'est si beau dans l'Univers, j'en crois plus mon cœur, que les discours d'Harpagine,

ZIRPHILE.

Seriez-vous le joli Prince que l'on dit qu'elle tient renfermé, vous ne retournerez plus chez elle, n'est-ce pas?

ACAJOU.

Je veux toujours rester avec vous, si vous me le permettez.

ZIRPHILE.

Oh, oui! qu'il est beau! Ecoutez : de crainte que cette vilaine Fée ne vous renferme encore, je vous cacherai quelque part, & je vous nourrirai sans qu'on le sçache, de bon bons & de confitures.

ACAJOU.

C'est bien dit.

ZIRPHILE.

La Fée Ninette m'a dit, de me défier de tous les Messieurs, parce qu'ils veulent me faire des malices, mais sûrement vous êtes excepté; car je sens bien que vous ne pouvez me faire que du plaisir.

ACAJOU.

Du plaisir!

ZIRPHILE.

Elle m'a dit encore que l'on ne me fait des politesses que pour voler mon serin, mais je ne m'en soucie plus, si vous le voulez, je vous le donnerai.

ACAJOU.

Plus je l'entens, & plus mon cœur....

ZIRPHILE.

Comment vous êtes-vous échappé du Palais de la méchante Harpagine?

ACAJOU.

Je n'en pouvois sortir que je n'eusse senti de l'amour; je vous ai vû à travers ce feuillage, un trait

de flamme m'a pénétré, la palissade s'est ouverte d'elle-même, c'est à vous que je dois ma liberté, le trouble qui m'agite est sans doute de l'amour.

ZIRPHILE.

Je sens donc aussi de l'amour, moi ?

ACAJOU.

Quoi, vous m'aimez !

ZIRPHILE.

Si le désordre de nos sens s'appelle de l'amour, oui, Acajou, je vous aime, je vous aime, & puis encore.

ACAJOU.

Je trouve enfin cette félicité que mon cœur m'annonçoit sans la connoître.

AIR. *Ah! mon mal ne vient que d'aimer.*

Incessamment je soupirois,
Après un bien que j'ignorois.

ZIRPHILE.

J'avois de même du souci,
Sans en sçavoir la cause,
Hélas il me manquoit aussi
Comme à vous quelque chose.

AIR. *Dans votre joli corbillon qui met-on.*

Il faudra toujours être ensemble,
Pour nous amuser tous les deux,
Nous jouerons à de petits jeux,
Oui, c'est bien dit, que vous en semble ?

ACAJOU.

Je veux ma chere,
Ce qui peut vous plaire.

ZIRPHILE.

Sur ce verd gazon,
Il faut jouer au corbillon,

Qu'y met-on.

Donnez-moi la main.

ACAJOU.

AIR. *Voyez-vous.*

Je voudrois sur ces jolis doigts
Prendre un baiser ma mie.

ZIRPHILE.

Prenez-en deux, prenez-en trois,
Contentez votre envie,
Voyez-vous.

ACAJOU.

Rien n'est si doux
Je crois, dans la vie,
Que mon ame est ravie.

ZIRPHILE.

Quelle nouvelle émotion développe mes sentimens, une foule d'idées se présente à mon esprit, je ne suis plus la même.

ACAJOU.

Ma chere Zirphile!

ZIRPHILE.

AIR. *Est-il de plus douces odeurs.*

Mon cœur s'anime à tes accens,
Un Dieu s'en rend le maître;
Quel cahos offusquoit mes sens,
Avant de te connoître:
Le jour n'avoit point luit pour moi,
C'est toi qui me fait naître.

ACAJOU.

Je sens aussi... je sens en moi,
Ah! je prens un nouvel être.

A l'ombre de ce verd bocage.

Quelle volupté fait éclore
Dans mon cœur un ardent désir,
Un autre lui succede encore,
Et m'annonce un nouveau plaisir;
Qu'un doux baiser, ah! je t'adore;
J'ai senti nos ames s'unir;
Viens, redouble; que l'on ignore
Qui de nous deux pousse un soupir.

SCENE IV.

PODAGRAMBO, ZIRPHILE, ACAJOU.

PODAGRAMBO.

QUe vois-je! Acajou & Zirphile; courons avertir Harpagilie.

SCENE V.

ACAJOU, ZIRPHILE.

ZIRPHILE.

MOn cher Acajou, croyez-vous que nous pussions nous aimer encore davantage?

ACAJOU.

Cela pourroit bien être, chaque moment augmente mon amour & mes désirs.

ZIRPHILE.

Pourquoi avons-nous tant de plaisir d'être ensemble?

ACAJOU.

Sortez de vos retraites.

Le Dieu qui nous enflamme,
Ne me donnât, je croi,
Que la moitié d'une ame;
Et l'autre étoit pour toi;
Toujours chaque partie
Cherchoit ses premiers nœuds;
Cette ame réunie,
Nous rend égaux aux Dieux.

ZIRPHILE.

Je le crois comme vous (*appercevant Harpagine.*) Ah!

ACAJOU.

O ciel!

SCENE V.

HARPAGINE, ACAJOU.

HARPAGINE.

ARrêtez. Comment avez-vous pû sortir?

ACAJOU.

Ah, Madame, j'ai vû Zirphile, mais ce n'est pas ma faute; pourquoi n'avez-vous pas fermé vos jardins d'un mur au lieu d'une palissade?

HARPAGINE.

Il a raison, je reconnois ma sotise, suivez-moi.

ACAJOU.

Non, s'il vous plaît, je resterai avec Zirphile.

HARPAGINE.

Je perds par mon imprudence le pouvoir que j'a-

vois sur lui ; que ferez-vous avec une petite sotte comme Zirphile ?

ACAJOU.

Elle a tout l'esprit du monde, elle m'aime.

Air. *Quelle flamme brûle mon ame.*

Lorsqu'on aime,
Dès l'instant même
L'esprit naît du sentiment ;
Dans notre ame
Un trait de flamme,
Fait briller un jour plus charmant.

HARPAGINE.

Vous l'aimez donc aussi ?

ACAJOU.

Ce n'est pas encore ma faute, elle est si belle !

HARPAGINE.

Vous la préferez à moi, qui vous aurois élevé au-dessus de la nature, tous les mortels auroient fléchi devant vous.

ACAJOU.

Air. *L'occasion fait le larron.*

Ces vains honneurs n'offrent rien qu'imposture,
Zirphile est tout, je voudrois en l'aimant
Estre ignoré de toute la nature,
Et connu d'elle seulement.

HARPAGINE.

Je suffoque de rage.

ACAJOU.

Cela vous fâche.

HARPAGINE.

Ne craignez rien, mon ami, je fais un généreux effort, vous m'êtes cher malgré votre ingratitude, je vais immoler mon repos au vôtre, en vous unis-

ſant moi-même à Zirphile pour faire votre bonheur.

ACAJOU.

Tout de bon.

HARPAGINE.

Oui, je vous le jure, mais il faut me prouver que vous êtes aimé de Zirphile; ſans cela Ninette n'y conſentiroit pas.

ACAJOU.

Zirphile m'aime, vous dis-je, elle me l'a dit; & de plus...

AIR. *Bacchus diſoit:*

Quand mes regards exprimoient ma tendreſſe,
Les ſiens plus doux s'expliquoient encor mieux,
En ma faveur Zirphile s'intereſſe;
J'ai vû ſon cœur tout entier dans ſes yeux.

AIR. *Tant de valeur & tant de charmes.*

La bouche la plus éloquente
Eſt moins fertile en ſentimens;
Mon ame dans ſes yeux charmans,
Puiſe une yvreſſe qui m'enchante.

HARPAGINE.

Cela ne ſuffit pas, je croirai qu'elle vous aime ſi vous m'apportez ſon anneau, je ne puis vous ſervir qu'à cette condition, je vais me tenir à l'écart, allez la rejoindre : dès que vous aurez l'anneau, appellez-moi.



SCENE VI.

ZIRPHILE, ACAJOU.

ACAJOU.

Zirphile, Zirphile.

ZIRPHILE.

Est-elle partie?

ACAJOU.

Ne craignez plus rien, Harpagine ne s'oppose point à nos désirs.

ZIRPHILE.

Est-il possible!

ACAJOU.

Elle veut faire elle-même notre bonheur, si vous y consentez.

ZIRPHILE.

Si j'y consens! en doutez-vous?

ACAJOU.

Le vieux Docteur Blaise.

De votre tendresse
Donnez-moi ma chere maîtresse
Un gage nouveau.

ZIRPHILE.

Quel gage nouveau?

ACAJOU.

Helas! c'est votre anneau.

ZIRPHILE.

Que je vous le donne,
O Ciel! que me diroit ma bonne?

Il fait mon bonheur,
Je perdrois l'honneur,
Mes attraits, votre cœur.

ACAJOU.

Quand on s'aime bien,
On ne refuse rien,
Que craignez-vous tant,
Je le veux un instant,
Aussi-tôt je vous le rend,
L'amour en est garant.

ZIRPHILE.

Dieux quel embarras!

ACAJOU.

Vous ne m'aimez pas.

ZIRPHILE.

Mon trouble
Redouble,
Que faire helas!
Non, non.

ACAJOU.

Point d'excuse,
Quoi Zirphile me le refuse!
Je m'en vais mourir.

ZIRPHILE.

Tu me fais fremir!
Attend, mais....
Quel désir!

ACAJOU.

Quelle crainte extrême,
Vous allarme quand je vous aime.

ZIRPHILE.

Il m'arrivera,
Tout ce qu'il pourra,
Tu le veux, le voilà.

ACAJOU.

AIR. *A ta mere à présent.*

O Dieux quelle douceur !

ZIRPHILE.

Qu'en allez-vous faire ?

ACAJOU.

Il va combler mon bonheur
Au gré de nos désirs ;
Nous serons, ma chere,
Toujours au sein des plaisirs.

ZIRPHILE.

J'oublie en vous voyant tous les dangers dont on m'a menacée, si je donnois mon anneau ; je ne crains plus que pour vous.

ACAJOU.

AIR. *Le Savetier matineux.*

Sur le sort le plus affreux
Mon ame reste tranquille ;
Qu'ai-je à craindre de fâcheux,
Je suis aimé de Zirphile. (*bis.*)

SCENE VII.

HARPAGINE, ACAJOU, ZIRPHILE.

ACAJOU.

APprochez, Madame, voilà la preuve & le gage de son amour pour moi.

HARPAGINE.

Voyons. Je suis satisfaite, tremblez malheureux, vous êtes deux victimes dévouées à toute ma colére.

AIR. *De mon pot je vous en répond.*

Puiſqu'un autre obtient ton cœur,
Ingrat fremis d'horreur;
Crains tout de ma fureur extrême,
Je vais remettre à l'inſtant même,
Au pouvoir de Podagrambo;
Zirphile & ſon anneau.



SCENE VIII.

ACAJOU.

AIR. *Le bonheur de ma vie.*

O Trop funeſte ſort!
Ma tendreſſe eſt trahie!
Vient me donner la mort,
O barbare ennemie:
Zirphile m'eſt ravie,
Je retombe au néant,
Mon bonheur & ma vie
N'ont duré qu'un inſtant.



SCENE IX.

NINETTE, ACAJOU.

NINETTE.

OH moment favorable!
C'eſt l'amour

Qui le conduit à ma Cour ;
Eh bon jour Prince aimable ;
Que depuis long-tems
J'attends,
Ici pour vous s'apprête,
Un himen qui va remplir
Votre désir :
J'ai commandé la fête ;
Livrez-vous au plaisir.

J'ai découvert par mon art que vous vous affranchiriez aujourd'hui du pouvoir d'Harpagine, que vous verriez Zirphile, que vous l'aimeriez, qu'elle vous aimeroit, en un mot que vous vous conviendriez tous deux.

AIR. *J'étois perdue.*

Mais, quoi vous ne répondez pas ;
L'accueil est sauvage ;
Je ne vois point Zirphile.

ACAJOU.

Helas !

NINETTE.

Quel affreux présage !
Je la cherche en vain des yeux ;
Qu'est-elle devenue ?
Elle n'est point en ces lieux ;

ACAJOU.

Elle est, elle est perdue ;

AIR. *Du pain, de l'eau, elle vit.*

La fureur de moi s'empare.

NINETTE.

Que lui vient-il d'arriver?

ACAJOU.

Harpagine, la barbare!

NINETTE.

Hé bien!

ACAJOU.

Vient de l'enlever,
Je me trouble, je m'égare.

NINETTE.

Arrêtez, cher Acajou,
Le bon sens est déja rare,
N'allez pas devenir fou.

Je vois la cause de vos malheurs, Zirphile a eu l'imprudence de vous donner l'anneau, qui la garantissoit de tous les revers, mais le mal est fait, il s'agit d'y trouver un prompt remede, attendez, je vais mettre mes lunettes; ô Dieux! Podagrambo & Zirphile.

ACAJOU.

Air

Ah! quel malheur, tout est perdu!
Je meurs, dépêchez-vous, Madame,
Je crains que l'objet de ma flamme,
Trop tard me soit rendu.

NINETTE.

Remettez-vous par le pouvoir des Fées, sans que votre maîtresse ait perdu la vie, sa tête est montée dans la Lune.

ACAJOU.

Dans la Lune !

NINETTE.

Oui, & ſon corps ſe promene dans les jardins de Podagrambo.

ACAJOU.

Mais Madame, vous vous mocquez, mon rival n'eſt point à plaindre, s'il alloit épouſer ce qui lui reſte.

NINETTE.

Ne vous allarmez point, il ne peut en approcher qu'il ne ſoit poſſeſſeur de la tête, il va la chercher dans la Lune, il faut que vous le preveniez.

ACAJOU.

Eh ! comment voulez-vous que je parvienne à la Lune, moi?

NINETTE.

Je vous éleverai d'un coup de baguette au-deſſus de la moyenne région, & comme les têtes d'amoureux ont un rapport intime avec la Lune, cet aſtre vous attirera auſſi par une attraction naturelle.

ACAJOU.

Et pour revenir.

NINETTE.

Vous deſcendrez avec les influences : que cela ne vous inquiéte pas, ne ſongez qu'à réuſſir.

ACAJOU.

Quel en eſt le moyen.

NINETTE.

Prenez cette bequille, celui qui la porte ne fait point de fauſſes démarches, ces lunettes vous éclairciront le jugement, & vous empêcheront d'être reconnu de Podagrambo : attendez ne les mettez pas

encore, vous feriez trop raisonnable pour arriver à la Lune, suivez-moi.

ACTE III.

Le Théatre change & représente un bosquet de la Lune.

SCENE I.

La tête de Zirphile sur un Buisson de Roses.

AIR. *Je crois Lison.*

CHer souvenir,
Non, je ne puis te bannir,
L'amour alloit m'unir
Au beau Prince que j'aime;
Tout le bonheur
Dont il ennivroit mon cœur
Passe de même
Qu'un songe vain & flateur.

AIR. *Que je regrette mon Amant.*

Que je regrette mon Amant,
Quoiqu'il cause mon infortune,
Pour avoir aimé tendrement,
Voilà ma tête dans la Lune.
Si chaque fille est dans ce cas,
Les têtes sont rares là bas.

AIR. *Sans le sçavoir.*

Un charme affreux ici m'arrête,
Il ne me reste que la tête,
Quel arrangement puis-je avoir;
Podagrambo du reste est maître;
Et je déteste son pouvoir,
Je réponds à ses feux peut-être,
Sans le sçavoir.

SCENE II.

ACAJOU *en Vieillard*, LA TESTE DE ZIRPHILE.

ACAJOU, *sans être vu.*

AIR. *Oh Pierre, oh Pierre.*

MA peine est inutile,
Et je cours comme un fou,
Zirphile, ma Zirphile.

LA TESTE DE ZIRPHILE.

C'est la voix d'Acajou.

ACAJOU, *sans être vu.*

Zirphile, Zirphile,

LA TESTE.

Oui, j'entends Acajou.

ACAJOU, *paroissant.*

Serai-je toujours assailli de têtes folles, sans trouver celle que je cherche, je parcours en vain tous les bosquets de la Lune, Podagrambo m'aura prévenu : malheureux Acajou ?

LA TESTE.

AIR. *Trois Enfans gueux.*

Jettez les yeux sur ce buisson de fleurs;

ACAJOU.

Que vois-je, hélas ! c'est Zirphile elle-même.

LA TESTE.

C'est Acajou qui vient secher mes pleurs,
Je vois encor le cher Amant que j'aime.

Par quel hazard êtes-vous aussi dans la Lune?

ACAJOU.

La Fée Ninette vient de m'y transporter pour vous procurer la liberté.

LA TESTE.

Eh ! dites-moi de grace, pourriez-vous m'apprendre des nouvelles de moi.

ACAJOU.

Comment des nouvelles de vous ?

LA TESTE.

Oui.

AIR. *C'est une excuse.*

Mon corps est resté seul là bas,
Et j'ai tout lieu de craindre hélas!
Quelque maligne ruse;
S'il fait par malheur des faux pas,
Ma tête ne le conduit pas,
C'est une excuse.

ACAJOU.

Tranquillisez-vous, il est sous la garde des Fées, je viens chercher cette tête charmante pour l'y réunir. Mais hâtons-nous de prévenir Podagrambo; car il a le même dessein.

LA TESTE.

Arrêtez ce Génie. . . .

ACAJOU.

Ne l'appréhendez point, il ne pourra me reconnoître sous ce déguisement, dès que je mettrai ces lunettes que la bonne Fée m'a données.

AIR. *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

Venez volez entre mes bras.

LA TESTE.

Je ne puis, un charme m'arrête,
Sans mon anneau, l'on ne peut pas

Se rendre maître de ma tête.

ACAJOU.

Comment je n'y pourrai réussir si je n'ai votre anneau?

LA TESTE.

Non, & le vilain Génie le possede.

ACAJOU.

Je suis au désespoir.

LA TESTE.

Le voilà pour comble de malheur.

ACAJOU.

Cachez-vous un moment dans ce buisson, l'amour m'inspire une idée.



SCENE III.

PODAGRAMBO, ACAJOU.

PODAGRAMBO (*avec un trébuchet.*)

PEtite, petite, petite, voilà une tête femelle qui me fait voir bien du pays. Petite, petite, rien ne paroît [*appercevant Acajou*] enseignez-moi ce que je cherche.

ACAJOU.

Que cherchez-vous, vous ne pouvez mieux vous adresser qu'à moi, je suis habitant de ces lieux : c'est ici le magasin des choses perduës, & j'en ai l'Intendance.

PODAGRAMBO.

Tant mieux, vous pourriez m'être utile.

ACAJOU.

Les Animaux, les végetaux, tous les Etres que vous voyez dans la Lune sont des choses évaporées de votre monde, qui prennent ici des formes caractérisées.

PODAGRAMBO.

Ah ! ah !

ACAJOU.

Par exemple : l'esprit étourdi des petits-Maîtres, voltige dans la Lune sous la figure des Hannetons & des Papillons.

AIR. *Dans le fond d'une écurie.*

Ici l'esprit des Coquettes
Par l'intérêt animé,
En Abeille transformé,
Vit du tribut des fleurettes,
Et du lys au jassemin,
Vole & suce son butin.

PODAGRAMBO.

Eh ! Quest-ce que c'est que cette foule d'oiseaux dont ces bosquets sont remplis?

ACAJOU.

Vaud. *De la Parodie de Roland.*
La vertu legere des belles,
Ici paroît avec des aîles.

PODAGRAMBO.

Quel cas nouveau !

ACAJOU.

Toujours par quelque moyen drôle ;
Dans la Lune l'honneur s'envole
Comme un Oiseau.

Nous en avons ici de toutes les especes.

Air. *L'amour n'est pas un Oiseau.*

On en voit dans ce boecage
De petits foibles encore,
Beaucoup meme ont pris l'essor
Avant d'avoir leur plumage.

PODAGRAMBO.

Ce n'est pas tout cela que je cherche : c'est la tête de ma maîtresse.

ACAJOU.

Les têtes d'amoureux aime la solitude, vous la trouverez peut-être dans ce boccage.

PODAGRAMBO.

Gramercy, je vais y tendre mon trébuchet.

ACAJOU.

Ah ! ah, ah, vous voulez prendre les filles au trébuchet : ce sont elles qui nous y prennent, laissez-moi faire, je l'attrapperai moi, il y a cinquante ans que je fais la chasse à ces oiseaux.

PODAGRAMBO.

Eh! comment pourrez-vous attraper la tête legere d'une jeune fille de quinze ans, vous êtes si vieux.

ACAJOU.

C'est à cause de cela que j'y réussirai.

L'innocence est craintive,
Et les jeunes tendrons,
Sont sur la défensive,
A l'aspect des garçons
Galants,

Trop

Trop pétulens,
Vous manqués leur défaite,
Par trop d'ardeur.
On leur
Fait peur ;
Mais un Vieillard
Gaillard
A l'art
D'attraper une fillette,
Et cela sans courir.

PODAGRAMBO.

De quelle maniere ?

ACAJOU.

On se sert d'appeaux ; on attire la tête d'une jeune fille par la curiosité, la louange, la médisance & les contes frivoles, vous allez voir ; comment se nomme votre maîtresse ?

PODAGRAMBO.

Zirphile.

ACAJOU.

AIR. *Ah ! vraiment je m'y connois bien.*

Venez adorable Zirphile,
Venez embellir cet azile,
Par l'éclat de vos yeux vainqueurs,
Vous allez enflamer nos cœurs.

PODAGRAMBO.

Oh ! oh, la voilà, vous avez raison, je vais la prendre pendant que vous l'amuserez.

ACAJOU.

Non, je la prendrai mieux que vous, parce que j'ai plus d'experience, & vous l'amuserez mieux que moi, parce que je m'apperçois que vous avez plus d'esprit.

PODAGRAMBO.

Cela n'est pas étonnant, je suis un Génie.

ACAJOU.

Je vais donc.....

PODAGRAMBO.

Attendez, attendez, ah! ah, ah, avec toute votre expérience, vous ne savez pas que l'on ne peut avoir la tête de ma maîtresse sans cet anneau, tenez le voilà, prenez-la subtilement pendant que je vais faire un conte. Je vais m'asseoir pour reciter plus à mon aise.

AIR. *Voyelles anciennes.*

Il étoit une fois un Roi,
Et puis il étoit une Reine,
La Reine un jour disoit au Roi,
Et le Roi disoit à la Reine,
La Reine un jour disoit au Roi.
Et le Roi disoit à la Reine.

(*il s'endort.*)

SCENE IV.

HARPAGINE, PODAGRAMBO.

HARPAGINE.

Je crains que le Génie ne fasse quelque nouvelle étourderie : suivons-le dans son entreprise.

PODAGRAMBO *continue.*

La Reine un jour disoit au Roi,
Et le Roi disoit à la Reine.

HARPAGINE.

Comment il dort, que faites-vous donc là Seigneur?

PODAGRAMBO.

Paix, chut, je fais un conte pour endormir la tête de Zirphile.

HARPAGINE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

PODAGRAMBO.

Point de bruit, on va la prendre tout doucement, pendant que je l'amuse; je viens de donner l'anneau à un Habitant de la Lune qui fait son métier d'attraper des têtes. Ah! ah, ah.

HARPAGINE.

Qu'avez-vous fait, tout est perdu.

SCENE V. & derniere.

NINETTE, ACAJOU, ZIRPHILE, PODAGRAMBO, HARPAGINE.

NINETTE.

VEnez tendres Amans, venez triompher de leurs complots ; & vous perfides disparoissez que leur union fasse votre supplice; le sot Génie a donné lui-même à son rival l'anneau qui assure pour jamais leur bonheur, & détruit votre puissance, vous êtes tous deux les victimes de votre propre malice, les sots & les méchans n'ont point de plus grands ennemis qu'eux mêmes. (*ils s'abiment.*)

ACAJOU.

AIR. *Ainsi qu'une Hirondelle.*

D'un sort digne d'envie,

Les Dieux me font jouir.

ZIRPHILE.

Aux Dieux je dois la vie,
A toi tout mon plaisir.
Oui je dois moins encore
Aux Dieux qu'à mon Amant;
C'est lui qui fait éclore
En moi le sentiment.

NINETTE.

Les Nains mes Sujets ont préparé une mascarade: je vais les transporter ici d'un coup de baguette avec tout mon Palais.

FIN.

L'ECOLE
DES
AMOURS GRIVOIS,

OPERA COMIQUE-BALLET.

DIVERTISSEMENT FLAMAND, en un Acte.

Par Mrs F. D. L. G. & L. S.

O Melibœe! Deus nobis hæc otia fecit. Virgil. Bucol.

Le prix est de 30 sols avec la Musique.



A PARIS,

Chez PRAULT Fils, Quai de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLIV.

AVEC PERMISSION.



AIR. *Trois Enfans.*



ROIS bons François avec naïveté,
De leur Grand Roi célébrent le courage,
Du Bel-Esprit ils n'ont rien emprunté,
Dans leur Cœur seul ils ont puisé l'Ouvrage.

Le Théatre représente un Hameau Flamand. On voit dans l'éloignement une Ville, dont les Remparts sont détruits par le Canon; de l'autre côté un Camp, à la tête duquel est une Batterie de Canon. Les Aîles représentent des Maisons de Païsans & des Estaminets. Le milieu de la Scêne est occupé par plusieurs Flamands, dont les uns jouent de divers instrumens sous un grand arbre, pendant que les autres, autour de plusieurs tables, boivent, fument, jouent & dansent.



ACTEURS.

MADAME GUILLEMETTE, vieille Vivandiere, mere de Fanchon, *M. du Ramcy.*

FANCHON, jeune Vivandiere, promiſe à Joli-cœur, *Mlle. Brillant.*

JOLI-COEUR, Tambour, Amant de Fanchon, *M. de l'Ecluſe.*

COLIN, jeune Berger Flamand, *Mr. Darimath.*

COLETTE, jeune Bergere Flamande.
UNE MARCHANDE de Brandevin. } *Mle Beaumenard.*

UNE BERGERE Flamande, *Mlle. Villiers.*

UN PANDOUR Déſerteur, Amant de la Bergere Flamande, *M. Cuvilliers.*

ISABELLE, Demoiſelle Flamande, traveſtie en Servante, *Mle Darimath.*

UNE SUIVANTE d'Iſabelle.
UN GRENADIER, Amant d'Iſabelle, *M. Drouillon.*

DEUX BUVEURS Flamands, } *Mrs. Pequet, Cuvilliers.*

UN NIAIS & une NIAISE, chantans & danſans. } *M. Dourdet, Ml. Sauvage.*



L'ECOLE DES AMOURS GRIVOIS.

SCENE PREMIERE.

MADAME GUILLEMETTE, FANCHON.

Après une ouverture qui caractérise un bruit de Guerre où le Canon se fait entendre par intervalle, un Flamand se leve & chante.

UN BUVEUR FLAMAND.

AIR: *Noté*, nº. 1.



L'AMOUR troublé,
Par le bruit des trompettes,
S'est envolé
De ces retraites;

Courons le chercher dans nos bois.
Qu'il entende nos voix;
Reviens dans cet azile,
Amour, tout est tranquille,
LOUIS y donne des loix.

Madame Guillemette & Fanchon s'avancent, on leur apporte une Table, sur laquelle on met un Pot de Bierre & trois verres.

FANCHON.

AIR: *Blaise revenant des Champs.*

Cette place apparemment
Sera Maman,
Pour Joli-cœur mon Amant.

Me GUILLEMETTE.

Non, je veux ma fille,
Eprouver ce drille.

AIR: *La besogne.*

Nous feront semblant aujourd'hui,
D'en attendre un autre que lui.
Pour voir s'il t'aime sans feintise.

FANCHON.

Je vous réponds de sa franchise.

Me. GUILLEMETTE.

AIR: *Noté*, no. 2.

Le François dans vive tendresse

Ne se pique pas de bonne foi,
Son cœur est volage pour sa Maîtresse,
Autant qu'il est fidéle à son Roi.

AIR : *Tu n'a pas le pouvoir.*

Nous lui dirons qu'un gros Seigneur
A demandé ton cœur,
Et s'il prend la chose en douceur,
C'est qu'il n'a point d'ardeur.

AIR : *Le tout par nature.*

Observe bien tes discours,
Supposons d'autres Amours.

FANCHON.

Je n'entens point ces détours,
Ma mere, je vous jure,
Mon cœur parlera toujours,
Le tout par nature.

AIR : *Adieu ma chere Maîtresse.*

Joli-cœur n'est point volage,
J'en ai des preuves, Maman,
Il a mis sa pipe en gage,
Pour m'acheter un Ruban.

AIR : *Il t'attrapera.*

Il ne porte point de Coquarde,

Qui ne soit faite de ma main ;
Quand j'approche du Corps de Garde,
Du doigt il m'appelle soudain ?
Battant la Caisse il me regarde,
En me faisant ce signe-là. *

Me Guillemette.

Il t'attrappera, il t'attrappera.

Air. *Noté*, n°. 3.

Pour t'avoir, le Grivois te guette,
On attrappe une fillette,
Mon enfant, à peu près
Comme le Soldat prend les Poulets :
S'il en voit un hors de sa cage,
Il jette du pain, du fromage,
Tient, petit, petit, petit,
Le Poulet suit,
Et crac,
Le voilà dans le sac.

* Signe d'un baiser.



SCENE II.

JOLI-COEUR, Madame GUILLEMETTE; FANCHON.

AIR: *Quand je suis dans mon Corps de Garde.*

BON jour, Maman, bon jour Fillette,
Ici vous m'attendez, je croi,
Ma foi,
Notre gloire est complette,
Fanchon, c'est à toi que je boi.

Me GUILLEMETTE.

AIR: *On vous en ratisse,*

On attend un autre Amant.

JOLI-CŒUR.

Bon, quel chien de compliment!
Me prend-on pour un Jocrisse?
C'est moi qui l'épousera.

Me GUILLEMETTE.

On vous en ratisse, tisse, tisse,
On vous en ratissera,

AIR. *Mon pere a du pouvoir beaucoup.*

C'est un Monsieur qui vient de cheux nous,
Il a plus d'or & plus d'argent que vous;
Il en a tout plein ses casettes,
Et c'est c'qui faut pour les fillettes.

JOLI-COEUR.

AIR: *Et autre chose itou.*

Et autre chose itou,
La mere Guillemette,
Et autre chose itou,
Faut s'entr'aimer sur-tout.

FANCHON.

AIR: *Reçois dans ton galetas.*

Vraiment ne sçavons-nous pas,
Com'font ces Messieurs d'l'armée,
Quand vous vous croyez bien aimée,
Ils changent d'amour sans façon,
Tout d'même que de garnison,
Tout d'même que de garnison.

JOLI-COEUR.

L'AIR Ci-dessus.

Ma Fanchon,
Que crains-tu donc?

Tu ſeras toujours aimée,
Oui, mes amours
Iront toujours,
Tambour battant, mèche allumée;
Par la ſambleu quoique grivois,
Je ſuis conſtant comme un Bourgeois. *(Bis)*

Me GUILLEMETTE.

AIR : *Tambour, que tu cauſes d'allarmes.*

Un garde Magazin,
Aura ma Fanchonette :
Vous la riſquez en vain;
La promeſſe en eſt faite,
Tambour
Battez-moi la retraite,
Adieu, bonjour.

JOLI-CŒUR.

AIR ! *Pour le peu de tems qu'il nous reſte.*

Eh! comment ?
D'un amour réciproque,
Eſt-ce que l'on ſe moque ?
Quel traitement!
Le courroux me ſuffoque;
Si l'on me l'eſcroque,
Fût-ce le plus fier Traitant,

Le Diable me croque,
Ce bras le disloque,
Le plonge au néant,
Je vous le mets en loque
Dans un instant.

Me Guillemette.

Air : *Noté*, n°. 4.

C'est un vivant, sur la Hanche,
Qui vraiment vous vaut bien.

Joli-cœur.

S'il veut m'enlever mon bien,
Ventre non d'un Chien,
Je vous le tranche.

Fanchon.

Air : *Eh non je ne veux pas davantage.*

Maman, vous avez beau dire,
Joli-cœur a mon amour,
Il a de quoi me suffire,
Quoiqu'il ne soit que Tambour,
Joli-cœur a du courage,
Il aime de bonne façon,
Eh! non, non, non,
Je ne veux pas davantage,

JOLI-CŒUR *à Me Guillemette.*

AIR : *Sont les Garçons du Port au Bled*, ou *j'ai fait l'amour, c'est pour un autre.*

Si vous vous opposez à nous,
Je vous saboule aussi.

Me GUILLEMETTE.

Tout doux:
Je vois que vous aimez ma fille,
Eh bien, entrez dans ma famille.

JOLI-CŒUR.

AIR : *C'est une Comedie*

Et ce Rival ?

Me. GUILLEMETTE.

Mon Gendre, il n'en est rien,
C'étoit pour voir si ton cœur aimoit bien,
C'est une Comedie.

JOLI-CŒUR.

C'étoit pour m'éprouver ? le beau trait de génie
A quoi bon ces sotises-là ?
C'est un Opera.

AIR. *Turlurette.*

Oublions tout ce micmac
Notre affaire est dans le sac.

Même Air.

Tu porteras de la frisure,
En mistico en dardillon en dar, en dar, dar, dar,
Boucle d'argent à la ceinture,
En bas rouge à coin verd mistificoté tiré.

FANCHON.

AIR: *Le Tambour à la Portiere.*

Quand tu batteras la retraitte,
Le soir au déclin du jour,
Donne un coup pour Fanchonette,
Qui te paira de retour,
Le matin avant l'aurore,
En reprénant ton tambour,
Bats pour Fanchonette encore,
Pour réveiller notre amour.

JOLI-COEUR.

AIR: *En mistico en dardillon, en dar.*

Je batterai pour ma Fanchonette
La rataplan, la rataplan, la ratapataplan,
Et jamais un coup de baguette
Ne sera, rataplan
Pour d'autres que toi, mon enfant.

Me GUILLEMETTE

Me GUILLEMETTE.

AIR : *Du Siege de Cythere.*

Mais le tambour ſe fait entendre.

FANCHON.

Soyons tous joyeux & diſpos.

JOLI-COEUR.

Vous ne pouviez ici vous rendre,
Camarades, plus à propos ;
Nos ennemis ont pris le large :
Quand on les entend battre aux champs,
Ratapataplan, ratapataplan,
Nos amours battent la charge.

MARCHE DE GRENADIERS.
& de Vivandieres.

JOLI-COEUR.

AIR : *Tambour de l'amour, &c.*

Au ſon du tambour
Celebrez l'Amour :
Que chacun en ce jour
A ma voix obéiſſe.
Au ſon du tambour
Celebrez l'Amour :
Que chacun en ce jour

Faſſe l'Exercice ;
Qu'ici chaque Amant
Soit prêt au commandement.
Montrez-nous ici comment
On prend les Belles.
Prenez garde à vous.
Grivois écoutez-moi tous.
Que les cœurs les plus rebelles
Tombent ſous vos coups.

EXERCICE DES AMANS GRIVOIS au ſon du Tambour.

JOLI-COEUR.

Preſentez-vous . . . .
A genoux . . . .
Baiſez la main . . . .
Remettez-vous . . . .
Offrez le bouquet . . . .
Parez-en le ſein . . . .
Prenez un baiſer . . . .
Alte-là . . . .
Remettez-vous . . . .

DANSE DES GRIVOIS.



SCENE III.

COLIN, COLETTE, une Bergere Flamande dans le fond du Théâtre.

COLETTE.

AIR noté; N°. 6.



C'EST toi, Colin?

COLIN.

C'est toi, Colette?
Je te revois dans ce séjour:
Avec toi, ma chere brunette,
Ramene-tu le tendre Amour?

COLETTE.

Avec transport toujours je t'aime;
Je porte l'amour dans mon cœur.

COLIN.

Ah! quel bonheur!

COLETTE.

Quel bien suprême!

COLIN.

Que j'ai d'ardeur !

COLETTE.

Et moi de même....

COLIN.

Laisse-moi donc prendre un baiser.
Quoi, tu veux me le refuser ?

COLETTE.

Que veux-tu faire ?

COLIN.

Veux-tu te taire.

COLETTE.

Arrête.

COLIN.

Non, je vais tout oser.

COLETTE.

Colin.

COLIN *prenant un baiser.*

Colette.

COLETTE.

On m'aura vûe.
Ah ! Ah ! je suis perdue !

LES BERGERS PAROISSENT.

COLIN *aux Bergers.*

AIR : *Le Printems rappelle aux armes.*

Amans, chaſſez les allarmes,
Sechez vos larmes;
LOUIS nous fait, par ſes armes,
Un ſort plus doux.
Du repos goûtez les charmes,
LOUIS veillera pour vous.

ENTRÉE DE BERGERS.

COLIN *à Colette.*

AIR : *Nous jouiſſons dans nos hameaux.*
Ou, *Eſt-il de plus douces odeurs.*

Que Bellonne ſoit dans les fers,
Où que ſa foudre gronde,
Ici, comme au ſein des déſerts,
Notre paix eſt profonde:
Sur nous, à l'abri des revers,
Notre bonheur ſe fonde:
Que nous importe l'Univers,
Nous ſommes ſeuls au monde,

AIR noté, No. 7.

Dis-moi, chere Colette,

As-tu pleuré pour Colin ?

COLETTE.

Pour toi seul, inquiette ;
Je tremblois pour ton destin :
Je mourois, hélas ! sans toi ;
Je renais quand je te voi.

COLIN.

Même Air.

Quand le fer & la flamme
Desoloient ces tristes lieux,
Ils séparoient mon ame
En t'éloignant de mes yeux :
Je mourois absent de toi ;
Je renais quand je te voi.

COLETTE.

AIR : *Il étoit un Moine blanc.*

Tous dispersés par l'effroi,
Colin, j'étois loin de toi ;
Mon jardin, à l'avanture,
Etoit resté sans culture.

COLIN.

Même Air.

Ah ! que de champs ravagés !
Et que d'hommes égorgés !

Allons réparer, ma chere,
Les dommages de la Guerre.

Ils se retirent.

UNE BERGERE.

AIR : *J'écoutois de-là son caquet.*

Si mon Pandour n'étoit absent,
Je pourrois en dire de même ;
Comme eux je sens que mon cœur aime.
Mais que sert l'amour sans l'Amant.

SCENE IV.

UN PANDOUR, UNE BERGERE.

LE PANDOUR.

AIR *du Noël Suisse.*

POUR ain choli fame,
Toi repan ton flame,
Mechant p'tit l'Amour,
Dans la kir d'ain Pandour.
Moi chel disertir pour fnir dans sti fichour,
Cherchir sti tendron que chel fis stautre chour.
Moi, pour sti pempeche,

Prelir comme ain meche;
Chel tevenir seche
Comme ain Lucifer;
Moi, pour la trousser,
Chirois jusqu'au l'Enfer.

LA BERGERE.

AIR : *Vous parlez Gaulois.*

J'apperçois l'objet de ma flamme,
Madier modou moy dobri piteli.

LE PANDOUR.

Eh, comment donc, mon choli Dame,
Fous parlir Honcrois.

LA BERGERE.

Du tendre Amour c'est un ouvrage:
Vous sçavez aussi mon langage.

LE PANDOUR.

Parlir pon François.

AIR : *J'ai fait une Maîtresse.*

Sti bouche yêtre si belle,
Que j'affre û crand tesir
Te parlir tout comm elle,

Et ſafoir c'qué parlir;
Pour jaſſir d'amourette
On ſçait fîte ain chargon.

LA BERGERE.

Oui, le cœur nous répete
Tous les jours la leçon.

LE PANDOUR & LA BERGERE *en* duo.

LE PANDOUR.
AIR. noté. N°. 8.

Quel ardir
Dans mon kir
Fait ſentir
La plaiſſir.
Mon pti fame,
Si toi fouloir pien moi;
Par mon ame,
Moi chel foulir pien toi;
Chel ten chir mon foi,
Chel ten chir mon foi.

LA BERGERE *chante ſur le même air des paroles Hongroiſes.*

ENTRE'E D'ENFANS FLAMANS.

LA BERGERE.

Amour, dans ce ſéjour aimable,
Troubles nos cœurs, lances tes traits;

Le Guerre qu'ici tu nous fais,
A la paix même est préferable.

BALLET GENERAL DES BERGERS.

SCENE V.

ISABELLE en Servante,
& une CONFIDENTE.

LA CONFIDENTE.

AIR noté, N°. 9.

SE peut-il qu'une honnête fille;
Comme vous, de bonne famille,
En franche Servante s'habille!
C'est pour l'amour de quelque drille;
Avouez-le moi?

ISABELLE.

Hélas! hélas!

LA CONFIDENTE.

En bonne foy,
Vous n'y pensez pas.

AIR : *C'est une excuse.*

Sans en rien dire à vos parens,
Vous avez pris la clef des champs :
Est-ce ainsi qu'on en use ?

ISABELLE.

C'étoit pour voir au Camp François ;
Ce Roi fameux par ses succès.

LA CONFIDENTE.

C'est une excuse.

ISABELLE.

AIR : *L'occasion fait le larron.*

Dans son Quartier, travestie en Servante ;
Pour l'admirer je courois à grands pas,
Je le cherchois dans une Cour brillante,
Je l'ai vû parmi des Soldats.

AIR : *Je l'ai pris pour mon Valet.*

On voyoit les moindres Soldats
Respirer son courage ;
On voyoit l'ardeur des Combats
Briller sur leur visage :
Je veux un François pour Amant,

Il eſt redoutable & poli ;
Tandis qu'il roſſe le Flamand,
De la Flamande il eſt l'ami.

LA CONFIDENTE.

AIR : *Vous m'entendez bien.*

Qui vous arrête encore ici ?

ISABELLE.

Ah ! n'augmente pas mon ſouci !
Je n'oſe te le dire,

LA CONFIDENTE.

Eh bien ?

ISABELLE.

Puiſque mon cœur ſoupire,
Tu m'entens trop bien.

AIR : *Vla c' que c'eſt qu'd'aller aux Bois.*

J'ai vû certain Grivois charmant ;

LA CONFIDENTE.

Vla c'que c'eſt qu'd'aller au Camp,

ISABELLE.

Ma chere, depuis ce moment,

Je ſens que mon ame
Malgré moi s'enflamme;
Mon cœur eſt je ne ſçais comment.

LA CONFIDENTE.

Vla c'que c'eſt qu'd'aller au Camp.

AIR: *Sur le Pont d'Avignon.*

Pour un ſimple Soldat Iſabelle ſoupire;

ISABELLE.

L'Amour ne compte point les rangs dans ſon Empire.

LA CONFIDENTE.

AIR: *Le fameux Diogêne.*

Mais certain Gentilhomme,
Que Leandre l'on nomme,
Doit avoir votre main.

ISABELLE.

Lorſqu'un pere propoſe,
Souvent l'amour diſpoſe,
Et l'on réſiſte envain.

AIR: *Adieu mon cher la Tulippe.*

Hélas! nuit & jour je penſe
Au Grivois qui m'attendrit!

Il me dit dès qu'il me vit ;
Ça pour faire connoissance ;
Bel', souffrez sans résistance
Que je vous
Prenne un baiser doux.



Je répons, pour m'en défendre ;
Vous plaist-il vous arrêter ?
Il ne daigna m'écouter,
Et mon cœur devenoit tendre ;
De force il croyoit me prendre
Un baiser, mais
Je le lui donnois.



Se peut-il qu'on se refuse
A son fier empressement ?
A faire un vain compliment ;
Non jamais il ne s'amuse ;
Sa brusque ardeur est l'excuse
Du penchant
Que pour lui l'on sent.



A lui certain charme attache;
Il a du feu dans les yeux.
Quoiqu'il ait l'air sérieux,
Dessous sa noire moustache
Le fripon d'Amour se cache,
Toujours prêt
A lancer son trait.

AIR: *Non je ne ferai pas, &c.*

Il vient, retirons-nous, cachons-lui ma foiblesse.

SCENE VI.

LE GRENADIER, ISABELLE.

LE GRENADIER.

VOUS me fuyez en vain, je vous suivrai sans cesse.

AIR. *Il a la fine montre au gousset.*

Depuis quatre jours environ,
Je vous assiege tout de bon;
Quoi! les filles de ce canton
Sont donc plus difficiles
A prendre que les Villes?

Air. *Y allons donc, Mademoiselle.*

Y allons donc, Mademoiselle,
De votre cœur, faites-moi don:
Pour forcer ce cœur rebelle,
Faut-il avoir du canon?
Y allons donc, Mademoiselle;
De votre cœur, faites-moi don.

ISABELLE.

Air *Ah! je vous vois, je vous aime.*

Vous êtes pire qu'un dragon,
S'y prend-on de cette façon?

LE GRENADIER.

Air. *Noté*, n°. 10.

Oh! puisque pour vous mon cœur soupire,
J'vous embrass'rai, mon p'tit cœur.

ISABELLE.

Voyez ce fripon, ce petit lutin, fi donc, Monsieur,
Vous n'y pensez pas, pour qui me prend-il? je suis fille d'honneur.

LE GRENADIER.

Quand vous seriez Duchesse, Princesse, la fille d'un Procureur,

Vous

Vous ne m'empêcherez pas de vous dire,
Oh ! puiſque pour vous j'ſoupire,
J'vous embraſs'rai, mon petit cœur.

AIR. *Le Trantran.*

Attaquer une Citadelle,
Et l'emporter d'un plein effort;
Faire le Siége d'une Belle,
Comme on feroit celui d'un Fort;
Marche en amour, comme en Guerre,
Sabre à la main, tambour battant;
C'eſt le tran, tran, tran, tran, tran,
D'un brave militaire.

ISABELLE.

AIR. *Récit d'Opera noté.* n°. 11.

Par un langage ſi flatteur,
Ne vous obſtinez plus à ſéduire mon ame,
Monſieur, il faut éteindre une inutile flamme;
Le Ciel, pour un Soldat, n'a point formé mon cœur.

LE GRENADIER.

AIR. *Et mon petit cœur de quinze ans.*

D'un Soldat faites plus d'état, (*bis*)
Quand au Combat LOUIS nous mene,

Tout Soldat vaut un Capitaine
Tout Capitaine est un Soldat.

AIR. *Je suis un bon Jardinier.*

N'ayez point tant de mépris,
Un bon Soldat vaut son prix :
Voyez donc un peu,
Par la sarpejou,
Votre erreur est extrême ;
Quand LOUIS nous conduit au feu,
Il est Soldat lui-même,
Morbleu,
Il est Soldat lui-même.

ISABELLE.

AIR. *Sont les Garçons du Port au Bled.*

Monsieur, ce que je vous en dis,
Ce n'est point du tout par mépris ;
Mais c'est que je suis Demoiselle.

LE GRENADIER.

Parbleu, vous nous la baillez belle.

ISABELLE.

Même AIR.

Je suis fille pour le certain
D'un Bourguemestre de Menin.

LE GRENADIER.

Vous n'en ſerez pas moins ma femme.
Ma foi, Monſieur vaut bien Madame.

AIR. *En paſſant ſur le Pont-neuf.*

Je ſuis homme de renon,
Et Leandre, c'eſt mon nom.
Je ſuis le fils, il faut croire,
D'un Gentilhomme Picard :
J'ai voulu ſuivre la Gloire.
Comme fit défunt Céſar.

ISABELLE.

Même Air.

Vous Leandre ! c'eſt donc vous
Qu'on m'a promis pour époux ?
Moi je m'appelle Iſabelle.

LE GRENADIER.

C'lle qu'on me deſtinoit.

ISABELLE.

Au devoir j'étois fidéle,
Lorſque mon cœur friponnoit.

ISABELLE.

AIR. *Ah ! Si j'avois connu Mr. de Catinat.*

Conſervez-vous pour moi, ne ſervez plus le
Roi,

Car aux plus grands dangers, il vole sans
effroi.

LE GRENADIER.

Sans appréhender rien, de grand cœur je le sui,
Il ne craint que pour nous, je ne crains que pour
lui.

ISABELLE.

Même Air.

Comme lui, n'allez pas visiter les travaux,
Il expose ses jours à des Canons brutaux,
Il porte la Fascine en face à l'ennemi.

LE GRENADIER.

Sommes-nous donc, morbleu, plus gros Sei-
gneur que lui.

ISABELLE.

Même Air.

Bien-tôt à mon amour, le Roi t'enlevera;
Il te menera loin, de l'air dont il y va,
Je te pers pour long-tems.

LE GRENADIER.

Va, calme ton ennui,
Nous reviendrons dans peu triomphant avec lui.

ISABELLE.

Même Air.

Eh bien, ſuis ton devoir, la Victoire & le Roi,
Mais laiſſe-moi du moins un gage de ta foi,
Afin qu'avec honneur, je puiſſe dire à tous,
Un Soldat de LOUIS, d'Iſabelle, eſt l'époux.

AIR. *Trémouſſons-nous, & donnons-nous du mouvement.*

Mais une fête ici s'avance,
Mettons à profit les momens,
Chantons avec ces bons Flamans,
Qui ſont joyeux d'être à la France,
Et allons gai, gai, gai, gaiment,
Trémouſſons-nous, & donnons-nous du mouvement.

MARCHE DE TOUS LES FLAMANDS.

On danſe.

Duo de Flamands. AIR *Noté*, n°. 12.

Tandis que de toutes parts,
Contre des Ramparts,
LOUIS fait gronder ſon tonnerre;
Au lieu d'un Mouſquet,
Prenons un Foret,
Aux Tonneaux, déclarons la guerre,
Perçons leur flanc,
Verſons leur ſang,

Qu'il coule en nos goziers séchés par le salpêtre,
Pour boire à la santé de notre nouveau Maître.

DANSE D'YVROGNE.

SCENE XVII.

UNE BRANDEVINIERE, UNE FLAMANDE & UN FLAMAND.

LA BRANDEVINIERE.

AIR, *La Magnotte.*

COURAGE, enfans, point de chagrin,
Qu'ici chacun s'exerce,
Prenez un doigt de Brandevin,
C'est moi qui vous le verse,
Venez, Amis,
J'offre gratis,
En ces jours de Victoire,
Le petit coup
Le petit coup,
Le petit coup à boire.

UNE FLAMANDE.

AIR. *Je crois que toute la terre est à moi.*
Entre nous deux, faisons la guerre,

Le Vainqueur donnera la loi.

LE FLAMAND.

Si je me bats, ce n'eſt, ma foi,
Qu'à coups de bec & coups de verre,
Si je ſoumets ton cœur, je crois
Que toute la terre,
Que toute la terre eſt à moi. (*bis*)

LA FLAMANDE.

AIR. *Voilà mon Verre par terre.*

Quand nous nous faiſons la guerre,
L'amour ſeul en fait les frais.

LE PAYSAN.

En brouille avec ma Bergere,
Je nous chamaillons exprès.

LA FLAMANDE.

C'eſt pour le plaiſir de faire notre paix.

RONDE POUR LES FEMMES.

[On trouvera l'Air & les Paroles de cette Ronde gravés à part.]

MENUETS.

UN NIAIS ET UNE NIAISE.

LA NIAISE

AIR *Noté*, N°. 13.

Que fais-tu là-bas,
Tout droit comme un i ;
Approche donc Nicodême,
On ſe fait bien aiſe,
Et tu reſtes-là
Ni plus ni moins qu'une ſouche
Je m'ſens en humeur ;
C'eſt que j'voudrois bien
Danſer un petit branle ;
Allons, gros butord,
Fais-mois faire un ſaut
En l'honneur de la France.

LE NIAIS.

Même Air.

Ma mi' Babichon,
C'eſt que j' n'oſois pas
Danſer d'vant tout le monde
J'aim' tant à danſer,
Que ſouvent tout ſeul
Je Danſ' dans notre grange

Quoiqu'ça n'paroiſſe pas,
Je ſuis un Gaillard,
Comme étoit mon grand oncle :
Je ſuis un peu lourd,
Mais quand j'ſuis en train
J'vais plus long-tems qu'un autre.

ENTRE'E DU NIAIS ET DE LA NIAISE

UN FLAMAND.

Le Ciel propice a comblé notre attente,
Jouiſſons de notre loiſir ;
Que le canon qui portoit l'épouvante,
Annonce à preſent le plaiſir.

BRANLE GENERAL

au bruit du Canon.

AIR *Noté*, N°. 14.
Seconde Ronde Flamande chantée alternativement par Mlle. Darimath & M. de l'Ecluſe.

Amis, chantons à pleine voix
Vive le bon Roi de France.
Enfin nous voilà ſous ſes loix,
Au gré de notre eſpérance;
Enfin nous voilà ſous les loix
De ce bon Roi de France.

Ypres & Menin, en moins d'un mois,
Sont à lui par sa vaillance,
Et déja Furnes, ça fait trois;
Morgué quelle diligence!
Enfin, &c.

C'étoit malgré tous nos Bourgeois
Qu'on lui faisoit résistance;
Chacun lui cryoit sur les toits,
Y avance, y avance, y avance.
Enfin, &c.

Je n'étions avec ces Hongrois
Jamais en pleine assurance;
Louis sçaura mieux qu'eux, je crois,
Veiller à notre défense.
Enfin, &c.

Sur tous nos cœurs il a des droits,
En vertu de sa clémence;
Je goûtons, grace à ses Exploits,

Le repos & l'abondance:
Enfin, &c.

La Bierre nous rendoit ſournois,
Du vin j'ignorions l'uſance;
Il nous fait boire du pivois.
Morgué quelle difference!
Soyons à jamais ſous les loix
De ce bon Roi de France.

Dès qu'on le voit on l'aime tant;
Qu'en ſe ſent l'ame épriſe,
Sur tout le beau Sexe Flamand
Le mettroit dans ſa chemiſe:
Pour moi je l'aime franchement:
Chacun louë à ſa guiſe.

Si pour célébrer les grands Rois
Je n'avons pas déloquence;
Tout Flamand, comme un franc Gaulois,
Ne dit rien que ce qu'il penſe:
Parquoi j'diſons vive les loix
De ce bon Roi de France.

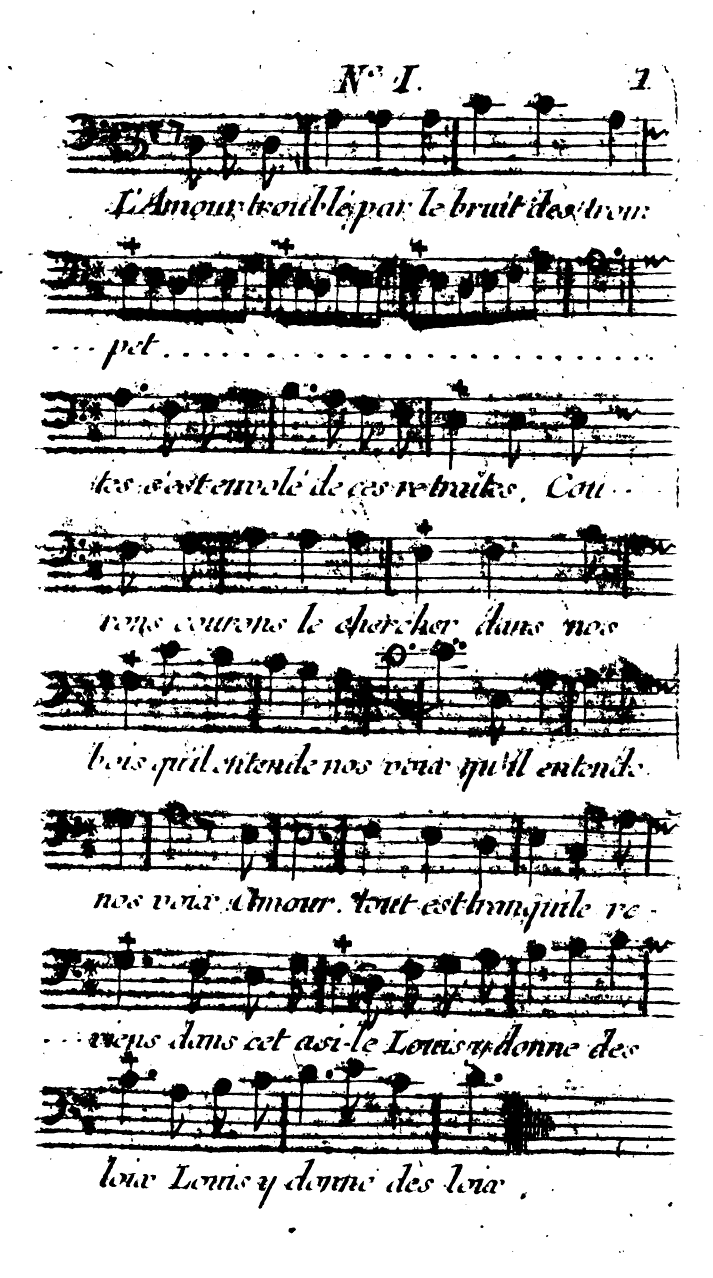
Messieurs, la critique a des droits;
Mais qu'ici l'on s'en dispense,
Nous chantons le plus grand des Rois,
Le zele vaut l'éloquence.
Répetez tous à haute voix,
Vive le bon Roi de France.

FIN.
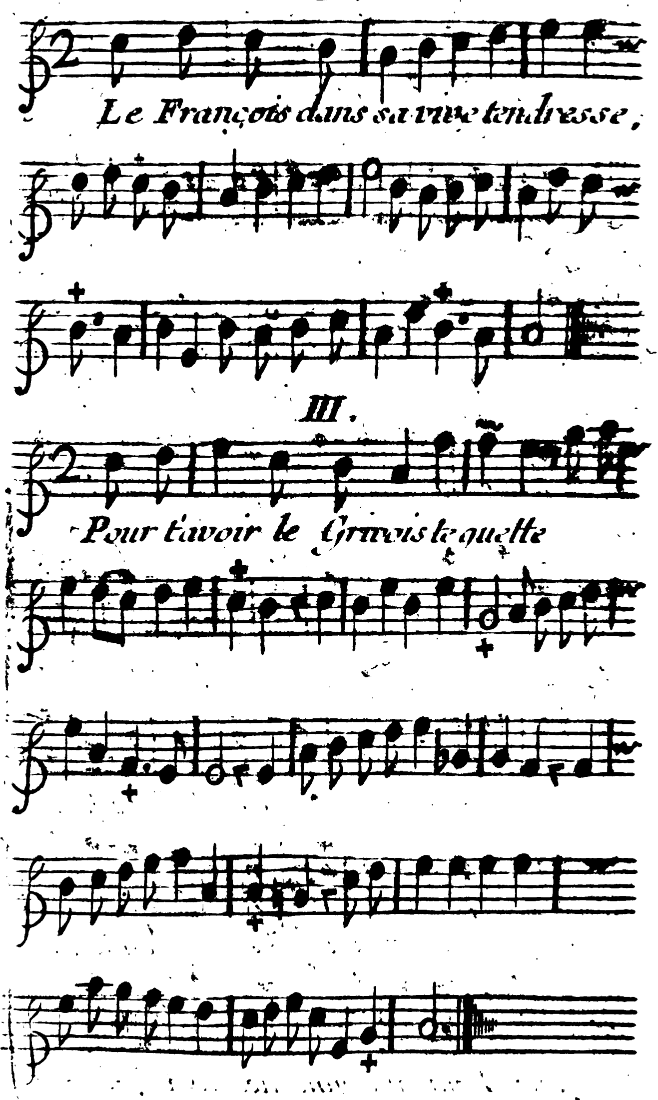
APPROBATION.
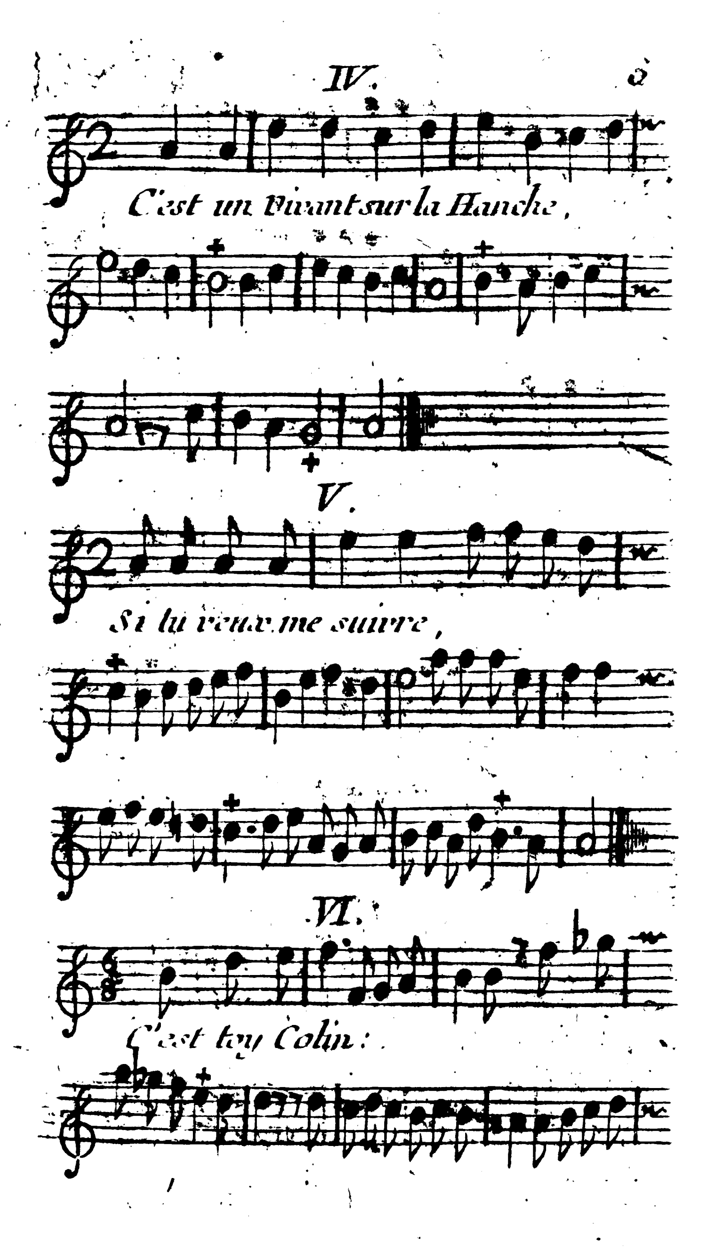
J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé, *l'Ecole des Amours Grivois, Opera Comique-Ballet.* A Paris, ce 23 Juillet 1744.
CREBILLON.
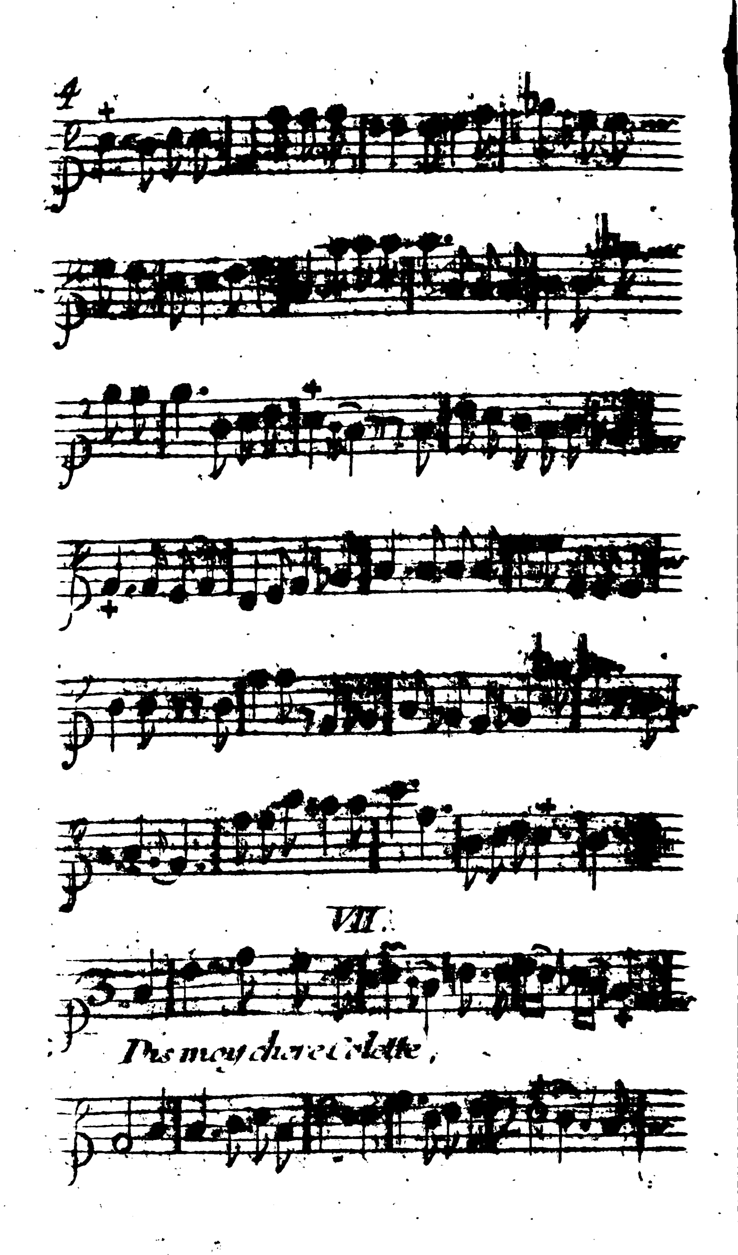
Vû l'Approbation, permis d'imprimer, ce 24 Juillet 1744. *MARVILLE.*
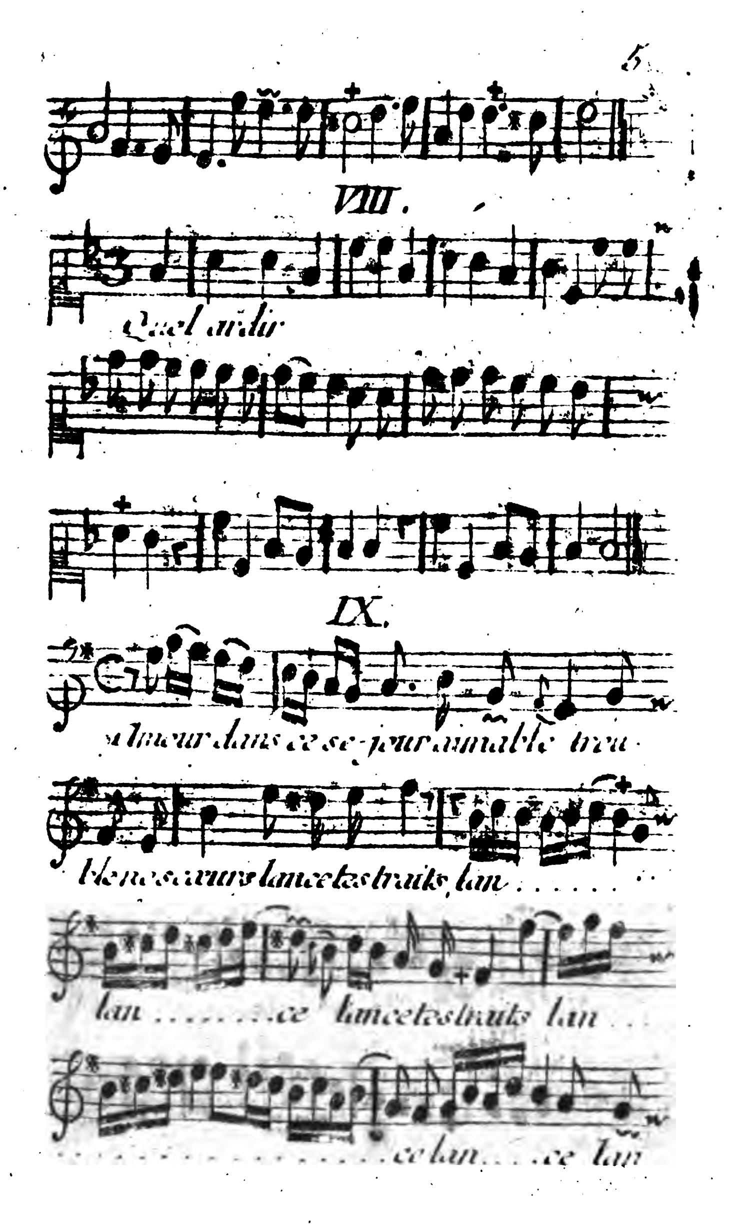

N° I.
1
L'Amour troublé par le bruit des trom-
...pet...
tes s'est envolé de ces retraites. Cou-
rons courons le chercher dans nos
bois qu'il entende nos voix qu'il entende
nos voix Amour. tout est tranquille re-
...gnés dans cet asi-le Louis y donne des
loix Louis y donne des loix.
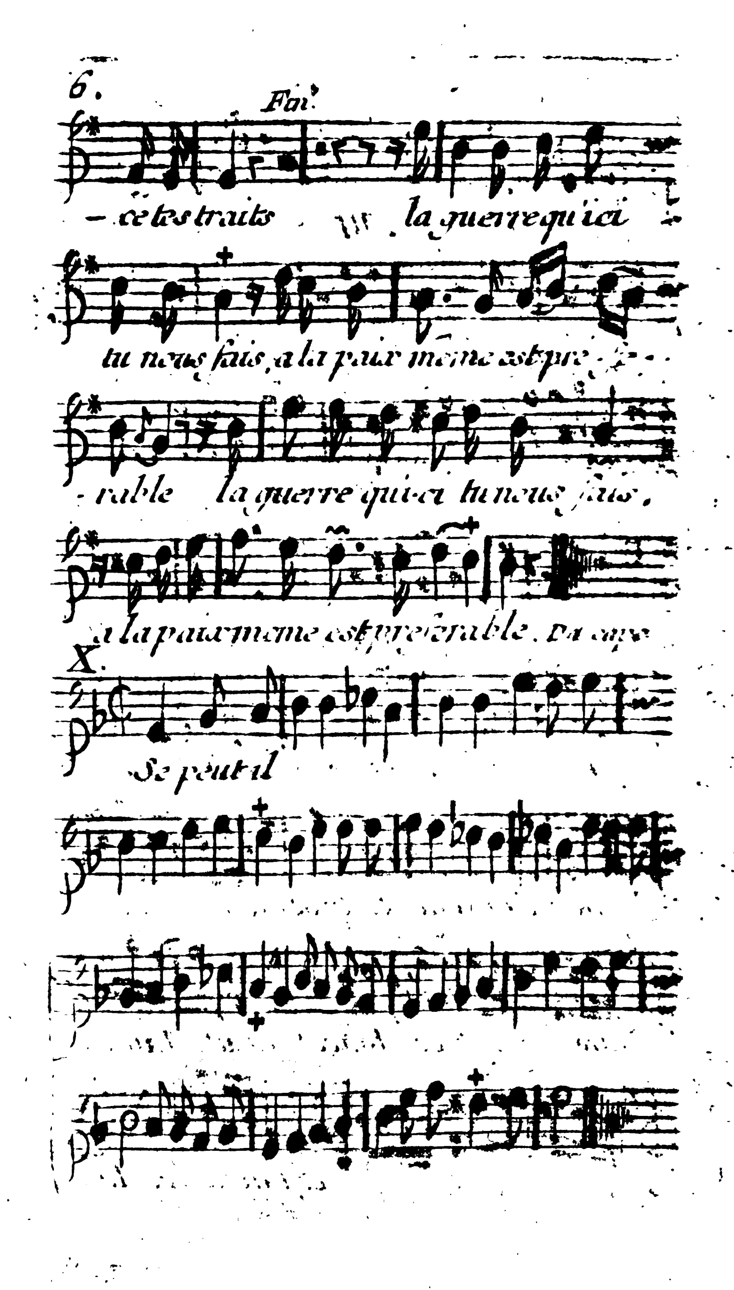
II.

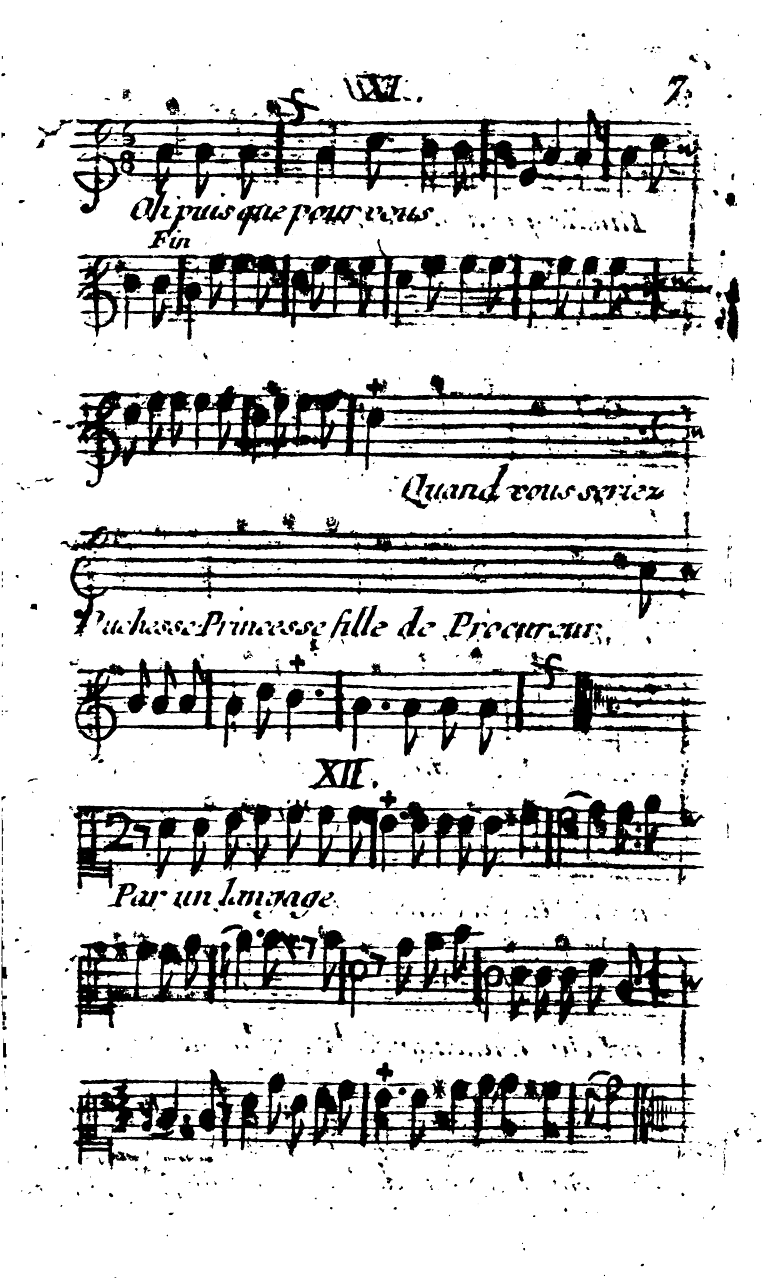

Le François dans sa vive tendresse,
III.
Pour t'avoir le Grivois te quette
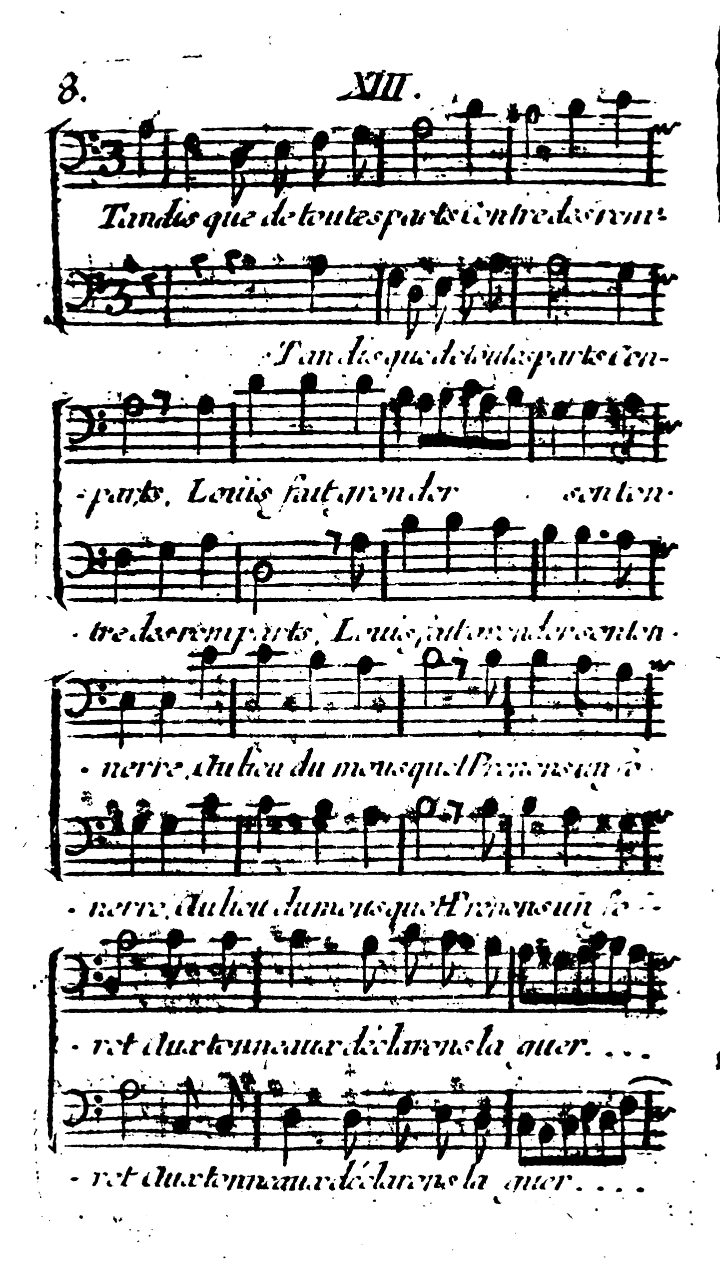

IV.
C'est un Vivant sur la Hanche,
V.
Si tu veux me suivre,
VI.
C'est toy Colin:
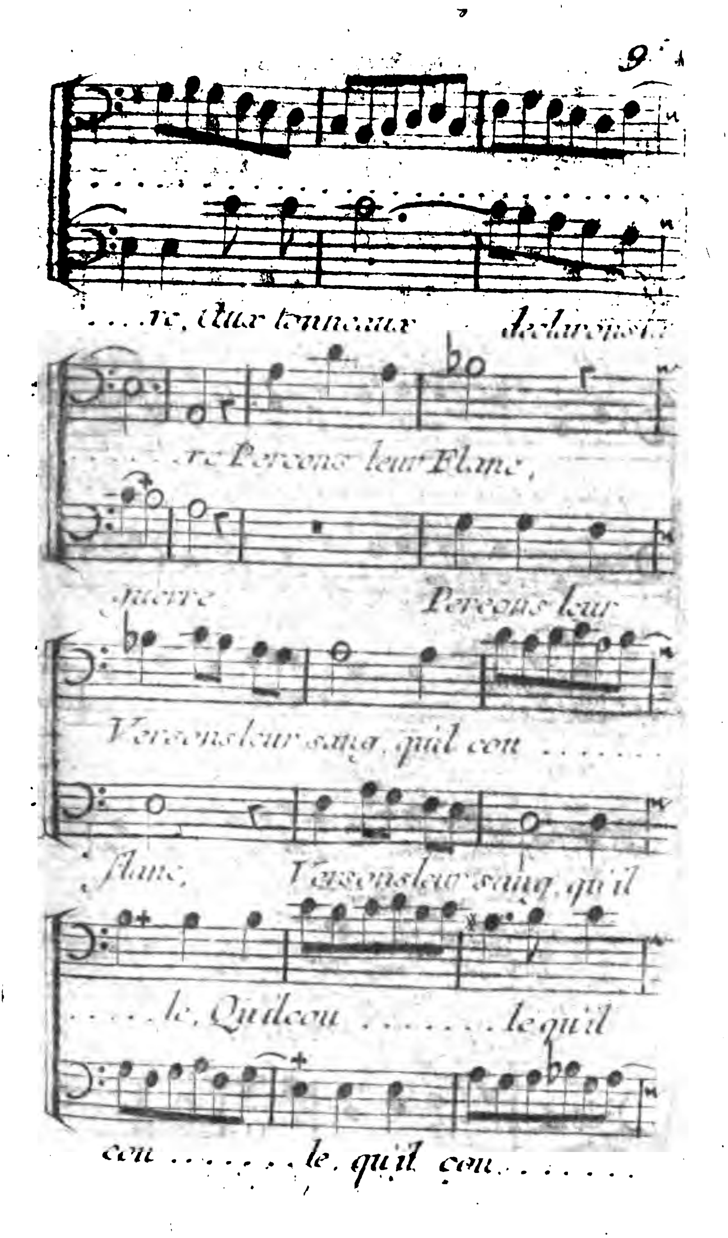

VII.
Dis moy chere Colette,
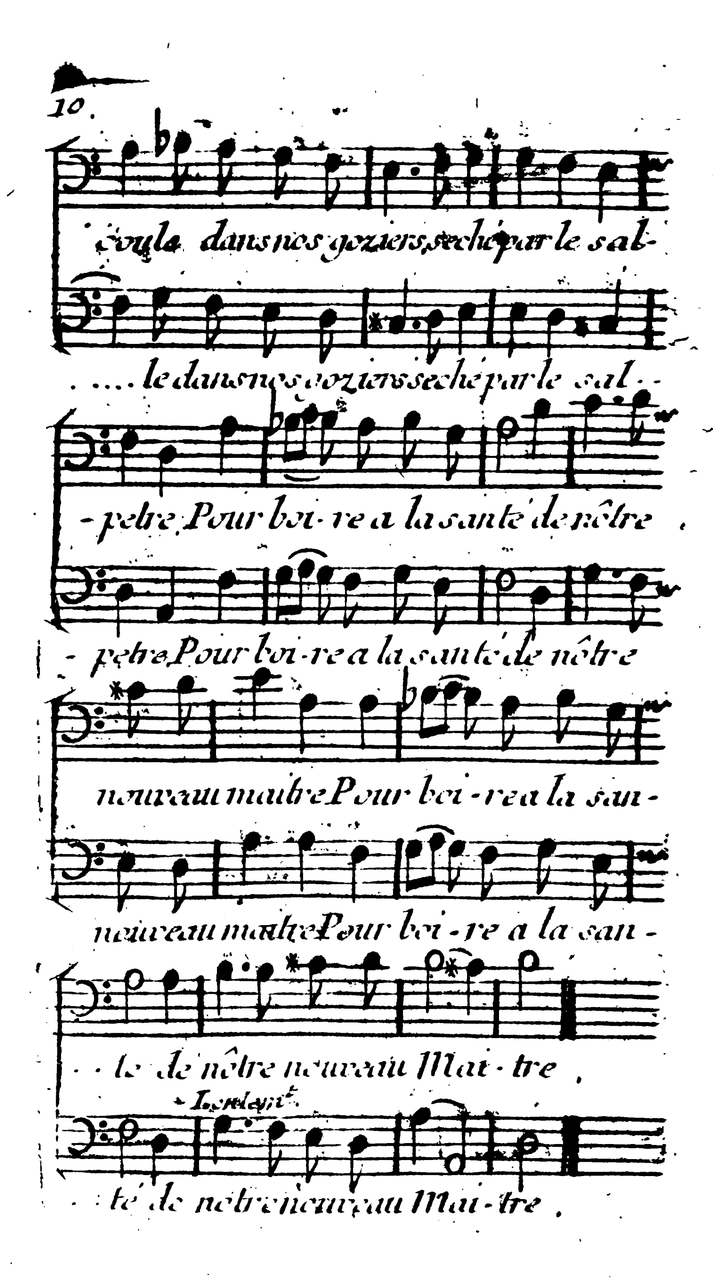

VIII.
IX.
se-jour aimable
lan
lan ....ce
lan
ce lan.....ce lan


6.
Fin.
ce tes traits
la guerre qui ici
tu nous fais, a la paix meme est pre-
-rable
la guerre qui ci tu nous fais,
a la paix meme est preferable. Da capo
X.
Se peut il

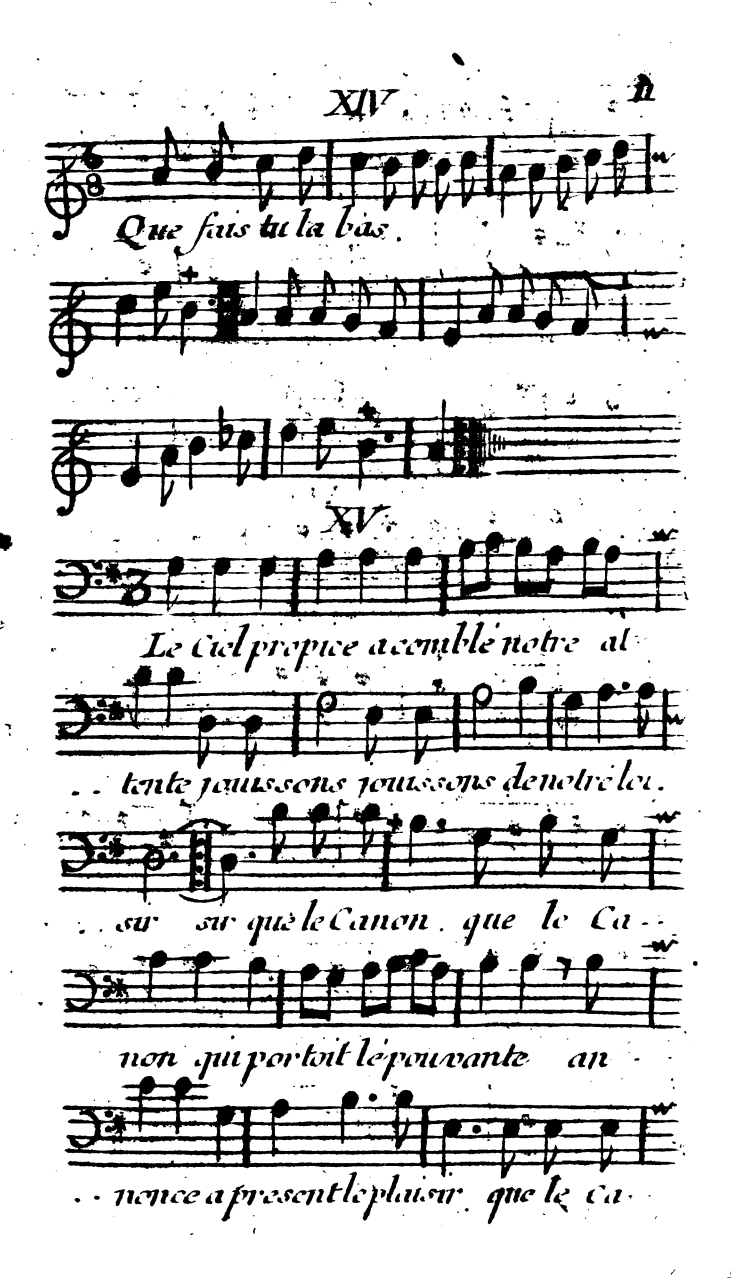

Ah puisque pour vous
Fin
Quand vous seriez
Duchesse Princesse fille de Procureur,
XII.
Par un langage
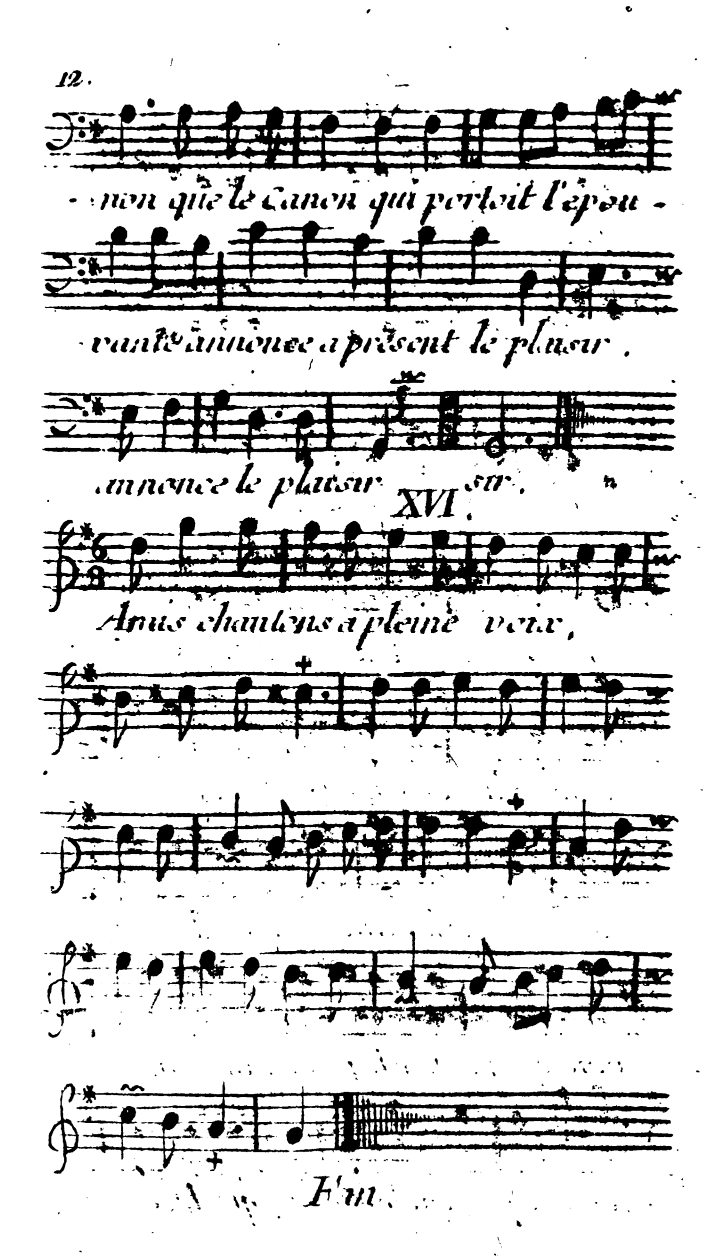

Tandis que de toutes parts entre des rem-
-parts. Louis fait gronder son ton-


. . . re, aux tourneaux de la guerre
re Percons leur Flanc,
guerre Percons leur
Percons leur sang, qu'il cou . . . .
flanc, Percons leur sang, qu'il
. . . . le, Qu'il cou . . . . le qu'il
cou . . . . le, qu'il cou . . . .



coula dans nos goziers, seché par le sal-
le dans nos goziers seché par le sal-
-pêtre, Pour boi-re a la santé de nôtre
-pêtre Pour boi-re a la santé de nôtre
nouveau maître Pour boi-re a la san-
nouveau maître Pour boi-re a la san-
té de nôtre nouveau Maî-tre.
té de nôtre nouveau Maî-tre.


XIV.
Que fais tu la bas.
XV.
Le Ciel propice a comblé notre at-
-tente jouissons jouissons de notre loi-
-sir sir que le Canon que le Ca-
-non qui portoit lépouvante an-
-nonce a present le plaisir que le Ca-

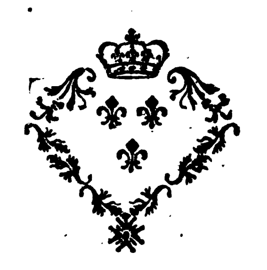

- non que le canon qui portoit l'épou -
- vante annonce a présent le plaisir .
annonce le plaisir sir .
XVI
Nous chantons a pleine voix ,
Fin.

LE BAL DE STRASBOURG,

DIVERTISSEMENT ALLEMAND, AU SUJET DE LA CONVALESCENCE DU ROY,

OPERA COMIQUE BALLET.

Par Mrs. F... D. L. G... & L. S...



A PARIS;

Chez PRAULT Fils, Quai de Conti, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLIV.

AVEC PERMISSION.

ACTEURS.

M. FRENCHMAN, Mr. le Febvre.

UN OFFICIER, Mr. Duranci.

HENRIETTE, Fille de M. Frenchman, Mlle. Darimath.

TROIS DEPUTE'S DE LA VILLE.

TROIS NOUVELLISTES.

Une petite FILLE, Mlle. Puvignée.

TROIS ALLEMANDES.

UN ALLEMAND.

NICODEME, Mr. Dourdais.

BABICHON, Mlle. Sauvage.

UN SUISSE, Mr. Drouillon.

La Scene est à Strasbourg.



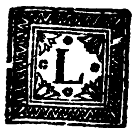
LE BAL DE STRASBOURG.

DIVERTISSEMENT ALLEMAND.

SCENE PREMIERE.

UN OFFICIER FRANÇOIS de la Garnison de Strasbourg.

AIR. *Alcide est vainqueur du trépas.*



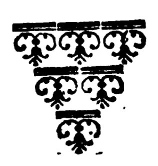
OUIS est vainqueur du trépas,
La gloire va guider nos pas (*bis.*)
Oui le Ciel avec notre Maître
Nous fait renaître, (*bis.*)
LOUIS est vainqueur, &c.

AIR noté. N° 1. *Que fais-tu là ſeule, Liſette.*

Reviens, amour, reprends les armes,
Qu'en un jour ſi beau
Tout ſente un feu nouveau,
Hâte-toi de rallumer ton flambeau
Que la crainte & la douleur
Avoient éteint dans nos larmes;
Henriette va combler mon bonheur
Si je trouve dans ſon cœur
La même ardeur.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

J'avois oublié ma tendreſſe,
Et l'image de ma Maîtreſſe
En vain ſe préſentoit à moi,
De chagrin mon ame remplie,
M'apprenoit qu'on peut à ſon Roi,
Sacrifier plus que ſa vie.



SCENE II.

L'OFFICIER, HENRIETTE.

L'OFFICIER.

AIR. *C'est chez vous.*

QUoi c'est vous !
Ah je jouis du bonheur le plus doux.

HENRIETTE *froidement.*

Quoi c'est vous !

L'OFFICIER.

AIR. *J'ai passé deux jours sans vous voir.*

J'ai resté long-tems sans vous voir,
Dans ces jours de tristesse,
Vous ne devez pas m'en vouloir,
O ma chere Maîtresse !
Je craignois hélas pour mon Roi,
Et mon cœur n'étoit plus à moi.

Menuet de Roland.

Quelle froideur extrême !

HENRIETTE.

J'excuse votre oubli,
Je ne croyois pas même
Vous revoir aujourd'hui.

L'OFFICIER.

AIR noté. N° 4.

Je vous aimois
Plus que jamais ;
Mais
(Pardonnez-le moi)
Le premier amour d'un François ;
Est l'amour de son Roi.

HENRIETTE.

AIR. *C'est une excuse.*

J'ai partagé votre douleur,
Ne croyez pas que de froideur
Ici je vous accuse,
Tout François avec vous gémit
Et la crainte qui me saisit
Fait votre excuse.

AIR, *Est-il de plus douces odeurs.*

Qui doit plus que nous le chérir !

Ce Roi digne d'envie,
Ne songeoit qu'à nous secourir,
Prêt à perdre la vie,
Nos cœurs sont pénétrés d'amour
Pour un Roi qui nous aime;
Que nous eût importé le jour
S'il eût péri lui-même.

L'OFFICIER.

AIR. *Monsieur le Prevôt des Marchands.*

Pour le bonheur de ses Sujets
Le Ciel le rend à nos souhaits;
Plus notre ami que notre maître,
LOUIS, échape du danger,
Il croit jouir d'un nouvel être
Pour nous chérir & nous venger.

HENRIETTE.

AIR. *Guillot est mon ami.*

Peut-on payer assez
Cette heureuse nouvelle,
Tous nos maux sont passés,
Je me livre à mon zéle,
Vous me rendez mon cher
Si... si satisfaite,

Que si vous vouliez d'Henriette
Un baiser,
On ne pourroit vous le refuser.

L'OFFICIER.

AIR. *Ah si j'avois connu M. de Catinat.*

Accordez-donc encor un prix à mon amour,
Sachez que l'ennemi fuit loin de ce séjour.

HENRIETTE.

Qu'ils restent, nous bravons leurs efforts superflus,
Ce seroit pour LOUIS un triomphe de plus.

AIR. *Faut-il qu'une si belle plante.*

D'une santé pour nous si chere
Notre hymen aujourd'hui dépend,
Calmons la crainte de mon Pere;
Il n'attendoit que cet instant,
En rendant la joie à son ame,
Il va couronner notre flâme.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

Mais nous en croira-t'il encore?
Pour ce Roi, que son cœur adore,
Il ne cesse de s'affliger,

Son inquiétude eſt extrême,
Vous ſavez qu'après le danger,
On craint encore pour ce qu'on aime.

L'OFFICIER.

AIR. *Bacchus diſoit pour m'exciter à boire.*

Il nous croira, la nouvelle eſt certaine,
Pluſieurs Couriers viennent la confirmer.

HENRIETTE.

Eh pourquoi donc nous laiſſer dans la peine ?
Vous auriez dû plutôt m'en informer.

L'OFFICIER.

AIR. *A préſent je ne dois plus feindre.*

Je vous cherchois pour vous l'apprendre.

HENRIETTE.

Venez, venez, c'eſt trop attendre,
Nous ſerions déja mariés.

Refrain.

Que de momens perdus ! (*bis.*)
Ah ! que je les regrette.

(*Cor de Chaſſe.*)

L'OFFICIER.

Fanfare de Choisy.

J'entens encor un Courier
Qui vient nous la publier,
A Monsieur Franchman il faut
Courir l'apprendre au plutôt,
Qui peut donc vous arrêter ?

HENRIETTE.

Demeurons pour écouter.

SCENE III.

L'OFFICIER, HENRIETTE, LE COURIER, précedé de deux Cors-de-Chasse, & suivis de la Populace.

LE COURIER.

AIR. *Morgué Pierrot fons bonne chance.*

RAssurez-vous, Peuple fidelle,
Notre Roy n'est plus en danger,
Et vous ne devez plus songer
Qu'à faire éclater votre zéle,
Vive le Roy,

(Avec le Peuple.)

Vive le Roi,
Le Ciel dissipe notre effroi;

Une ALLEMANDE.

AIR. *Il faudroit pour faire un tombeau.*

Nous pourrons donc le voir enfin.

Deuxiéme ALLEMANDE.

Ah l'heureuse nouvelle!

Troisiéme ALLEMANDE.

Notre Reine aussi viendra-t'elle?

Quatriéme ALLEMANDE.

Verrons-nous aussi le Dauphin?

La premiere ALLEMANDE.

AIR. *Comme deux Sceaux dans un puits.*

Pour notre Roi,
N'est-il plus rien à craindre?

La deuxiéme ALLEMANDE.

Dites le moi!

La troisiéme ALLEMANDE.

Parlez de bonne foi?

(Toutes ensemble.)

Premiere ALLEMANDE.

S'est-il montré pour rassurer son Peuple?
L'avez-vous vû vous-même?

Deuxiéme ALLEMANDE.

La Reine vous a-t'elle paru bien joyeuse?
N'a-t'elle plus d'allarmes?

Troisiéme ALLEMANDE.

Les Habitans de Metz ont-ils déja fait
Des Fêtes pour sa convalescence?

Quatriéme ALLEMANDE.

Eh! mon cher Monsieur, là dites-nous
Sincerement, est-il entierement rétabli.
Ne nous flatez-vous pas?

LE COURIER.

Suite de l'Air ci-dessus.

Je vous parle sans feindre.
Oui, oui, cent fois, oui le fait est certain,
Voulez-vous me tenir jusqu'à demain matin?

AIR. *Vous n'viendrez pas avec nous.*

Oh! s'il faut que je vous écoute,

Je n'aurai jamais fait avec vous,
Je n'ai mangé ni bû sur la route.

TOUS LES BOURGEOIS.

Vous viendrez boire avec nous. (*ter.*)

LE COURIER.

AIR. *Mon brave Capitaine.*

Eh! laissez-moi de grace,
Tout ci, tout çà,
Tout cela me lasse,
Eh! laissez-moi de grace....



UN BOURGEOIS.

Comment, vous êtes fatigué de nous entendre?

LE COURIER.

Je ne le suis que trop,
De courir le galop,
Pa ta ti, pa ta ta, pa ta trop.

AIR noté. N°. 3.

Je me mets à peine à crier,
Oh hé, oh hé, oh hé,
Que chacun au fouet du Courier,
Oh hé, oh hé, oh hé,

Tombe sur moi comme grêle.
Tout le monde s'en mêle,
Que dit-il? que dit-on?
Pa ta ti, pa ta ton,
Comme leur langue trotte.
Pour achever de me lasser,
Vingt femmes venoient pour m'embrasser,
Je n'ai pu m'en débarrasser
Qu'en leur laissant ma botte.

HENRIETTE.

AIR. *De necessité necessitante.*

Restez, restez, & soyez tranquille,
De la part des Bourgeois de la Ville,
Je vois venir un fort honnête homme,
Pour vous présenter le Vidrecome.



SCENE IV.

LES ACTEURS PRECEDENS.

MARCHE POUR LES DE'PUTE'S qui apportent le Vidrecome.

Trois DE'PUTE'S.

CANON.

AIR. *Gros nez, gros nez,*

GOUTEZ ce vin,
C'est le meilleur des bords du Rhin;
Buvez la santé de notre Souverain.

LE COURIER.

AIR. *J'avois pris femme laide*, Vaudeville du fleuve d'oubli.

Oh, je sçais trop bien vivre
Pour refuser cela, ah, ah, ah;
Qu'à la joye on se livre,
Notre Roy le sçaura, ah, ah, ah:
A l'envi chantez sa gloire,
Tandis qu'avec gaité
Sa Santé (*il boit*) je vais boire. (*bis.*)

L'OFFICIER.

VAUDEVILLE Noté. N°. 4.

Notre bonheur nous fait connoître
Que LOUIS nous donne des Loix ;
Nos Ennemis, par nos Exploits,
Connoissent qu'il est notre Maître :
Vive, vive, vive à jamais
Le Pere & le Roy des François.

HENRIETTE.

C'est à lui plus qu'au Diadême,
Que tous nos hommages sont dûs ;
Il est plus grand par ses vertus
Qu'il ne l'est par le rang suprême :
Vive, &c.

L'OFFICIER.

Aux jours d'un Prince qui nous aime,
Comment ne s'interesser pas ?
A ceux de ses moindres Soldats
Nous l'avons vû veiller lui-même :
Vive, &c.

HENRIETTE.

Loin ces Rois dont l'affreux système

Rend

Rend par l'effroi des cœurs soumis;
Louis est craint des ennemis,
Mais il veut que son Peuple l'aime,
Vive, &c.

L'OFFICIER.

Les Rois, qui des Dieux sont l'image,
Devroient être immortels comme eux,
Sur ceux qui font des malheureux,
Que la mort exerce sa rage,
Vive, &c.

Un DÉPUTÉ *présentant une bourse au Courier.*

Tenez, recevez cette bourse;
Notre zéle en sera flaté,

LE COURIER.

Du Roy, j'annonce la santé,
Je suis trop payé de ma course;
Vive, &c.

Une petite FILLE *au Courier.*

On doit pour un si doux message
Vous faire les plus riches dons;
Tenez, prenez tous mes bonbons,
Je ne puis donner davantage:
Vive, &c.

Maman dit qu'il n'est notre Maître
Que pour nous faire à tous du bien ;
Dites-lui que je l'aime bien,
Je voudrois qu'il pût le connoître :
Vive, &c.

HENRIETTE.

O Ciel, daigne ajoûter encore
Aux jours de ce Prince chéri,
Tous ceux qu'auroit donné pour lui,
Un Peuple zelé qui l'adore :
Vive, &c.

HENRIETTE, (*au Courier.*)

AIR : *Madame j'ai un paquet pour vous.*

Vingt nouvellistes sont chez nous,
Qui ne soupirent qu'après vous ;
Venez donc les informer tous.

LE COURIER.

Je m'en fais une fête,
Mais pour la peine du Courier,
Madame, avec la permission de Monsieur, vous êtes trop honnête,
Pour lui refuser un baiser.

L'OFFICIER.

AIR : *La Besogne.*

Il faut bien le récompenser;
Accordez-le sans balancer.

HENRIETTE.

Venez détailler à mon Pere
Un fait pour nous si nécessaire.

Entrée de plusieurs Allemands & Allemandes, qui dansent au son des instrumens qui ont accompagné la cérémonie du Vidrecome.

SCENE V.

Monsieur FRENCHMAN entouré des NOUVELLISTES, HENRIETTE, L'OFFICIER, LE COURIER,

M. FRENCHMAN.

AIR. *Nous avons pour vous satisfaire.*

ON ne craint donc plus pour sa vie ?
Quel transport ! quel plaisir je sens !
Ma vieillesse est ragaillardie,
J'en suis plus jeune de vingt ans.

Premier NOUVELLISTE.

AIR. *Nous sommes Précepteurs d'Amour.*

Vaincu par le seul nom du Roy,
Au bruit de sa convalescence,
L'Ennemi fuit saisi d'effroi,
Et par-tout triomphe la France.

Deuxiéme NOUVELLISTE.

AIR. *Changement pique l'apétit.*

J'ai des nouvelles d'Hongrie.

Premier NOUVELLISTE.

Moi de Piémont & d'Italie.

Troisiéme NOUVELLISTE.

On m'écrit souvent de Menin.

Deuxiéme NOUVELLISTE.

J'ai correspondance à Berlin.

AIR. *Tant de valeur & tant de charmes.*

Le Roy de Prusse & notre Maître,
Par les armes se sont unis.

L'OFFICIER.

Ils sont bien plus, ils sont amis,

Et tous deux méritent de l'être.

AIR. *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Ces Rois on eu dans leur Traité,
Contre tant de complots finiftres,
Pour Politique l'Equité
Et leur Sageffe pour Miniftres.

M. FRENCHMAN.

AIR. *La Befogne.*

Et de la Flandre qu'en dit-on ?

Le deuxiéme NOUVELLISTE.

Toute ira bien dans ce Canton.

L'OFFICIER.

Bon, qu'eft-ce que l'on apréhende ?
Le Comte de Saxe y commande.

HENRIETTE.

AIR. *Nous fommes précepteurs d'amour.*

Tout nous répond de fes fuccès.
La France ne la pas vû naître,
Mais quoiqu'il ne foit pas François,
Il a bien le cœur fait pour l'être.

LE COURIER.

AIR. *Non je ne ferai pas.*

Clermont, qui devant Furne a signalé sa gloire,
Pour un objet plus cher dédaigne la Victoire :
Le péril de son Roy suspend tous ses Exploits ;
Il connoît la terreur pour la premiere fois.

Premier NOUVELLISTE.

AIR. *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Malgré les Alpes, l'Italie
Voit enfin nos braves François.

Troisiéme NOUVELLISTE.

Eh bon ! quel compte ! c'est folie ;
On n'y pénétrera jamais :

Premier NOUVELLISTE.

Nous sommes déja dans les plaines,

M. FRENCHMAN.

Le Passage en est garanti
Contre toutes forces humaines.

Premier NOUVELLISTE.

Non pas contre le Grand Conti.

AIR. *Un jour le malheureux Lisandre.*

Le François avide de gloire
Etonne & force le destin ; I
Trois fois on le rappelle en vain ;
Il n'écoute que la Victoire ,
Il en arrache le Laurier ;
Poitou regarde sans plier
De ses morts les roches couvertes ;
Il brave le plomb meurtrier ,
Il devient plus fort par ses pertes
Et subsiste encore tout entier.

LE COURIER.

AIR. *Du bas en haut.*

Du bas en haut ,
Le François gravit & s'accroche
Du bas en haut ,
Il s'élance & livre l'assaut ,
L'Ennemi court de roche en roche ,
De nos Soldats
Il fuit l'approche
Du haut en bas.

HENRIETTE.

AIR. *Nous jouissons dans nos hameaux.*

Par des Danses & par des Jeux

Paris marque son zéle
Chaque nuit par de nouveaux feux;
Le jour se renouvelle,
L'art épuise tous ses secours
Pour ce brillant hommage;
Mais le cœur trouvera toujours
A faire davantage.

M. Frenchman.

Air, *Faut-il qu'une si foible plante.*

S'il est vrai tout ce qu'on m'assure,
Mes enfans; je comble vos vœux;
Votre hymen ne se peut conclure
Sous des auspices plus heureux;
Mais commençons par voir la Fête
Que pour le Roi Strasbourg apprête.

Henriette.

Air, *J'ai fait jouer un Bal mon Cousin.*

On dit que c'est un Bal,
Sans égal,
J'y veux mener la danse,

l'Officier.

Tout flatte en ce grand jour
Mon amour,
Et les vœux de la France.

M. FRENCHMAN.

Vive le Roi,
Amis suivez-moi;
Déja la Fête commence.

Troisiéme NOUVELLISTE *les arrêtant.*

AIR. *Amis sans regretter Paris.*

Mais avant tout écoutez-moi,
Je vais lire une Piece,
Que j'ai fait en l'honneur du Roi,

M. FRENCHMAN.

Le Sujet m'intéresse.

Deuxiéme NOUVELLISTE.

AIR. *Voici le jour solemnel.*

Moi j'ai fait une Ode aussi,
La Voici.

Troisiéme NOUVELLISTE.

Avant je lirai la mienne... (*il lit.*)

AIR. *Quel état douloureux.*

Quel spectacle inhumain!
Je vois l'affreuse Parque,
Venant ses ciseaux à la main,
Pour l'avoir bravée à Menin,

Vouloir trancher les jours du plus parfait Monarque ;
La foudre gronde....

HENRIETTE *lui arrachant son Ode.*

AIR. *De tous les Capucins du monde*

Allez, Messieurs les faiseurs d'Ode,
Allez rimer aux Antipodes,
LOUIS doit rire des efforts
De votre bizarre génie ;
La crainte qu'on eut de sa mort,
Fait mieux l'éloge de sa vie.

Ils sortent. La Scene change & représente un lieu illuminé pour le bal

LE BAL.

SCENE VI.

BABICHON, NICODEME, L'OFFICIER, HENRIETTE, UN SUISSE.

LE SUISSE *courant après Nicodème.*

AIR. *Tes beaux yeux ma Nicole.*

ALlons courir tôt ce ,

NICODEME

De grace laissez-nous.

LE SUISSE.

Toi risonnir encore,
Sti Pal n'est pas pour vous,

NICODEME.

Si l'on fait cette Fête
Pour tous les bons Sujets ;
J'y ai droit plusque personne,
Car j'aime le Roi mieux qu'tous.

LE SUISSE

AIR. *Tant de valeur.*

Si toi me tire davantache,
Que t'aimir le Roi plis que moi,
De mon libarde par mon foi
Moi chel tuïr ta personnache.

AIR. *Si vous voulez que je vous baise.*

L'Amour que chafre pour ton Maître,
M'afoir rendu de ses Sujets,
Tout l'Etranchir qui le connoître
Afoir t'apord le cœur François.

L'OFFICIER.

AIR. : *Carillon de Méluzine.*

Laissez, laissez ces bonnes Gens.

HENRIETTE.

Que demandez-vous, mes enfans ?

NICODEME.

AIR. *J'ai la plus méchante femme.*

Je m'apelle Nicodême,
Et vlà ma mi Babichon,
Elle est à présent ma femme;
Et puis moi j'suis son mari:
Nous avons quitté la Flandre,
Pour sçavoir comme le Roy va;
Ça va bien, j'en suis fort aise,
Nous venons l'attendre ici.

AIR. *Pierrot, qui est-ce qui t'arrête.*

J'l'aime mieux que s'il étoit mon frere,
Et mieux que ma mi Babichon;
Elle n'en est point jalouse,
Car el' l'aime aussi mieux qu'moi:
Nous voulons le voir encor,
Pour le prendre pour modele;
Elle & moi nous voulons faire
Un enfant qui lui ressemble,
Beau, bienfait, plein de courage,
Comme lui.

BABICHON.

AIR. *J'ai la plus méchante femme.*

De plus, j'veux encor un fille;

Fais tout comm' tu l'entendras;
J'veux qu'ell' ressemble à la Reine,
Chacun viendra l'admirer
J'veux un p'tit cadet encore,
Plein de charmes, plein d'esprit,
Au Dauphin qu'il soit semblable,
Le Roy sera son Parrein.

AIR. *Pierrot qu'est-ce qui t'arrête?*

Je n'lui demandons point d'finance,
Je n'voulons que son amitié,
Et c'est la plus grand'richesse
Que nous voudrions avoir,
Car il ne nous manque rien;
Notre pré peut nous suffire,
Demandez à Nicodême,
Quand on a l'cœur à l'ouvrage,
Et lorsqu'on vit bien ensemble,
C'est c'qui faut.

HENRIETTE.

AIR. *Le Confiteor.*

Laissez-les, ce sont nos amis;
Leur zéle ne nuit point au vôtre,

L'OFFICIER.

Camarade, il leur est permis

D'avoir un cœur comme le nôtre.

LE SUISSE.

Hé pien, dansir tous deux pour moi,
Chel va poir en l'honneur du Roy.

VAUDEVILLE, noté N°. 5.

TOUT ici partage & inspire
Les plaisirs dont nous jouissons;
On voit la sagesse sourire
A nos plus badines Chansons:
La Folie accourt à nos sons,
C'est la raison qui l'attire:
En ce jour tout semble permis;
Nos craintes cessent,
Nos plaisirs renaissent
Avec la santé de LOUIS.

HENRIETTE.

Dans l'indolence & la tristesse
Je voyois couler mon Printems,
Et le devoir à la tendresse
Déroboit les plus doux momens;
Le plaisir qu'en ce jour je sens,
N'allarme plus la Sagesse;
Le plus tendre amour m'est permis;
Mes ennuis cessent,
Et mes plaisirs naissent
Avec la santé de LOUIS.

D'un amant qui vantoit sa flamme
Je n'éprouvois que la froideur ;
Le feu qui brûle dans mon ame
Aujourd'hui passe dans son cœur ;
Il mérite & sent son bonheur :
L'Amour enfin le reclame,
Comme l'un de ses Favoris ;
Mes ennuis, &c.

Dans un ennuyeux esclavage
J'ai vécu jusqu'à ce moment ;
Ma Mere, autrefois si sauvage,
Est sortie avec un amant ;
Je suis l'exemple de Maman,
De mon cœur je fais usage,
De la liberté je jouis :
Mes ennuis cessent, &c.

De ma femme l'humeur sauvage
Avoit effarouché l'amour
Pendant dix ans & davantage ;
Je l'ai cru perdu sans retour ;
Mais hier au declin jour,
Il égaya mon ménage ;
Enfin nous voilà bons amis,
Les plaintes cessent, &c.

LE SUISSE.

Le Roi liêtre ein pon Camarade ;
A son Santé j'affre bû tant,
Qu'enfin ne liêtre plus malade,
Et j'en suis le cause pourtant,

Que ſti pon Prince fifre autant
Que chel poir de coups raſade:
Çà, que tous les pons Réjouis,
Chantent ma gloire,
Chel veux touchours poire,
Puiſque ça fait fifre LOUIS,

HENRIETTE *au Public.*

AIR. *Les Filles de notre Village.*

Quand nous oſons faire paroître
L'ardeur de chanter notre Maître,
Vous encouragez nos Auteurs;
Mais leur zéle pluſque l'ouvrage
A mérité votre ſuffrage
Et nos ſuccès ſont dans vos cœurs.

FIN.
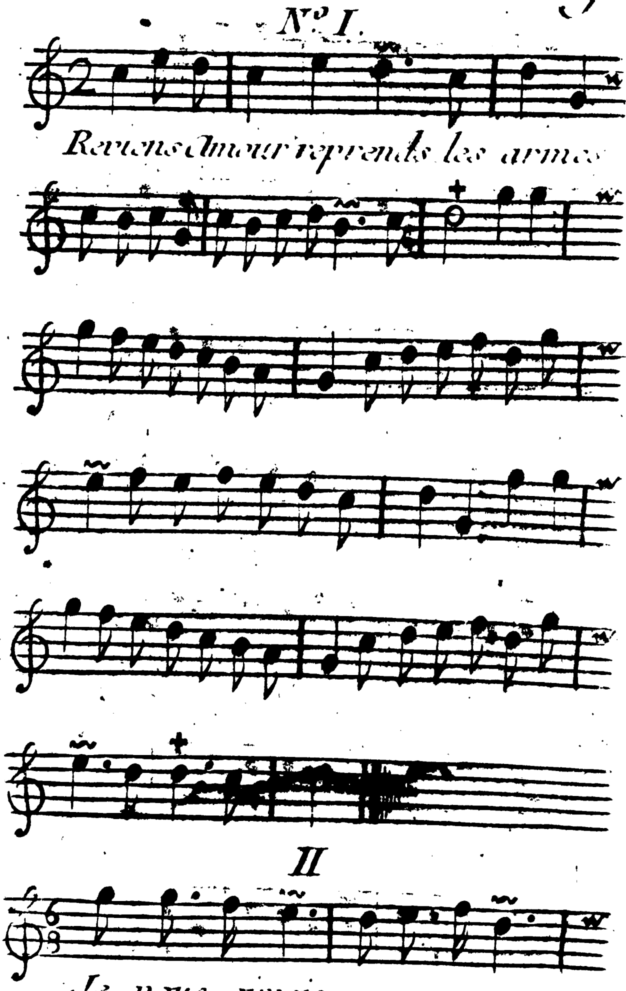
APPROBATION.
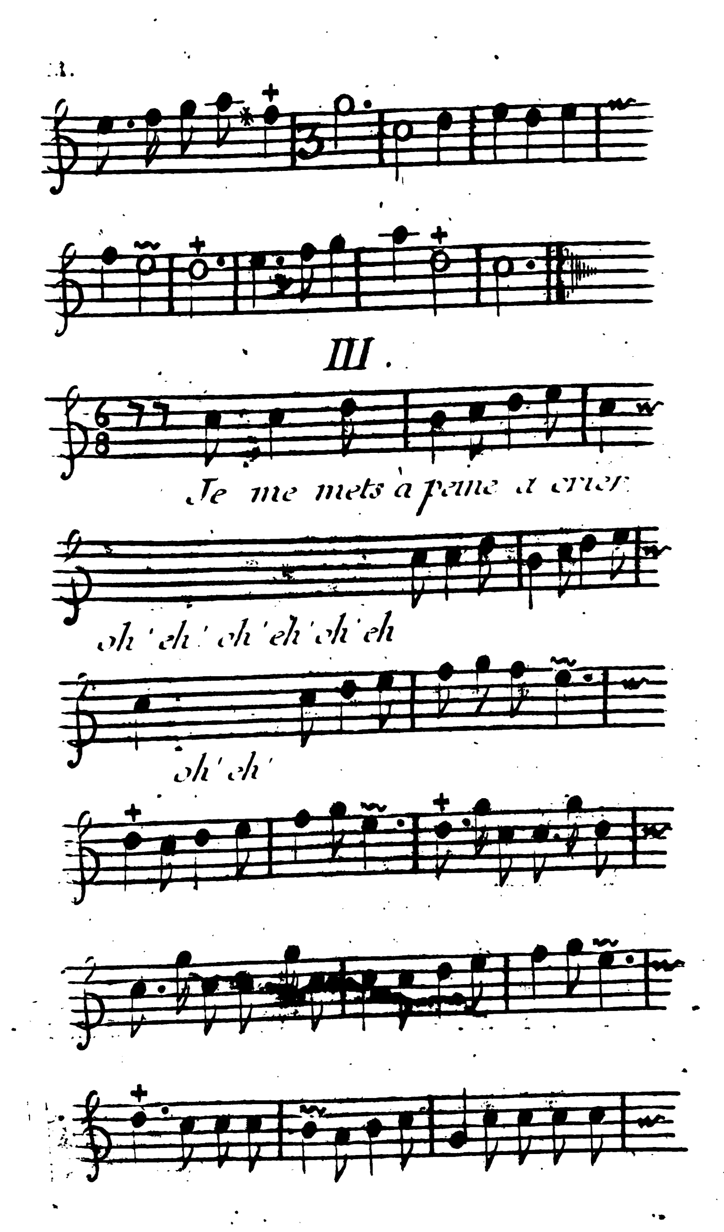
J'AI lû par ordre de Monſieur le Lieutenant Général de Police, une Piece qui a pour titre, *Le Bal de Strasbourg*, *Opera-Comique.* A Paris, ce 10 Septembre 1744. CREBILLON.

Vû l'Approbation, permis de repréſenter, ce 26. Septembre 1744. MARVILLE.
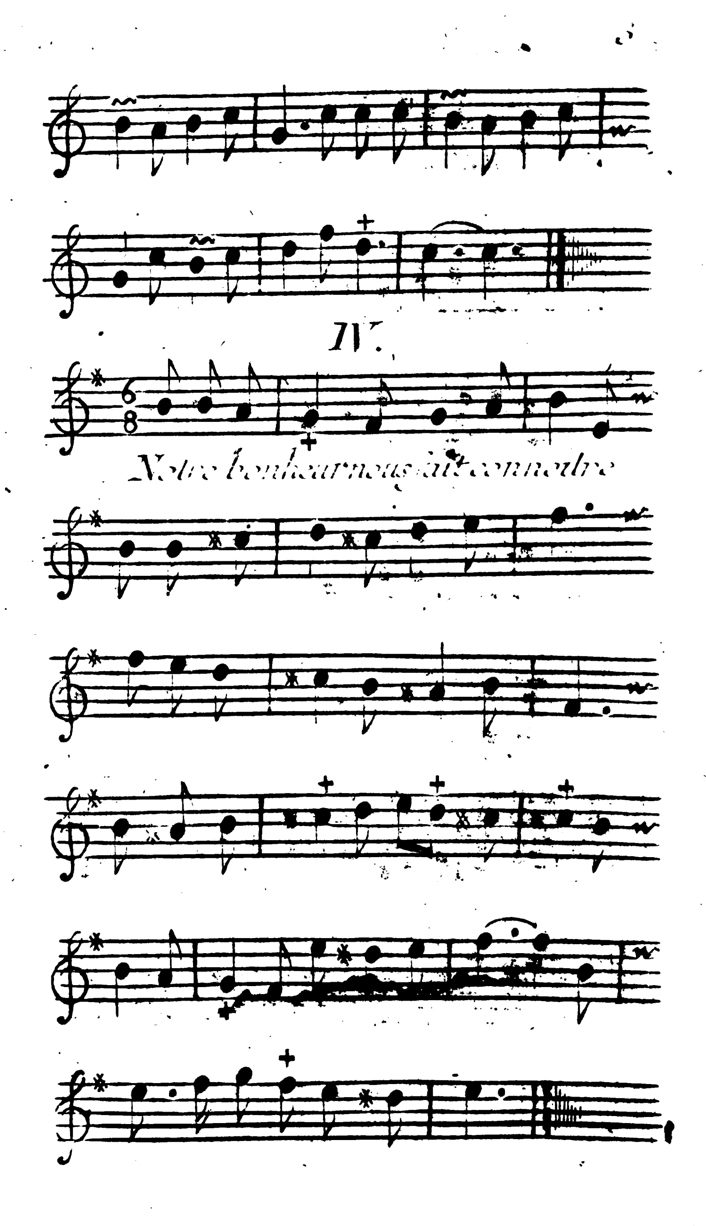
AIRS du Bal de Strasbourg.
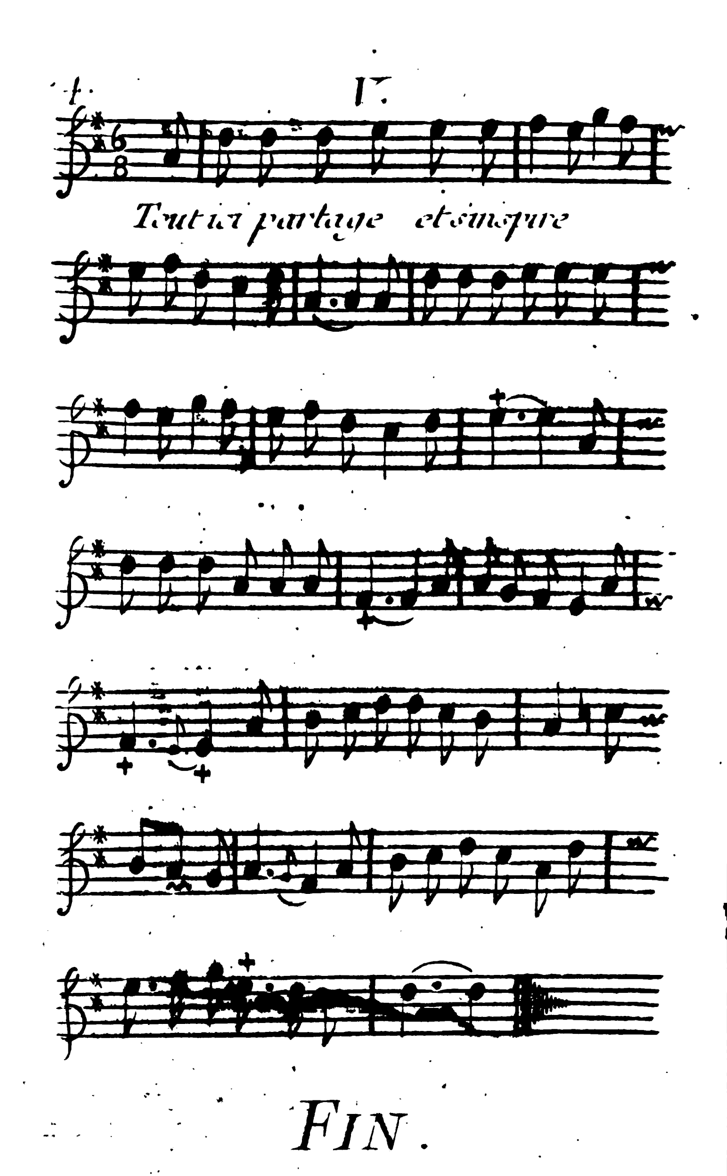
N.° I.





III.
Je me mets à peine a crier
oh' eh' oh' eh' oh' eh
oh' eh'


IV.
Notre bonheur nous fait connaitre


V.
Tout ici partage et s'inspire
FIN.

THESÉE,

PARODIE NOUVELLE DE THESÉE.

REPRESENTE'E POUR LA PREMIERE FOIS à l'Opera-Comique, le 17 Février 1745.

Par Messieurs F... P... L...

Le prix est de 24 sols.



A PARIS,

Chez { PRAULT, Fils, Quai de Conti, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.
DELORMEL, Quai des Augustins, à la descente du Pont-Neuf, au Nom de Jésus.

M. DCC. XLV.

AVEC PERMISSION.

ACTEURS.

CHOEUR DE COMBATTANS.

ÆGE'E.

ÆGLE'.

CLE'ONE.

LA GRANDE PRESTRESSE de Minerve.

MEDE'E.

DORINE.

THESE'E.

ARCAS.

Une HARANGERE.

HARANGERES.

DE'MONS.

LES FURIES.

PEUPLES.



THESÉE,

PARODIE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Temple de Minerve.

CHŒUR DE COMBATTANS qu'on entend & qu'on ne voit point; ÆGLE', CLEONE.

CHOEUR.

AIR : *Frappons, &c.*

RAPPONS, frappons, frappons fort,
Saboulons-les en diable;
Frappons, frappons, frappons fort,
Et frappons d'accord.

ÆGLE'.

AIR: *Guérissez-moi mon mal ma chere Mere.*

Que l'on fait ici de rumeur!
Ah! j'ai grand peur,
Ah! j'ai grand peur!
C'eſt fait de moi,
Je meurs d'effroi,
Je meurs d'effroi!
Dieux! que d'allarmes!
Que de vacarmes!
On ſe bat ſans ſçavoir pourquoi.

CLEONE.

AIR: *Que j'eſtime mon cher Voiſin.*

Allez, Theſée eſt notre appui,
Minerve le ſeconde;
L'Hiſtoire lui fait aujourd'hui
Bien aſſommer du monde.

ÆGLE'.

As-tu vû de ce Vainqueur
La taille divine?
Ce Héros a la valeur
Joint la bonne mine:
Theſée eſt un inconnu;
Mais on voit à ſa vertu
Qu'il eſt gen gen gen, qu'il eſt ti ti ti,

Qu'il eſt gen, qu'il eſt ti,
Qu'il eſt gentilhomme...

CLEONE.

Ah! voilà votre homme.

AIR: *Allons donc, Mademoiſelle.*

Allons donc, Mademoiſelle,
Il faut l'aimer ſans façon:
Un Guerrier pour une Belle
Eſt un fruit de la ſaiſon.

CHŒUR. *Refrain.*

Frappons, frappons, frappons fort,
Et frappons d'accord.

SCENE II.

LA GRANDE PRESTRESSE, ÆGLE', CLEONE.

LA GRANDE PRESTRESSE.

AIR: *Margot filoit tranquillement.*

EN entendant crier ainſi,
Tout mon corps eſt tranſi;
Que de trouble icy!

Que de train train,
Que de train train,
Que de train,
Que de train, que de trouble icy.

AIR : *Tirtentaine.*

Ayez pitié de nôtre embarras
Déesse
De la sagesse
Tirez-nous de ce pas
Et surtout ne tardés pas.

Toutes trois.

Tirez-nous, &c...

CHŒUR.

Victoire, victoire, victoire.

SCENE III.

LE ROY, LA GRANDE PRESTRESSE, ÆGLE', CLEONE.

LE ROY.

AIR : *Quand je suis dans mon corps de Garde.*

MEs troupes ne sont pas manchottes
Les mutins sont annéantis ;

Une partie à les menottes,
Les autres ont gagné Pays.

LA GRANDE PRESTRESSE.

AIR ; *Que j'estime mon cher voisin.*

Puisque tout est calme à présent
Faisons un sacrifice ;

LE ROY.

Je veux que ce soit en dansant
Entrez en exercice.

LA GRANDE PRESTRESSE.

AIR : *Toujours va qui danse.*

Quoi l'on verroit cabrioler
Les éleves de la sagesse !
Ah ! pouvez-vous ainsi parler
Sans choquer la Déesse !

LE ROY.

Du moins dans ces lieux mes Soldats
Vont se battre en cadence.

LA GRANDE PRESTRESSE.

Mais pour danser ils sont trop las
Quelle extravagance !

La grande Prêtresse & la suite du Roy rentrent.

SCENE IV.

LE ROY, ÆGLÉ.

LE ROY.

AIR : *Mon petit cœur gauche.*

APrès les allarmes
Que la joye ait son tour ;
Egayez vos charmes
Avec un peu d'amour :
Moi je me débauche
Vos appas m'ont séduit,
Mon petit cœur gauche
Pour vous je perds l'esprit.

AIR : *Du traquenard.*

Voyez ce front couronné
Qui de rides est orné....
Mais quel air étonné !
C'est un peu trop tard peut-être
Vous parler de mes feux !...

ÆGLÉ.

Oui, trop tard pour tous les deux.

LE ROY.

AIR : *Vantez-vous-en.*

Mais en faveur de ma tendresse
Vous ferez grace à ma vieillesse :
Je suis cassé, quinteux, gouteux
Mais tout cela me sied au mieux :
Je dois être aimable à vos yeux
Car je suis Roy, belle Princesse,
Roy victorieux & puissant
Vantez-vous-en.

ÆGLÉ.

AIR : *C'est ma devise.*

Le Trône a pour moi moins d'appas
Que la tendresse,
Non, il ne dédommage pas
De la jeunesse,
Croyez-vous que le rang suffit ?
Quelle sottise !
Moins de gloire & plus de profit
C'est ma devise.

AIR : *Connoissez-vous Marotte.*

Connoissez - vous Medée
Pour oser lui manquer de foy ?
C'est une possedée
Qui se mocque d'un Roy
Elle égorge terti, empoisonne tertous,
C'est la bête à tertous.

LE ROY.

AIR : *Le beau Dion.*

Mais on m'éleve quelque part
Un Fils qui me vient du hazard ;
Je veux qu'il dégage ma foy
En l'épousant au lieu de moy.

AIR : *A la santé de la Folie.*

Vous, vous aurez je vous assure
Dans peu de ma progéniture,
Par ma barbe, je vous le jure. . . .

ÆGLE'.

Votre serment me fait peur !
Vous pourriez devenir parjure
Taisez-vous pour votre honneur.

AIR : *Rossignolet du verd boccage.*

Devez-vous parler dans ce Temple
De votre ardeur ?
Cela n'est pas de bon exemple
Sortons, Seigneur.

Ils rentrent.

SCENE V.

Le Théâtre répréſente le Palais du Roy.

MEDE'E, DORINE.

MEDE'E.

Air & paroles de l'Opéra.

DOux repos, innocente paix
Heureux, heureux un cœur qui ne vous perd jamais.

AIR : *Je ne ſuis né ni Roi, ni Prince.*

Ah ! Venus pour t'avoir ſervie
Que j'ai de chagrins en ma vie !
Mon cœur en brûlant pour Jaſon
N'agit que trop bien à ta guiſe ;

Tu troubles encor ma raiſon !
C'étoit aſſez d'une ſottiſe !

DORINE.

AIR : *De mon pot je vous en réponds.*

Theſée eſt un jeune gas
Qui par tout fait fracas.

MEDE'E.

Ah ! que j'aime ſa noble audace ;
Qu'à tuer, il a bonne grace ?

DORINE.

Ce jeune homme eſt dans ſa primeur
Et c'eſt-là le meilleur.

MEDE'E.

AIR : *Eſt-ce ainſi qu'on prend les Belles.*

D'accord, par ſa bonne mine
Mon cœur eſt trop combattu,
De tout tems je fus coquine,
Ainſi le ſort l'a voulu,
Mais mon cœur étoit, Dorine,
Fait pour aimer la vertu.

DORINE.

AIR : *Si ma Philis vient en vendange.*

On n'eſt pas volage, Madame,
Pour n'avoir changé qu'une fois.

MEDE'E.

Jaſon avec Ægée, & puis Theſée!... Oh dame,
Tout bien compté, cela, je crois, fais trois.

AIR : *Prenez un Amant lariretté.*

Je ſens ma chere
Tout le prix de l'honneur ;
On doit tout faire
Pour deffendre ſon cœur ;
Je ſerois encor
Une fille fort ſage,
Si Jaſon ce petit volage
N'eut pris ce Tréſor.

DORINE.

AIR : *Filles qui paſſez par ici.*

On ſouffre les vœux d'un Amant
D'abord ſans conſéquence...

MEDE'E.

Hélas un tendre engagement
Va plus loin qu'on ne penſe.

Vraiment,
Va plus loin qu'on ne pense.

AIR : *Eh avance.*

On ne voit pas au premier jour
Ce que nous doit couter l'amour;
Bien-tôt ce traître en diligence
Avance, avance, avance....
Sans lui j'aurois mon innocence!

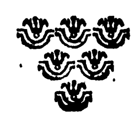
DORINE *à part sur le même air.*

La perte n'est pas d'importance.

MEDE'E.

AIR : *Je suis la simple violette.*

J'ai mis mon jeune Frere en piéces,
Mes deux Fils ont passé le pas,
Par de semblables gentillesses
J'ai par tout signalé mon bras;
Mais au fond tout cela n'est rien
Car malgré ces fredaines,
Je passe pour femme de bien
Chez le Peuple d'Athênes.



SCENE VI.

LE ROY, MEDE'E, DORINE.

LE ROY.

AIR : *Ziste, zeste point de chagrin.*

Ziste, zeste plus de soucis,
Grace à vos rubriques
Magiques
Ziste, zeste plus de soucis
J'ai vaincus mes ennemis.

AIR : *J'aime mieux le Moine, moi.*

De nous unir je vous fis la promesse.
Il tousse.

MEDE'E.

Je vois à votre toux,
Que cet hymen, Seigneur, n'a rien qui presse.
Ni pour moi, ni pour vous ;

LE ROY.

Et c'est en quoi vous vous trompez Princesse,

Je ſens que ça preſſe
Moi,
Je ſens que ça preſſe.

MEDE'E.

AIR : *Maris qui voulez fuir l'affront.*

Vous pouvez-vous tranquiliſer
J'y veux penſer
A mon aiſe ;

LE ROY.

Vous battez froid, mais dans ce cas
Je ne ſuis pas
Un Nicaiſe ;
Vous riez d'un galant
Lent
A tête blanche ;
Vous en voudriez un
Brun
Bien ſur la hanche.

AIR : *Le tout par nature.*

Puiſque c'eſt comme cela
Bien-tôt mon Fils paroîtra
Sans doute qu'il vous plaira
Car je le légitime,

MEDE'E.

MEDE'E.

Je vous entends, laiſſons-là ;
Ce Fils anonyme.

AIR : *C'eſt une autre affaire.*

Vous ſçavez, petit volage
Vous récrier ſur votre âge
Pour éluder notre hymen ;
Près d'Æglé vous voit-on faire
Un tel examen ?

LE ROY.

C'eſt une autre affaire.

AIR : *Pierre bagnolet.*

Oui, trop de conſtance m'aſſomme,
Contractons un nouveau lien,
Le changement réjouit l'homme

MEDE'E.

La femme auſſi s'en trouve bien.

LE ROY.

C'eſt là mon goût.

MEDE'E.

C'eſt là le mien.

Tous deux.

Oui, trop de constance m'assomme
Contractons un nouveau lien.

SCENE VII.

ARCAS, LE ROY, MEDE'E, DORINE.

ARCAS.

AIR : *Robin ture lure lure.*

VOus chantez, Seigneur! sur nous
On va battre la mesure ;
Adieu le Thrône pour vous

LE ROY.

Ture lure !

ARCAS.

Faute de progéniture

LE ROY.

Robin ture lure lure !

AIR : *J'ai rêvé toute la nuit.*

J'ai chez les Enfans trouvés

Un Fils des mieux élevés ;
Qu'on lui dépêche un Courier
Et fais publier
Que je vais me marier,
Rendons mes Peuples contens
Puisqu'ils veulent des enfans.

ARCAS.

AIR : *Ah ! ah ! je voudrois bien voir ça !*

La populace à haute voix
Sans nul égard vous traite d'imbecille,
On est las de suivre vos Loix
Et de Thesée on a fait choix ;
On le promene par la Ville
En grand triomphe assis sur le bœuf gras ;
Et la canaille danse sur ses pas

LE ROY.

Ah ! ah !
Nous allons voir ça !

Ils rentrent.

SCENE VIII.

THESE'E sur le bœuf gras, HARANGERES.

MARCHE.

UNE HARANGERE.

AIR : *Gué gué gué opégué.*

Mettons-nous tous en danse
Autour de ce Zéros ;
Il a de la vaillance
Il est fier & dispos :
Ah ! qu'il est biau ma chere,
Ah ! qu'il est bien monté
Opégué ma Commere
Gué, gué, gué, opégué.

CHOEUR.

Opégué ma Commere, &c.

RONDE dont les paroles sont gravées à part.

CHOEUR.

Opégué ma commere
Gué, gué, gué opégué.

THESE'E.

AIR : *Faites boire à triple mesure.*

Eh ! quoi j'entendrai toujours braire !
Si j'ai sur vous quelque pouvoir,
Je vous ordonne de vous taire,
Allez Messieurs, partez, bon-soir.

Thesée veut entrer dans l'appartement du Roy ; Medée l'arrête.

SCENE IX.

MEDE'E, THESE'E.

MEDE'E.

AIR : *Tout est permis en Carnaval.*

OU courez-vous ?

THESE'E.

Trouver le Roy....

MEDE'E.

Ne craignez-vous pas sa vengeance ?

THESE'E.

On m'a couronné malgré moi,
Et c'est pour badiner, je pense;
Le Roy m'en voudroit-il du mal?
Ce n'est qu'un tour de Carnaval.

AIR : *Pour la Baronne.*

La seule glòire
Enflâmoit mon cœur autrefois;
L'amour jaloux de la victoire
M'a fait voir un joli minois,
Adieu la gloire.

MEDE'E.

AIR : *N'y a pas de mal à ça.*

Un peu de Tendresse
Sied bien aux vainqueurs;
C'est une foiblesse
Digne des grands cœurs,
N'y a pas de mal à ça.

THESE'E.

Jargon d'Opera.

MEDE'E.

AIR : *C'est ma mi j'la veux.*

Vous pouvez sans honte

M'ouvrir votre cœur ;

THESE'E.

J'aime Æglé......

MEDE'E.

Quel conte !..

THESE'E.

Oui, c'est en honneur,
Et le thrône brille
Moins qu'elle à mes yeux ;
Elle est bien gentille
C'est ma mi j'la veux.

MEDE'E.

AIR : *Si la jeune Iris a pour moi du mépris.*

Le Roy pour Æglé brûle des mêmes feux

THESE'E.

Qu'importe !

MEDE'E.

Craignez qu'il ne l'emporte...

THESE'E.

Il n'est pas dangereux !

MEDE'E.

Il est bien amoureux...

THESE'E.

Qu'importe !

AIR : *Attendez-moi sous l'orme.*

Je ne puis le comprendre
Il vous promit sa foi !...

MEDE'E.

Allez, allez m'attendre
Et fiez vous à moi,
Bien-tôt en bonne forme
Vos feux seront contents....

Thesée entre dans l'appartement de Medée.

MEDE'E.

Attendez-moi sous l'orme
Vous m'attendrez long-tems.

Air & paroles de l'Opéra.

Dépit mortel, transport jaloux
Je m'abandonne à vous.

AIR : *Ce fut un Dimanche après Vêpres.*

Sans succès j'ai fait les avances,
Par la plus noire des vengeances
Il faut punir cet ingrat là
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Et ma rivale en pâtira,
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Air & paroles de l'Opera.

Dépit mortel, transport jaloux
Je m'abandonne à vous.

Elle s'éloigne.

SCENE X.

ÆGLE', CLEONE.

CLEONE.

AIR: *Ton humeur est Catherine.*

THesée après sa victoire
Va vous faire ici sa cour,

ÆGLE'.

Il donne tout à la gloire
Sans rien donner à l'am[illegible],
Sa lenteur m'impatiente
Il sçait que j'attens ici,
Puisque la gloire est contente
Que je sois contente aussi.

AIR : *Ami sans regretter Paris.*

Il me devroit ses premiers soins,
Vois s'il s'en met en peine.

CLEONE.

Madame, laissez-lui du moins
Le tems de prendre haleine.

Cleone s'enfuit en voyant Medée.

SCENE XI.

MEDE'E, ÆGLE'.

MEDE'E.

AIR : *Et qu'estc' que çam' fait à moi.*

SÇais-tu que je ne vaus rien,
Quand on me met en colere ?

ÆGLE'.

Oui, vraiment, je le sçais bien,

MEDE'E.

Je suis pire que Mégere.

ÆGLE'.

Et qu'eſt-c' que çam' fait à moi
Ce n'eſt pas-là mon affaire.
Et qu'eſt-c' que çam' fait à moi.

MEDE'E.

Crains.....

ÆGLE'.

Dites-moi donc pourquoi ?

MEDE'E.

AIR : *Quand le péril eſt agréable.*

Vous êtes gentille....

ÆGLE'.

Princeſſe,
Eſt-ce un crime à ſcandaliſer ?

MEDE'E.

Nenni ; mais c'en eſt un d'uſer
De cette gentilleſſe.

ÆGLE'.

AIR : *Je n'en veux pas d'avantage.*

Epouſez le Roy, Madame,
Je n'ai point d'ambition,
Un jeune homme plein de flâme

A mon inclination,
Un Officier de mon âge
N'eſt encor pour moi que trop bon;
Eh non, non, non,
Je n'en veux pas d'avantage.

MEDE'E.

AIR : *Vous m'avez tout l'air hum, hum.*

Petite ruſée, hum, hum,
A votre air je ſoupçonne...
Vous aimez Theſée, hum, hum;
Répondez friponne.

ÆGLE'.

Eſt-ce ma faute, hélas! ce n'eſt que de ce jour,
On n'en doit accuſer que la gloire & l'amour.

MEDE'E *ſur le ton du dernier Vers.*

Parbleu pour t'excuſer tu prends un plaiſant tour.

AIR : *Lanturlu, lanturlu.*

Que ton eſpoir finiſſe,
Le Roy connoiſſeur,
De ton cœur novice
Veut avoir la fleur.

ÆGLE'.

De mon cœur !... le jocrisse !
Madame, je ne l'ai plus,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu.

MEDE'E.

AIR : *Quoi, boiter en cette saison.*

Je te dirai confidemment,
Tout simplement,
Tout bonnement,
Que si tu n'éteins pas ton feu,
De ces deux mains je t'étrangle,
Morbleu,
De ces deux mains je t'étrangle.

AIR : *Qu'un mari soit pulmonique.*

Crains ma puissance infernale,
Apprends que je suis ta Rivale...

ÆGLE'.

Jamais mon cœur ne changera...

MEDE'E.

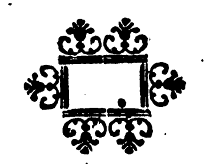
Ah! ah!
Que l'Enfer
Soit ouvert;
Venez tôt, tôt, tôt,

Astarot,
Grisaël,
Burgibel;
Quittez votre Caverne
Monstres, que mon Art gouverne,
Secondez tous
Mes transports jaloux,
Houx! houx!
Hâtez-vous
De remplir mes projets.

Chœur de moutons.

Bès, bès;
Dis-nous-les,
Tes Valets
Sont tous prêts,
Bès, bès.

Le Théâtre represente un Desert affreux.



SCENE XII.

MEDE'E, ÆGLE', DE'MONS.

MEDE'E.

AIR : *Un Cordelier d'une riche encolure.*

POur l'effrayer, Monstres, soyez ingambes,
Tortillez les jambes,
Ça dépêchez-vous,
Tortillez les genoux.
Je veux encor que le Diable sautille
Devant cette fille,
Ça dépêchez-vous,
Tortillez les genoux.

On danse.

Un Singe danse les Furies.

CHŒUR.

AIR : *Il étoit une fois un Roy* (d'Acajou)
Par nos clameurs
Troublons les cœurs.

ÆGLE'.

Quand ferez-vous ceſſer ma peine ?

CHŒUR.

Son deſeſpoir
Eſt doux à voir.

ÆGLE'.

En verité j'ai la migraine !

MEDE'E.

Eh ! quoi, tu ne t'étonnes pas
D'entendre tout l'Enfer qui braille ?

ÆGLE'.

Epargnez-moi tout ce fracas.

MEDE'E.

Tu ne frémis point ? . . .

ÆGLE'.

Non, je bâille.



SCENE XIII.

SCENE XIII.

THESE'E en robe de chambre & sur un lit garni de rideaux. MEDE'E, ÆGLE', FURIES.

MEDE'E.

AIR : *I, i, i, il est endormi.*

TU vas voir un autre tableau,
Oh ! oh ! oh ! tourelouribo.

ÆGLE'.

Thesée ici ! quel cas nouveau !
Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! oh !
Il fait dodo.

MEDE'E.

AIR : *Charivari de Ragonde.*

Mégere, Alecton, Tisiphone,
A ma voix paroissez ici.

LES FURIES.

Charivari, charivari,

MEDE'E.

Vengez-moi de cette mignonne
En égorgeant son Favori.

LES FURIES.

Charivari, charivari.

MEDE'E.

L'occasion est bonne.
Le drôle est endormi.

LES FURIES.

Charivari, charivari, charivari.

ÆGLE'.

AIR : *Est-ce un pouce.*

Quel dommage !

MEDE'E.

Il faut, sans tarder,
Me le ceder.

ÆGLE'.

Votre rage
S'en prendroit à lui ?

MEDE'E.

Oui.

ÆGLE'.

O Dieux ! je tremble !
Hé bien, vivez ensemble.

MEDE'E.

Dis-lui que tu le haïs,

ÆGLE'.

Je ne le pourrai jamais
Non, non, non, non, non,

MEDE'E *menaçant Thésée.*

Nenni ? . . .

ÆGLE'.

Aye, aye, aye, si, si.

MEDE'E *aux Furies.*

Refrain de la Découpure.

Dénichez, dénichez, dénichez donc ;
Ma Rivale enfin se prête à la raison.

Medée donne un coup de baguette, le Théâtre représente une Isle enchantée.

MEDE'E *à Thesée.*

AIR : *Ah ! Thomas réveille-toi.*

Ah ! beau Prince, réveille, réveille,

Ah! beau Prince, réveille-toi.

THESE'E *s'éveillant.*

AIR: *N'avez-vous pas vû l'horloge.*

Quelle voix ici m'appelle?

MEDE'E.

Il est tems d'ouvrir les yeux.

THESE'E.

Quelle avanture nouvelle
Me fait trouver en ces lieux?

MEDÉE.

J'ai servi vos feux, jeune homme;
Levez-vous donc, s'il vous plaît.

THESE'E *se levant.*

J'ai fait un assez bon somme...
Sçavez-vous quelle heure l'heure il est?

AIR: *Vous avez bien de la bonté.*

O Ciel! suis-je bien éveillé?
Ma surprise est extrême!...
De rubans tout entortillé!...
Mais je vois ce que j'aime!...
Un lit, & moi deshabillé!...

MEDÉE.

Je veux vous aider à lui plaire.

THESE'E.

La bonne affaire !
Madame, en verité,
Vous avez bien de la bonté.

à Æglé.

AIR : *Vous ne m'aimez pas.*

Mais vous boudez, ma chere,
Vous détournez les yeux !
Quel crime ai-je pu faire ?

MEDE'E.

Il faut le traiter mieux.
Croyez-vous donc, ingrate,
Qu'un Thrône ait plus d'appas ?
L'hymen du Roy la flate....

THESE'E.

Ah ! vous ne m'aimez pas !

AIR : *Le joli petit Corbillon.*

Elle a beau faire.
La severe,
Elle est toujours

L'objet de mes amours.

MEDE'E.

Le tems nous presse,
Je vous laisse
Auprès du Roi;
Je cours agir pour moi.
Tâchez de mettre à la raison
Ce joli petit, ce petit joli,
Ce joli petit cœur fripon.

SCENE XIV.

ÆGLE', THESE'E.

THESE'E.

AIR: *Non je ne veux pas rire.*

EST-il un sort plus malheureux?
Æglé méprise donc mes feux?
Hélas! qu'as-tu fait de nos noeuds?
Tu n'as rien à me dire?

ÆGLE'.

Non, non, je ne veux pas rire;

Non, non, je ne veux pas rire, non;
Non, non, je ne veux pas rire.

THESE'E.

AIR : *Menuet Italien de Lavaux.*

Premier Menuet.

Non! toujours dire non!
Qui vous rend donc
Si farouche?
Quoi, le plus tendre amour
Est sans retour!
Vous rougissez,
Et vos yeux sont baissés!
Vous me repoussez!
Pouvez-vous me haïr?
D'où-vient ce soupir?
Un feu tel que le mien,
Cruelle, n'a donc rien
Qui vous touche?...
Mais quel trouble charmant!
Le cœur dément
Votre bouche.
Ne me resistez plus:
Que d'heureux momens perdus!

Deuxième Menuet.

Vien, vien,
Tu pleures, mais dans tes larmes
L'Amour trempe ſes armes...
Je te vois héſiter.... ne crains rien,
Vien, vien,
Bannis de vaines allarmes;
Tu peux
Combler mes vœux;
Nous ſommes loin des fâcheux.
L'éclat doit-il éblouir?
L'Amour ſeul fait jouir
D'un deſtin plein de charmes;
Moi,
Je n'ai pour toi
Que l'ardeur
Qui dévore mon cœur,
C'eſt tout mon bien.
Vien,
Des roſes que l'Amour donne
Formons notre Couronne;
Son Thrône eſt dans ton cœur, dans le mien;
Vien:
Tu ne dis rien; mais, friponne,
Tes yeux

En parlent mieux...
Ce regard t'ouvre les Cieux.

ÆGLÉ.

AIR : *Je n'ſçaurois.*

Toi ſeul regnes ſur mon ame,
Mais ſçais-tu bien que pour toi
Medée a la même flâme,
J'appréhende encor le Roi...
Je n'ſçaurois,
Si je devenois ta femme
Tu mourrois.

THESÉE.

AIR : *De tous les Capucins.*

Du Roi je crains peu la colere ;
Apprends enfin qu'il eſt mon pere...

ÆGLÉ.

Quoi...

THESÉE.

Qui, ſans qu'il en ſçache rien ;
Je ſuis ce fils qu'il idolâtre...

ÆGLÉ.

Pourquoi le taire?...

THESE'E.

Il le faut bien,
Je ménage un coup de Théâtre.

SCENE XV.

MEDE'E, THESE'E, ÆGLE'.

MEDE'E.

AIR : *Ah ! le vois-tu bien, le sens-tu bien si je t'aime ?*

JE vous entends,
Je vous y prends,
Vous vous aimez à mes dépens ;
Je vous surprends ;
Ah ! je vous entends,
Je vous y prends
L'un & l'autre.

ÆGLE'.

AIR : *Ma commere, quand je danse.*

Ciel ! ma frayeur est extrême !
Mais je ne crains que pour toi.

THESE'E à Medée.

Epargnez l'objet que j'aime,
Il faut vous venger ſur moi.

ÆGLE'.

Non, c'eſt ſur moi.

THESE'E.

Non, c'eſt ſur moi.

ÆGLE'.

Non, c'eſt ſur moi.

THESE'E.

C'eſt ſur moi.

ÆGLE'.

C'eſt ſur moi.

THESE'E, ÆGLE', *enſemble.*

Epargnez l'objet que j'aime,
Il faut vous venger ſur moi.

MEDE'E.

AIR : *La bonne aventure.*

Quoi vous l'aimez donc mon Fils !...
Mon cœur en murmure....
Mais ne craignez rien, je ſuis

Bonne créature :
Je veux vous prouver mes feux
En vous unissant tous deux.

THESE'E & ÆGLE'.

La bonne aventure
O gué,
La bonne aventure.

SCENE XVI.

MEDE'E *seule.*

AIR : *De tromper un Amant volage.*

AH ! faut-il que dans mon dépit extrême,
Je me venge en perdant l'objet que j'aime !
S'il meurt, mon amour le perdra,
S'il vit, il en sera de même,
Æglé seule en profitera....
Vengeons-nous en perdant l'objet que j'aime !

AIR : *Est-il de plus douces odeurs.*

De ma main j'égorgeai jadis
Mes Enfans & mon Frere,
Je vais faire expirer le Fils

Par les mains de ſon pere ;
Si pour ne changer qu'une fois
Le cœur n'eſt pas volage,
Pour un crime de plus, je crois,
On n'en eſt pas moins ſage.

SCENE XVII.

Le Théâtre repréſente une Sale de feſtin.

LE ROY, MEDE'E, DORINE.

MEDE'E.

AIR : *Marions, marions, marions-nous.*

SEigneur, je trouve un moyen
Pour ſervir votre tendreſſe ;
Joignons par un doux lien
Theſée à votre maîtreſſe,
Marions, marions, marions les,

LE ROY.

Vous n'y penſez pas Princeſſe,

MEDE'E.

Marions, marions, marions-les
Et laissez moi faire après.

AIR : *Un peu de tricherie dans la vie.*

Pour tromper cet Amant novice

LE ROY.

Et bon, bon, bon,
Dites-la donc.

MEDE'E.

Vous boirez avec ce compere
Et moi je mettrai dans son verre
Un peu de poison...

LE ROY.

Ah! ah! voyez donc!

MEDE'E.

Un peu de tricherie
Dans la vie
Est toujours de saison.

LE ROY.

AIR : *Vous me l'avez-dit, souvenez-vous-en.*

Ciel!

MEDE'E.

Pourquoi vous récrier

Ce n'eſt qu'un aventurier ;
Vous avez certain enfant,
Vous me l'avez dit, ſouvenez-vous-en
Aux dépens de ce fils-là
Theſée ici regnera.

LE ROY.

AIR : *Vous m'entendez bien.*

Allons c'en eſt fait il mourra

MEDÉE.

De plus Æglé vous reſtera ;
Va me chercher Dorine,

DORINE.

Hé-bien ?

MEDE'E.

Ce vin que je deſtine. . .

DORINE.

Je vous entends bien.



SCENE DIX-HUITIE'ME ET DERNIERE.

THESE'E, ÆGLE', LE ROY, MEDE'E, PEUPLES.

LE ROY & MEDÉE.

AIR : *Allez-vous-en gens de la nôce.*

VOtre nôce ici va se faire,
Ne craignez rien heureux Amants.

LE ROY.

Je ne suis plus en colere,
Les plaisirs suivront vos tourments,
Soyez constants,
Vivez contents;

LE ROY, MEDE'E & LE CHOEUR.

Votre nôce ici va se faire
Ne craignez rien heureux Amants.

LE ROY.

LE ROY.

AIR : *Buvez frere, buvez.*

Soyez mon successeur,
Regnez tous deux ensemble,
J'y consens de bon cœur

THESE'E.

Vous raillez, ce me semble !

LE ROY.

Nenni
Touchez ici.

THESE'E

Très-volontiers, vous me comblez de gloire !

LE ROY.

Pour que la paix
Dure à jamais
Ensemble il nous faut boire.

AIR : *Qu'on apporte bouteille.*

Q'on apporte bouteille.....

THESE'E *au Roy.*

Quel excès de bonté,
Versez tout plein, ce jus réveille

LE ROY.

Buvez ce coup à ma santé !

THESE'E.

AIR : *Chantons à tour de bras.*

De si rares bienfaits
Passent mon espérance,
Sur ma reconnoissance
Comptez, Sire, à jamais,
Voyez-vous bien ce sabre,
Si le moindre mutin
Contre mon Roy se cabre,
Pan, je vous le délabre....
Mais buvons notre vin.

Le Roy lorgne l'épée de Thesée, & lui arrache la coupe.

LE ROY.

AIR : *Qu'allois-je faire dans cette galere.*

Qu'allois-je faire
Laire, laire !
Dieux, je suis son pere
Je le vois à ce sabre-là
Viens embrasser ton cher papa.

MEDE'E.

AIR : *Non je ne ferai pas.*

Mais votre bonne foi n'eſt-elle pas trompée
Ne peut-il pas avoir dérobé cette épée
Et venir ...

LE ROY.

Taiſez-vous, ne ſçavez-vous pas bien,
Madame, que jamais je n'approfondis rien.

AIR : *Cher Amant tu m'abandonne.*

Heureuſe épée, ah ſans elle
Que je t'aurois fait de maux!

THESE'E.

Voilà ce que l'on appelle
Dégaîner fort à propos.

LE ROY.

AIR : *Tu croyois en aimant Colette.*

Qu'en priſon elle ſoit menée.

MEDE'E.

Tout beau, tout beau je vous crains peu,
Je m'enfuis par la cheminée
Et je vais y mettre le feu.

LE ROY.

AIR : *J'ai vû, j'ai vû, j'ai vû le cadran du Berger.*

Arrêtez-là, morbleu
Le feu prend dans la cheminée.

TOUS EN CHŒUR.

Au feu, au feu,
Au feu, au feu, au feu, au feu.

ÆGLE'.

AIR : *Ramonez-cy, ramonez-la.*

Il faut appeller Minerve
Afin qu'elle nous conserve

THESE'E.

Epargnez cet embarras
Ramonez-ci, ramonez-la,
La, la, la,
La cheminée du haut en bas.

LE ROY.

AIR : *Guay, guay, guay, tôt, tôt, tôt.*

Bon, bon, déja le feu cesse
Et tout va selon nos vœux,
Je renonce à la tendresse

Je vous unis tous les deux :
Le Destin de ma famille,
Est de vous aimer, ma fille.

LE ROY, THESE'E & ÆGLE'.

Bon, bon, bon,
Réjouissons-nous donc,
Guay, guay, guay, tôt, tôt, tôt,
Il faut faire un saut,
Haut, haut,
Cabriollons comme il faut.

VAUDEVILLE.

C'Est un beau don qu'une Couronne ;
Quand un jeune Héros la donne,
D'accord ;
Mais quand un vieux Roi la propose,
Il faut autre chose encor,
Il faut autre chose.

J'obtiens votre cœur, ma Princesse,
Ce bonheur flatte ma tendresse,
D'accord ;

Pour qu'il n'y manque aucune chose ;
Il faut, &c.

Un Amant nous peint son martyre,
Cela nous plaît, & nous fait rire,
D'accord ;
Suffit-il qu'il jase, &, qu'il cause,
Il faut, &c.

D'abord d'une faveur legere
Damon paroît se satisfaire,
D'accord ;
Mais plus je permets, plus il ose ;
Il veut autre chose encor,
Il veut autre chose.

A dix ans, sans soins, sans martyre ;
Un rien, un joujou peut suffire,
D'accord ;
Quand l'adolescense est éclose,
Il faut, &c.

Au Printems de l'âge, pour plaire,
La beauté seule est necessaire,
D'accord ;
Quand on n'a plus un tein de rose,
Il faut, &c.

Avec une ſimple Fleurette,
On prend d'abord une fillette,
D'accord;
Mais une coquette compoſe,
Il faut, &c.

Pour ne point vous trouver contraire
Il ſuffit de ne pas déplaire,
D'accord;
Mais pour éviter toute gloſe,
Il faut, &c.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû, par ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, une Piece qui a pour titre, *Theſée, Parodie.* A Paris, ce 12 Février 1745.

CREBILLON.

Vû l'Approbation, permis de repréſenter, ce 15 *Février* 1745. *MARVILLE.*




TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

